Nos 67-68 Juillet-Décembre 1950

REVUE

DE

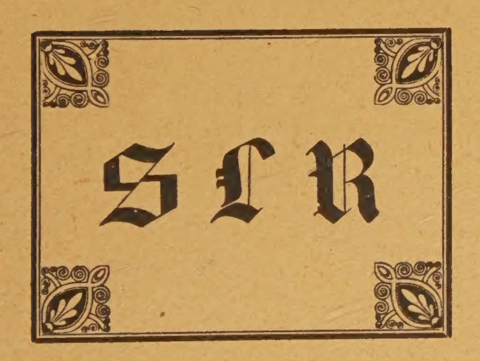
LINGUISTIQUE ROMANE

PUBLIÉE PAR LA

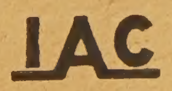
SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE ROMANE

Razze latine non esistono ; ..... esiste *la latinità.*

TOME XVII



A LYON : 58, RUE VICTOR-LAGRANGE
A PARIS : 10, RUE DE L'ÉPERON, VIe



SOMMAIRE

Les prochains numéros contiendront, entre autres :

C. BATTISTI, Rassegna critica degli studi dialettali sul ladino centrale. — V. BERTOLDI, Correnti di cultura e aree lessicali. — G. BOTTIGLIONI, Studi Corsi. — P. GARDETTE, *L'Atlas linguistique* du Lyonnais. — B. HASSELROT, Les études de linguistique romane en Norvège et en Finlande depuis 1939. — E. HOEPFFNER, L'état actuel des études sur l'ancien provençal littéraire. — SEVER POP, Les études de linguistique romane en Roumanie depuis 1939. — G. SERRA, Rassegna di studi sardi (1926-1950). — G. STRAKA, Phonétique générale et linguistique romane (bibliographie des trente dernières années). — Récits en patois franco-provençal d'Unias (Loire). — A. TERRACHER, de PALA à la T. S. F. (en regardant mourir un parler charentais).

REVUE DE LINGUISTIQUE ROMANE

PUBLIÉE PAR LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE ROMANE.

En attendant la constitution définitive du Comité *international* de rédaction, les **manuscrits d'articles (dactylographiés)** doivent être adressés à M. A. TERRACHER, à Vindelle (Charente). Pour les **ADHÉSIONS A LA SOCIÉTÉ** (donnant droit à la *Revue* contre versement d'une cotisation annuelle de 1.000 fr.), les **ABONNEMENTS (personnes et établissements ne faisant pas partie de la Société)** et les **TOMES I à XVI** (parus aux Librairies Champion et Droz).

S'adresser aux **Éditions IAC**, 58, rue Victor-Lagrange, Lyon, 7e (compte de chèques postaux : Lyon, 232-03).

LE PARLER « FRANCO-PROVENÇAL » D'AIRIPT

Dans le présent article :

a) les numéros des pages citées en référence sont comptés à partir de la première page considérée comme affectée du n° 1 ;

b) une référence telle que X, 3°, d, doit se lire : chap. X, § 3, subd. d, du Lexique accompagnant la thèse.

CHAPITRE I

LA PHONÉTIQUE

A. — DESCRIPTION PHONÉTIQUE

Le parler saint-maixentais ne se recommande ni par la sonorité, ni par une cadence allègre. A l'oreille de l'auditeur attentif au seul déroulement mélodique de la phrase se succèdent, tout au long d'une intonation quasi-monocorde, une suite d'articulations assez molles hachées d'explosions consonantiques surtout vélaires. Au double point de vue musical et rythmique, l'impression d'ensemble est celle d'un langage monotone et rocailleux.

A l'analyse, la tonalité uniforme et terne résulte en premier lieu de la prédominance, dans le système vocalique, de *ė* féminin, toujours sensible, même à la finale où il se nasalise légèrement : *ǎdẹ̊lė, pĕrdẹ̀kė* [1]. Intérieur, il peut porter l'accent :

soit du mot : *pẹḷė* « revêtement gazonné », *fẹḷė* « fille »,

soit du groupe articulatoire : *lĕ pĕr gĕrmĕlĕ, lǎ fĕḻ rĕkẹtė* « le père gronde, la fille regimbe ».

Il est normal que le retour fréquent du phonème, et souvent aux points culminants du processus articulatoire, communique à l'ensemble un son sourd et éteint.

Par ailleurs, avec la résorption des diphtongues, modulation et variété ont disparu en grande partie. L'harmonie aussi. Des mots naguère finement nuancés : *ϵʰāu* « chaud », *ϵʰá* « cher », se confondent. La résonance en mi-teinte d'un élément faible ne vient plus adoucir la succession de sons aujourd'hui tranchés et traversés d'articulations rauques *ϵʰ, jʰ*, ni broder ses variations sur une gamme appauvrie.

Le rythme, de son côté, se ressent de la disparition des diphtongues. Avec l'amuissement du phonème en valeur faible, la durée de la voyelle

1. Accent traînant de l'appel, de l'apostrophe, de la réaction émotive.

antérieurement diphtonguée s'est réduite, en sorte que la phrase ne pré-sente plus que par accident l'alternance ancienne de longues et de brèves qui lui donnait son relief. Une suite telle que :

tŭ pæ̀ krạ̄ėr kĕ̊ mẵ ɛʰvạ̄ᵤ ĕ̊t ŭn bŭn bạ̄ėtė,

est devenue : *tŭ pæ̊̀ kră̊r kĕ̊ mẵ ɛʰvă̊ ĕ̊t ŭn bŭn bạ́tė,*

« tu peux croire que mon cheval est une bonne bête ».

Poussé plus avant, l'examen du type ci-dessus montre en outre que les temps forts se sont réduits en nombre et en vigueur expiratoire ; trois sommets dessinaient naguère dans la chaîne articulée une triple ondula-tion au balancement quasi-régulier ; le graphique serait maintenant une droite ; réduite à un seul accent, l'intensité n'affecte plus qu'une syllabe à place fixe, finale tonique ou pénultième. Le mouvement s'en est allé avec la scansion et le rythme s'est figé.

Vocalisme.

Le matériel sonore, plus riche que celui du français, compte vingt-deux voyelles, dont cinq nasales, et un reste de diphtongue.

a) Série antérieure.

De la plus grande à la plus petite aperture, elle comprend :

a

(français : carreau, carotte). *a* moyen, avec point d'articulation légère-ment en arrière de *ȧ* (fr. patte). Toujours bref ou de durée moyenne : c'est, en finale absolue, le *a* des infinitifs du premier groupe : *ɛʰõ̆ta* « chanter ». Il est parfois initial devant une fricative dentale originelle amuie en patois : *ɛʰătă̊ṉė* « châtaigne ».

ȧ

(fr. : rave, lava). Identique au phonème fr. Toujours bref sauf dans la formulette de la « pibole ».

ȧᵉ ėᵃ

Sons intermédiaires entre *ȧ* et *ė*, se confondant presque, et interchan-geables au hasard des prononciations individuelles : *pȧᵉrɛʰė* ou *pẹ̀ᵃrɛʰė* « perche ».

ā̃

variété nasalisée (fr. sang, champ) ; correspond de façon constante au fr. *on* : *brā̃* « son (de farine) » ; *y ȧ̊vạ̄̃* « nous avons ».

á

phonème très ouvert ; point d'articulation équidistant de *è* et de *a* moyen ; très voisin de *àᵉ* avec lequel il se confond parfois dans certains sons complexes : *pårεʰè* (correspondants fr. *è*) : *jʰårbè* ou *jʰàᵉrbè* « gerbe », et de même : *fyår, får, vår* « fier, fer, vert ».

è

(fr. « père »). Toujours bref.

œ̀

(fr. : neuf, beurre). Bref ou moyen : *εœ̀ bẹ̃* « c'est bon » ; *tœ̀dè* « tiède ».

è

féminin, ou muet. Son intermédiaire entre *e* fr. et *œ̀* : *vẹ̃nè* « vigne ».

ẽ

voyelle nasale (fr. vin). Remplace aussi en patois le fr. *-un* de « lundi », « emprunt ».

ẽ̄

variété nasalisée de *è*. (Aucun équivalent absolu en fr.). Point d'articulation plus en avant que *è* ; partie postérieure de la langue à demi-renflée et appuyée contre la luette avec constriction des narines. Bref ou moyen : Ex. : *εʰẽ̄* « chien » ; *sẽ̄fẽ* « sainfoin », *prẽdrè* « prendre ».

é

(fr. : blé, souper). Toujours bref, sauf dans quelques mots en syllabe initiale accentuée : *mẹ̄rè* « maire » (en face de *mẹ́rè* « mère »).

ẽ́

variété nasalisée de *é*. Même point d'articulation que la voyelle pure ; constriction des narines plus grande que dans *ẽ̄*. Bref, ou de durée moyenne en syllabe initiale accentuée : *mẽ̄jʰá* « manger » ; *lẽ̄nè* « laine » ; *smwẽ̄nè* « semaine ».

œ́

(fr. : neveu, lieu). Toujours de durée moyenne en syllabe accentuée : *bœ̄rè* « beurre » ; *εʰœ̄rè* « tomber » ; *εœ̄rè* « cuire ». Bref en toute autre position.

i

Son du fr. Durée essentiellement variable ; bref : *miεʰè* « miche, pain

blanc » ; *ɛʰĕtị* « mauvais » ou « méchant » ; moyen : *rịrè* « rire » ; long *lịè* « couleuvre » ; *ŏ pịsè* « ça coule ».

u

Phonème fr. Bref : *nĕẹu* « né » ; de durée moyenne : *buɛʰạ* « abattre du bois » (mais bref dans *bŭɛʰạ̀* « éclat de bois ») ; parfois long *bụ̄ɛʰè* « bûche » *pụ̄ẹ* « dent d'outil » (mais bref en position syntactique antétonique avec élision de *e* : *ŭn pŭ dĕ rătạ̀* « une dent de râteau »).

b) Série postérieure.

De la plus ouverte à la plus fermée :

á

(fr. : pâte). Long ou de durée moyenne à la tonique : *mạ̄tè* « insuffisamment sec (linge, herbe) » ; *sá* « soir ». Bref devant l'accent : *răpạ* « râpé » ; *pătŭrạ̀* « pâtis ».

áᵒ

très rare. S'entend dans *mīɛʰạ̀ᵒ* « Michaud ». Le phonème est celui que décrivent les Phén. gén. (XI) : « écart des mâchoires tel que pour *é* mais avec recul très net de la langue vers l'arrière et vers le haut de telle sorte qu'elle atteint très légèrement le palais au-dessus de la dernière molaire supérieure. »

ò

(fr. propre). Toujours bref : *bọ̀rdè* « arête de poisson » ; *lọ̀ɛʰè* « limace » ; *pŏrtạ* « porter ».

õ

variété nasalisée. Son identique au fr. de « rond, maison ». Bref, ou de durée moyenne à la tonique (correspond de façon régulière à *an* fr. : *tõ* « temps » ; *ɛʰõ* « champ » ; *ɛʰõsẹ̄* « chanson » ; *õfọ̃* « enfant ».)

ó

(fr. sot, rôti, beau). Bref : *pŏkrạ̀sè* « étai léger » ; ou de durée moyenne *dóʐạ* « dompter ». N'est long qu'à la tonique et devant une constrictive dentale sonore : *rọ̄ʐè* « rose ».

u

très commun. Bref, sauf à la tonique devant fricative dentale : *pụ̄ʐ* « pouce » ; *pyụ̄ʐè* « puce » (cf. *ărŭʐụ* « arrosoir »).

c) Semi-consonnes.

ẅ

(fr. *u* dans huit, nuit, suite) : (*jʰmò*) *sẅìlàyè* « se dit d'une jument « suivie » d'un poulain (qui a un poulain) ».

w

(fr. *ou* dans rouissage) : *pwèrè* « poire » ; *pwẽ* « pain » ; *fwàụè* « boue (de chemin) ».

y

yod. : *yár* « hier » ; *yĕsą* « se dit de pousses pointant de tous côtés » ; (en position syntactique, se présente parfois comme phonème à rôle complexe : ex. pron. pers. provoc. de la 1re pers. et particule de liaison : *ĭ sẹ́, y ę́* ; *ĭ są̃, y ằvą̃* « je suis, j'ai ; nous sommes, nous avons »).

d) Diphtongues.

aė

subsiste dans le seul mot *sŭrjʰwą̄ėrĕ* (x, 3°, d).

ài, ày

en voie de développement par suite de l'évolution de *ḻ* (intérieur ou final) > *y*. Ex. : *sŭlàḻ* (I et II), *sŭlày* (III) « soleil » ; *sŭlằḻą* (I et II), *sŭlằyą* (III) « se dit de ce qui est exposé au soleil ».

Consonantisme.

Il comprend vingt consonnes, d'articulation assez molle, à l'exception des vélaires : *jʰ*, *ɛʰ*.

p, t, k, *b, d, g,* *f, v,* *m, n,* *s, z,* s'articulent comme en fr.

a) Vélaires.

ɛʰ

expiration brusque et violente dans l'arrière-bouche ; la cavité buccale est arrondie, les lèvres et les dents à demi-écartées mais dans leur position normale ; la langue est ramenée en arrière et renflée à sa partie postérieure de manière que l'air expiré vienne frapper la partie arrière du palais (ex. : *ɛʰà* « chat », lèvres et dents sont immobiles, la cavité buccale est arrondie, la langue, relevée dans l'articulation de *ɛʰ*, s'affaisse

et s'étale pour *à* ; le larynx, de même soulevé, revient à sa position naturelle). Dans le cas de : *ɛʰò*, *ɛʰó*, *ɛʰœ́*, *ɛʰu*, même position des organes bucco-pharyngiens, la masse d'air expiré vient frapper le palais aux points d'articulation respectifs des voyelles.

jʰ

symétrique de *ɛʰ* ; souffle beaucoup plus fort que dans le phonème précédent ; certains patoisants ne peuvent prononcer un *j* correct (cf. « Georges ») ; expiration pharyngienne, brusque et violente ; (correspond à fr. *j* ou *ge*- dans l'écriture, à *h* aspirée dans l'articulation, *jʰǒzę̀* « Joseph » ; *tèrjʰų* « toujours »).

h

(*ʰá* « haut »). Phonème très voisin du précédent ; (ex. aucune différence appréciable de prononciation entre *jʰá* « coq » et *ʰá* « haut, hauteur »).

ɛ̧

variété palatalisée de *ɛʰ*. Cavité buccale légèrement moins arrondie que pour *ɛʰ*, la position des lèvres et des dents restant la même. La partie médiane de la langue s'appuie sur le palais mou qu'elle abandonne en un brusque affaissement ; le point d'articulation est légèrement plus en avant que celui de *k*. (Le mouvement de la langue est voisin de celui qu'elle exécute de la pointe, à la base des dents, dans la prononciation faubourienne, d'où : tyarotte, tyulture « carotte, culture »).

j̧

variété sonore de *ɛ̧*. Même dispositif articulatoire, mais point d'articulation légèrement plus en avant que pour *ɛ̧* ; la langue un peu moins renflée accomplit en s'affaissant un léger mouvement d'avant en arrière : *j̧ę̀rè* « guère » ; *j̧ą́pè* « guêpe » ; *j̧ètą* « guetter ».

b) Explosives.

k

assez mou à l'initiale, ou à l'intérieur du mot ou du groupe ; très tendu à la finale.

c) Vibrantes.

l

(fr. de langue, aligner, allègre).

ḽ

variété palatalisée du précédent ; reproduit très exactement le phonème analysé dans les Phén. gén. XIII : « la pression, au lieu de s'exercer dans la région dento-alvéolaire, porte sur la moitié inférieure de la partie avant de la voûte palatine avec le maximum de pression vers le haut, et la pointe de la langue est passive contre les dents inférieures. La consonne n'est pas tendue. »

r

apical en toutes positions. Consonne assez molle. C'est la « vibrante linguo-palatale » des Phén. gén. XIII : « les bords de la langue adhèrent au palais dans la région au-dessus des canines et de la première molaire ; la pointe frôle très légèrement... la région immédiatement en arrière des alvéoles » ; *tåṛȇ* « terre ».

r, intervocalique marque parfois une légère tendance à s'écraser, le point d'articulation se déplaçant légèrement en arrière et prenant appui sur la partie médiane du palais mou.

fár à nyọ́r « foire de Niort ».

d) Nasales.

ṉ

variété mouillée de *n* ; notée en fr. par la graphie *gn* : *ĭrạṉȇ* « araignée » ; *ṉăktạ* « grogner en lançant un coup de dent (chien) ».

B. — FAITS DE PHONÉTIQUE SYNTACTIQUE

a) Développement ou amuissement de phonèmes.

k

un *k* adventice se fait entendre à la finale de certains monosyllabes derrière *i*, *u*, *ò*, tendus bien que brefs (un très léger silence précède la chute de la langue qui détermine le son explosif).

ăbrịk (...*kạ*) « abri (...ter) » ; *ĕpịk* (...*jʰạ*) « épi (monter en épi) » ; *jʰuk* (...*ka*) « joug (lier au joug) » ; *nik* (*dĕnĭjʰạ*) « nid (dénicher) » ; *nuk* (...*kạ*) « nœud (nouer) » ; *kḽuk* (*kḽŭạ*) « clou (clouer) » ; *suk* « seul » ; *luk* « loup » ; *lòk* « lot » (*lŏtẹ* « loti »).

Il se retrouve dans certains noms de lieux : Saint-Aubin-le-Clou [1]

1. Dict. top. Led., p. 246.

(Ecclesia Sancti Albini Clausi : Grand-Gaultier, 1300 ; Saint-Aubin-le-Cloux, 1517 ; ...le Clou*c*, 1751 ; ...le Clou, 1782 : Dict. top. de Ledain et Pouillé du Dioc. de Poitiers) [1].

r, *s*, *t*, *f*, *k* (dans *sė* « cinq »).

s'amuissent en finale absolue : *j^hu*, *tĕrj^hu* « jour, toujours » ; *dŏrmį* « dormir » ; *tĕrtų* « tous » ; *si* « six » ; *di* « dix » ; *sė* « sept » ; *ŭi* « huit » ; *nœ̇* « neuf ».

v

intervocalique, disparaît dans *trŭą* « trouver » ; *kwa* « couver » ; *swô* « souvent » ; *pęrė* « pouvoir ».

t

passe parfois à *ę* : *Pwĕęę* (I) ; *Pwĕtyę* (II, III) « Poitiers ».

d

passe parfois à *j* : *jąblė*, *jĭmwę̃ę^hė* (I) « diable », « dimanche ».

b) Mutations vocaliques.

1° alternance *ã*, *ẽ* (type *bã*, *bẽ* « bon »).

ã : position antétonique, adjectif préposé.

ăvă bã ęœ̇r « avoir bon cœur » ; *dŏ bã pwę̃* « du bon pain ».

ẽ : finale accentuée, adjectif postposé.

ŏl ĕ bę̃ « c'est bon » ; *lĕ răzẽ sã bẽ ă vŏdẽj^hą* « les raisins sont bons à vendanger ».

Cette mutation se retrouve dans la double forme de la négation : *nã*, en face de *ĭ nę̃*, *tŭ nę̃*, *ĕ nę̃*, *nyẽ*.

2° variantes *ẽ*, *é* (type *bẽ*, *bé* « bien »).

ẽ : finale tonique.

ŏ vă bę̃ « ça va bien » (mais *y ŏ vŏ bę́* « je le veux bien » ; *ŏl ŏ fŏ bę́* « il le faut bien »).

ẽ : (ou *é* par assimilation) dans le mot phonétique.

ŏl ĕ bẽ k m ŏ fą́ « (litt.) c'est bien comme il faut » ; *ŏl ĕ bė vrę́* « c'est bien vrai » ; (mais, avec redondance, *ŏl ĕ bė bẽ km ŏ fą́* » (litt. c'est bien bien comme il faut), c'est tout à fait ... ».

1. Cf. p. 22 a.

variantes *a*, *ó*, *u* (type *fá*, *fó*, *fu* « faut »).

ò fǒ děkǒpą « il faut partir » (litt. décamper) ;

ǒl ǒ fó, *...fą́* « il le faut » ;

ǒl ǒ fǒ pą́, *...fü pą́* « il ne le faut pas ».

(On remarquera que deux de ces locutions adoptent indifféremment *ó*, *á* ou *ó*, *u* ; mais *u* n'est jamais employé dans les deux premières, non plus que *á* dans la première et la dernière.)

variantes *a*, *i*, *é*, *ó*, *àl*.

Ces mutations se rencontrent dans les diverses formes de l'adverbe d'affirmation où se retrouvent les étapes de la formation de fr. « oui ».

va (I, II); en voie de disparition rapide.

vwi, *vwĭtų* « (litt. oui, toi) » ; affirmation renforcée, avec idée d'obligation ou de possibilité personnelle ; par assimilation :

vwě tü bę́ « (litt. oui toi bien) », « certes, en ce qui te concerne ».

vǒ bę́ « oui bien, oui-dà, certes » ; (affirmation impersonnelle).

vwàl (fém. *vwęlė*), (litt. oui-il, oui-elle) « oui, en ce qui le (la) concerne ». Composés : *vwǎl bę́*, *vwěl bę́*, affirmation renforcée.

variantes *ò*, *u*.

sò (I), forme vieillie « sous » (mais *dsu* « dessous »).

pǒr umė « pauvre homme » ; *pür drǫ́lė* « ... garçon » (par dissim.).

fütä ẽ kǒ d pwę̃ « asséner un coup de poing » ; *fütă ẽ kų* « asséner un coup » (position antétonique ou finale accentuée).

c) Variations dans la quantité.

Conformes à la règle établie par l'abbé Rousselot (cf. Rousselot-Laclotte, *Précis de prononciation française*, p. 84) à propos de *á* ; la voyelle s'abrège de plus en plus à mesure qu'elle perd l'accent, au fur et à mesure qu'elle s'éloigne de l'accent. Ex. : *rą̄pė* « râfle » ; *rápé* « râpé » ; *rápǎlą* « grapiller » ; *rǎpé d rǎzę̃* « râpé de raisin ».

d) Écrasement de phonèmes.

ė féminin.

ǎɛʰ(ė)tą, *y ǎɛʰętė*, *y ǎɛʰtã* « acheter, j'achète, nous achetons » ;

p(ė)lą, *ĭ pęlė*, *ĭ plã* « peler, je pèle, nous pelons ».

La voyelle sonore disparaît dans certains cas, fondue en semi-cons. avec la cons. subséquente :

ĭ pwǎ pǎ ǒ dirė (*pwá* = *püvá*) « je ne pouvais pas le dire ».

Il y a parfois fusion de voyelles en hiatus :
vwàl̥, w (i) ăl̥ ; w (i) ẹlė ; VII, 4°, a.
Dans le parler continu et rapide :
1° le yod s'efface : *ŭn gŭlạyė, ŭn gŭlă d ăfwẹrė* « une bouchée, une petite quantité de choses (litt. d'affaires) » ;
2° l'écrasement est parfois en liaison avec la finale des mots ou de la syllabe qui la précède :
se produisant quand cette finale est vocalique,
l ă t ăm(ė)nĕ l (ė) ćhĕvạ́ « il a amené le cheval » ;
mais non quand la finale est consonantique,
l ămĕn(ė) lė ćhvạ́ « il amène le cheval ».
3° Il peut y avoir recouvrement de phonèmes à la finale :
dorm-ạ́ « dorm(ez-vous) »
bŭnŭm Bărbạ́ ? « bonhomme (père) Barbaud ? »
sĭ n dŏrmá « si (je) ne dormais » (fo norm. de l'imparf.)
ke vdery-á ? « que voudri(ez-vous) ? »

e) liaisons consonantiques.

Le patois manifeste une tendance constante et rigoureuse à proscrire les hiatus ; de ce chef, les particules de liaison y sont nombreuses en quantité, peu variées en nature, *t* et *z̧* tendant à supplanter celles qui correspondraient normalement aux formes françaises.
ă l ă t ŭn ō « (litt. il y a un an) l'an passé, à cette date » ; *ăvă trò t ă fwẹrė* « (litt. avoir trop à faire), être accablé de travail » ; *ĭ lŭz̧ ĕ dị* « je (le) leur ai dit » ;
ŏl ĕ pĕr z̧ ọ́ẹ (z̧ ẹlė) « c'est pour eux (elles) ».
D'autres liaisons semblent procéder d'un fait de pensée plus ou moins confusément perçu, parfois appuyé par l'analogie (idée de pluralité, p. ex. *sĕ̃ z̧ ụ* « cinq œufs »).

C. — APERÇU DES TRAITEMENTS PHONÉTIQUES

Il ne saurait être question ici de présenter une étude un peu complète, et surtout raisonnée, de l'évolution phonétique de nos parlers. Mais leur place géographique dans une zone mitoyenne entre les deux groupes dialectaux qui se partagent le sol gallo-roman, les dialectes français et les dialectes provençaux, nous impose l'obligation de les « situer », d'abord, par rapport à la phonétique de ces parlers. Dans les quelques

pages qui vont suivre on trouvera donc, presque sans commentaire explicatif, mais seulement à titre de memento pour l'interprétation de nos matériaux morphologiques et lexicologiques, comme l'esquisse phonétique minima d'un parler du « franco-provençal » de l'Ouest. Il va de soi que le lecteur curieux se reportera aux études systématiques et détaillées qui, depuis la prospection divinatrice d'Ascoli (« Archivio glottologico italiano », III, 1874), ont eu pour objet l'étude du « franco-provençal » de l'Est, et ont fait négliger le nôtre qui, on va le voir, pourrait être dénommé : « franco-provençal de l'Ouest ».

Le Consonantisme.

a) Dentales intervocaliques [1].

Retorta, nom de la « hart », est à Aiript *ryọ̀rtẹ̀* (f) ; cotariu [2] y est *kwá* (m) « coffin ». La carte D 1609 de l'*ALF* présente la conservation de la dentale sonorisée *d* sur une ligne en arc de cercle jalonnée par les points 548 (au delà de la Gironde), Dordogne 634, 612, Haute-Vienne 605. Nous sommes, à Aiript, bien loin de ces points ; nous sommes bien loin aussi de *d* évoluant en *z*, et nous ne soupçonnons pas *tr*, *dr*, évoluant en *ir* [3].

1. Cf. chez Morf, Spr. Glied., la carte VII donnant, d'après l'ALF, les isoglosses de : lat. *k* > *g* (securu) ; lat. *t* > *d* (rota) ; lat. *p* > *b* (sapere), et lat. *a* conservé.

2. cotariu > *kwá* « coffin ». M. Gamillscheg (Spr. Gl., p. 80, 81) a noté, d'après l'ALF, dans la région poitevine au sens large (surtout Vienne). des formes qui paraissent continuer *t*, par une étape intermédiaire *d*, en *z* ; (cf. Oratorium (Dict. top.), vers 1400 : Ouroux et Houroux, Oradour (s/Glane). Ces formes, si elles conservent en droite ligne une forme latine, nous paraissent remonter à un type étymologique *cotiariu, qui se serait constitué sous l'influence de acutiare.

Quant à *porozelo* « oseille », cité p. 80 comme continuateur de paratella, il a subi l'influence de « oseille ».

(Görlich cite : *Nadal*, Coutumes de Charroux.)

3. M. Gamillscheg (Spr. Gl., 82-3) a cru pouvoir établir que l'ancien poitevin avait connu le traitement provençal de -tr- > *ir*. A cet effet, il invoque, — outre un « arais » (charrue, « allai à l'arais » labourer, qui serait issu de « araire » et n'est en réalité qu'une simple graphie de patoisant amateur pour le mot issu de arellu) — le traitement de lutra, loutre. L'ALF (carte 1614) fournit des formes angevines « louère » qu'il faudrait, selon cet auteur, rattacher à l'ancien poitevin.

En réalité, ces formes correspondant à « loutre » (forme savante) remontent à un type lutria, mentionné dans le REW 5187, et dont M. Duraffour a établi l'existence en franco-provençal. Cf. la forme du point 924 de l'ALF, celle de Magland (Haute-Savoie) — Vox Romanica, I, 164-5, de Saint-Étienne (Vey), et enfin anc. fr. « loirre » dans les

Notons prata, *pra* (*Mŏprą*)[1] « male prée » ; *pràyė* « prairie ». En revanche, le morphème féminin du participe passé -ata est *-ąyė* ; le suffixe -ata marquant la contenance a deux formes : l'une extérieure de groupe : *ŭn brăsàyė* « une brassée », l'autre intérieure : *ŭn brăsă d fẹ̄* « ... de foin ». A noter aussi le provençalisme *dĕbădą* « ouvrir la bouche pour parler » (à côté du simple *bădą* « ouvrir la bouche »).

b) Occlusives labiales.

p est, de par sa constitution, plus robuste qu'une dentale. Le traitement normal de nepote est *nvu*, de coperta, *kuvąrtė* « couverture de lit ». Mais plusieurs mots, à Aiript, présentent, concurremment avec le *v* français et franco-provençal, le *b* provençal ou gascon ; ce sont : *săbē* « savon » ; *ɛʰœbrė* et *ɛʰœvrė* « chèvre » ; *ɛʰēbrọtė* et *ɛʰēvrọtė* « chevrette » (mais *ɛʰēbrą* « chevreau », à Aiript, est à Saint-Gelais (510 de l'ALF) *ɛʰēvrą*, où l'on note aussi : *săvē̜* et *ɛʰœvrė*, fo unique). Cf. de même *săbàtė* et *săvàtė* « savate » (mais *sàbărē̜*, IX, 3°, a) ; *ɛʰąrbė* (f) « chanvre » ; *răbẹtė* (f) « colza » ; *răbăną* (m), V, 4°, a. La forme melloise *ɛʰbė* « chevet » ne dépasse pas Prailles au nord et n'intéresse pas notre secteur[2].

Grandes Chroniques de France, III, 152. Ce « loirre » a été, souvent, mal compris et confondu avec « loir » (Godefroy). On se reportera enfin aux formes données par E. Rolland, *Faune populaire*, I, 54 ; VII, 126 : elles ne permettent aucun doute sur la présence du type : lutria en gallo-roman.

1. *Mŏprą*, lieu-dit, 2 km. e. d'Aiript.

2. Sur les faits, voir Lex., IX, 2°, a ; IX, 2°, d ; IX, 2°, e ; IX, 3°, a. L'origine du *b* gascon est expliquée par G. Guillaumie à la page 27 de son livre. Il s'agit là d'une évolution *v* en *b* (p. ex. *se leba* « se lever » ; *bènė lou beire* « venez-le voir ». Nous examinons ici des *b* qui ont une autre origine. Ils correspondent à des *p* intervocaliques latins qui, selon la règle posée dans les « Évolutions phonétiques » devraient être *v*. (A Saint-Pierre-de-Chignac, qui est en zone provençale, ces *p* intervocaliques évoluent normalement en *b* : *nebu* « neveu » (— par opposition à Aiript : *nvu* —), carte 907 de l'ALF, qui peut servir de base pour le tracé de l'aire française avec *v*, de l'aire provençale avec *b* ; p. ex. 1/3 de la Charente est provençal, les 2/3, à l'Ouest, sont « français »). (Cf. *ɛʰąrbė*, irrégulier à Aiript, et *charbe* régulier à Saint-Pierre-de-Chignac.)

A Aiript nous nous occupons de cas particuliers qui constituent une exception à la règle : $^{voy}p^{voy} > v$. Ce sont des mots migrateurs qui, dans d'autres régions aussi, dans le Forez, et en franco-provençal, apparaissent sous une forme provençale, avec *b*. Donc cette exception se rattache à celle qui fait apparaître un *d* là où la dentale primitive devrait avoir disparu ; de même un *k* où un *g* là où l'occlusive vélaire devrait s'être changée en constrictive. Les aires ainsi constituées en pays poitevin sont l'indice de zones de relations sociales plus étroites qu'ailleurs.

La prononciation bilabiale de *v* initial latin s'est conservée dans vanu > *vwẽ* « faible, sans force ». C'est la prononciation bilabiale de *v* issu de *p* qui explique son amuissement dans *trŭą* « trouver » ; *pĕrbwẹ̄* « provin » et ses dérivés, etc.

c) Vélaires.

La palatalisation des vélaires est un trait caractéristique des parlers provençaux de la région nord et des parlers français : exsucare > *ĕsŭjʰą*, ...*ų* « essuyer, essuie-mains » ; plicare > *pḷăᵉyą* « plier » ; pacare > *pwĕᵃyą* « payer ». Nous nous contenterons de noter les points, d'ailleurs très importants, par lesquels le consonantisme d'Aiript se distingue du consonantisme français.

1° Les occlusives vélaires se palatalisant progressivement devant voyelle d'avant secondaire aboutissent à une chuintisation. C'est le cas de coxa > *ϵœ̨sė* ; *cocere > *ϵœ̨rė*.

On comparera à ce *ϵ*, chuintante palatalisée, le *j* des mots : *ji* « gui » ; *jąpė* « guêpe » ; *jẹrė* « guère » ; *jĕpẹ* « attifé ».

2° La palatalisation des vélaires devant *a*, ou la forme prise par *i* devant *a*, affecte une forme particulière, dont le trait essentiel est la production d'un souffle, noté dans nos graphies par *ʰ* qui indique un élément accessoire concomitant. Un observateur étranger, peu familiarisé avec le phonème *ʰ* peut le ressentir comme un élément essentiel. Edmont, enquêteur de l'*ALF*, et qui visait, suivant les instructions expresses de son maître d'œuvre Gilliéron, à ne noter que des impressions (il était fort éloigné de vouloir normaliser les phonèmes perçus par lui, et aucun observateur scientifiquement doué ne saurait aujourd'hui normaliser, voire « schématiser », ses impressions), a traduit ses perceptions par un simple *h* là où nous avons noté *jʰ* [1]. Il va de soi que les modalités de ces articulations sont extrêmement variées et que le champ de notre enquête, avec les régions limitrophes, demanderait de façon urgente une enquête palatographique.

3° Un trait, peut-être moins original, mais très significatif aussi de ce consonantisme de nos parlers est l'absorption des vélaires :

1. M. Duraffour nous fait observer que, interrogeant M. le Dr Raillou de Prahecq, bon connaisseur de son patois, en 1931, il a perçu à l'initiale de *ϵʰõtą* (Aiript « chanter »), un phonème sensiblement identique à la constrictive vélaire de l'allemand *x* (dans « ach »).

voy *b* voy et *v* secondaire : *kwa* « couver » ; *trũạ* « trouver » ; *swõ* « souvent », bovina > *bwịnė* (mouche =) [1] ; (procède de l'articulation bilabiale, et non labio-dentale, des labiales, probablement conservée du latin : vanu prononcé *banu*, trait aquitain commun avec l'espagnol).

d) traitement de *l* :

Il y a vocalisation de *l* dans *kŭrtyụ* « courtil » ; *fŭrnyụ* « fournil » [2].

Le traitement des groupes consonantiques *kl*, *gl*, en poitevin, et en particulier à Aiript, donne lieu à des considérations d'un intérêt primordial pour la théorie des évolutions phonétiques.

Au premier coup d'œil, on constate un certain flottement dans la forme des mots dont l'etymon contenait, intérieur non appuyé, ou initial de syllabe après consonne, ces deux groupes. (Cf. à Aiript, les mots : « glace », « gland », « étrangler », « clef ».) Si l'on s'en tenait à l'inspection superficielle des cartes de l'*ALF*, on serait porté à croire que, dans ces groupes, *l* s'est palatalisé et qu'ils ont en principe abouti à *kḽ*, *gḽ*, et, surtout à l'intervocalique, à *ḽ*. On peut établir à coup sûr que cette conception n'est pas conforme à la vérité. C'est, à l'exemple des « Phén. Gén. », le criterium des fausses réfections qui va nous ouvrir une voie nouvelle. (Cf. Phén. Gén., p. 239 et 254 b) [3]. Il y a, à cet égard, une argumentation qui est facile à poursuivre. Nous la donnons telle qu'elle s'est faite dans notre esprit.

Le parler d'Aiript présente un mot *yẽẹʰạ* « hocher de la tête ». M. Pierre Moinot donne ce mot sous la forme *yẽẖė* et le définit en ces termes : « se dit à Clussais (canton de Sauzé-Vaussais), des animaux qui balancent la tête d'un air menaçant ou provocateur ». L'étymologie de ce terme s'impose : il provient d'un dérivé du germanique klinka et correspond littéralement au fr. « clencher », au sens de « s'abaisser comme une clenche ». (Cf. à Vaux, *ṭyẽṣ̌ḁ* « s'incliner, tomber en s'inclinant comme une branche chargée de fruits » ; Terres froides, n° 3424 du Dict. de Devaux).

1. V, 2°, f.

2. Cf. A. Duraffour, *Ancien franco-provençal avil, avieuz* : « rucher, essaim », Zeitsch. f. romanische Philologie, 57, 1937, Festschrift Karl Jaberg, p. 384.

3. M. A. Duraffour est revenu à plusieurs reprises sur cette question, en particulier à propos de la thèse de M. Bengt Hasselrot « Les dialectes d'Ollon », dans un compte rendu où prime le point de vue méthodologique : in *Studia Neophilologica*, 10 (1937), 166-181 ; *Romania*, 61 (1935), 105-108, pour l'explication de deux formes concurrentes de « aboucher » en Suisse : *abotsi*, *aboḽa*, et 62 (1936), p. 260.

M. A. Duraffour regarde ce mot comme un mot-témoin pétrifié d'une évolution phonétique qui s'est faite par les étapes suivantes : *kl*, *kḽ*, *ɛḽ* [1], *ḽ*, *y*. Tous les mots à l'initiale *kl* ont dû subir la même évolution, mais arrivés au point extrême, ils ont fait machine en arrière, et sous l'influence, soit du français, soit de parlers régionaux considérés comme supérieurs, « directeurs » suivant le terme établi, ils sont revenus sensiblement au point de départ. C'est ainsi qu'aujourd'hui claru se présente sous la forme *kḽá*(*r*). Mais ceci ne s'est produit que parce qu'à côté de **ya* « mutilé » phonétiquement, il y avait, dans la conscience linguistique du patoisant, *kla* ; *kḽá* est un moyen terme entre *kla* et **ya*. Et la même chose se serait produite pour *yɛ̃ɛʰa̹*, si le patoisant avait eu connaissance d'un terme « clencher » [2], avec *kl*, et de sens identique ; l'absence de ce terme a fait que *yɛ̃ɛʰa* en est resté au statu-quo ou, comme on dit, n'a pas « régressé ».

Soit maintenant un terme poitevin bien connu : *chail* « caillou » attesté en 1470, et, dans les patois modernes, sous la forme *ɛʰàḽ* (I, II), *ɛʰày* (III). La documentation du *FEW* (II, 94 a et ss) sur ce mot, comme sur une infinité d'autres de notre domaine, ne laisse que peu de chose à désirer ; il est ramené, sur la foi de bonnes autorités, en particulier A. Thomas (Nouv. Essais, p. 192 et ss), à un type gaulois caljo = pierre (d'où, en particulier, les dérivés français *chaillot*, *chaillou*, aujourd'hui « caillou »). A un singulier masc. (ou neutre) caljo correspondait un féminin, procédant du pluriel neutre (cf. prata, *pra* « prairie », p. 14 a), à sens collectif ; c'est ce « chaille » (non pas dérivé, comme l'écrit M. v. Wartburg) qui est abondamment documenté par le *FEW* : *chaille* dans le Doubs, à Neuchâtel « terre marneuse ou remplie de cailloux », « débris de carrière ». Au sens, tout à fait voisin, de « pierraille fine », « débris d'une pierre taillée au marteau », on a, à Aiript, une forme *ɛʰa̹klè* (*ɛʰăkḽa* obstruer par du *ɛʰa̹kḽè*, ppé *ɛʰăkḽḗ*, ...*àyè*). Il ne peut

1. M. Duraffour a signalé (Phén. gén., p. 241) une forme charentaise *ćḽé* de clave. Et il avait pressenti, en 1931, avant de connaître le détail des faits, les « attaches indéniables » qu'ont à cet égard, les parlers de l'Ouest français avec ceux de l'Est « jusqu'à la frontière linguistique de Gruyère ».

2. Le fr. « clair » est de longue date familier au patoisant saint-maixentais ; il double le terme patois dans la conscience linguistique du sujet parlant. Par contre « clencher » est inconnu dans le passé et le présent, de même que ses composés « enclencher, déclencher » sauf dans l'expression popularisée par le journal : « déclencher une guerre » que le patoisant comprend sans jamais l'employer.

y avoir, après ce qui a été exposé, qu'une interprétation phonétique de cette forme : -*lj*(*a*) était, à Aiript, arrivé à *l̦*, lorsqu'il s'est produit, dans le parler, un mouvement de régression ou de réfection qui a ramené les mots, nombreux, avec *l̦* ou *y* à *kl̦*; *ɛʰąl̦ė* ou *ɛʰąyė* a été saisi dans ce vaste mouvement (cf. l'expression des « Phén. Gén. », p. 242) et il a été indûment refait en *ɛʰąkl̦ė*; c'est ce qu'on peut appeler une « fausse régression » [1]. On peut se demander, maintenant, pourquoi *yẽɛʰą* n'a pas régressé, alors que *ɛʰąyė* régressait brutalement, « aveuglément » et cela à l'intérieur d'un même petit patois. La réponse, bien simple semble-t-il, est que la phonétique, même ramenée à des formules un peu générales, n'est pas affaire de logique rationnelle. Il existe (Gilliéron, et ses élèves, ne se sont pas lassés de le dire sous toutes les formes), non des lois générales, mais des histoires de mots particuliers. Ces histoires, on le voit par notre exemple, ne sont pas pourtant une poussière de faits qui échappent à la science : elles ont leur logique, tout en ayant leur incohérence. Il n'en reste pas moins que c'est par la découverte des régressions, vraies ou fausses, qu'on peut seulement arriver à déceler, de façon certaine, les formules générales des évolutions phonétiques.

Le Vocalisme.

A de toute origine, en toutes positions.

Les différents traitements n'apparaissent pas nettement au premier coup d'œil.

Accentué entravé : aucune divergence par rapport au français et au provençal : arbore > *ą̇brė*; caballu > *ɛʰvą́*; vacca > *vąɛʰė*; *barga (gaul.) > *bąrjʰė*, (x, 3°, e).

Accentué libre : le timbre n'est pas sensiblement modifié devant :

l : sale > *sá*; calma (gaul.) > *ɛʰąmė* (*FEW*, II, 101 et ss); natale (prov. nadal) > *ná* « Noël »; dextrale > *dẽtrą́*; ala > *ąlė*; pala > *pąlė* « pelle, vanne », dér. *pą̆lętė* (f), *pą̆lẹ̄* (m) « pelle à feu », *pą̆lą̆yą* « remuer à la pelle »; calidu, ...a > *ɛʰá*, *ɛʰą̇dė*, p. 22 b.

s : nasu > *ná*. (La carte 908 de l'*ALF* montre que la limite septen-

1. C'est par là que s'explique l'« intrusion » de *l̦* invoquée pour l'explication de la forme prise par sitellum à Aiript (sons E, p. 24 c, 25 b et note 1).

trionale de l'aire « provençale » de conservation de cet *a* passe immédiatement au nord des points 510 et 511 du départ. des Deux-Sèvres) [1-2].

La confusion commence à apparaître devant *r* : amaru, ... a > *ămår*, *ămęrė* ; claru, ...a > *klá*, *klęrė* (cf. *ăvęrė* « avare », x, 3°, c) ; *pęrė*, *męrė* « père, mère » sont sûrement français ; *már* vient plus probablement du rivage vendéen que de Paris.

Les divergences sont plus grandes encore devant *n* ; annu évolue normalement en *ō* ; campu en *ɛʰō* (cf. *ɛʰōpį* « bâtard ») ; *a* libre donne : *ō*, planu > *plō* (mais plana > *plănė*) ; lana donne *lę̃nė* (cf. *vĕrsęnė* « partie labourée d'un champ ») ; pane > *pwẽ*, manu > *mwẽ*, fame > *fwẽ* présentent une insertion de *w* après consonne labiale.

Le problème est particulièrement délicat à propos des verbes de (1) :

1° -are semble continué sans changement par *a* : *ɛʰōtã* (1). Pareillement ont *a* les substantifs assez nombreux terminés par le suffixe -are ; maxillare > *mĕslą́* ; *subtelare > *sŭlá* ; singulare > *sōlą́* ; collare > *kŏlą*. En face de l'infinitif en *a*, le participe passé correspondant à -atu est en *é* (s. et pl.) : *ɛʰōtę* « chanté ».

2° *a* et *é* sont également les morphèmes d'infinitif et de ppé des nombreux verbes où -are est précédé de palatale (afr. *ier*, *ié*, par opposition à *-er*, *-é*) : manducare, ...atu > *mẽjʰą*, ...*ę* ; *tardicare, ...atu > *tărzą*, ...*ę* ; *fimoricare > *fŭmŏrjʰą*, ...*ę* ; *gentiare > *jʰōsą*, ...*ę*, (« balayer », mot-type de l'Ouest français) ; *adnoctare > *ănœ̆tą* (afr. anuiter) ; periculatu > *pĕrlę* (v, 4°, j). Le suffixe -idiare donne *-ăyą* (cf. ci-dessus sons pala), afr. -eyer.

3° -ata, morphème du ppé féminin, est représenté, qu'il y ait ou non précession de palatale, par *-ąyė*. Il en est de même du suffixe nominal indiquant le contenu ; toutefois, la forme pleine en *-ąyė* ne se trouve

1. Il vaut la peine de remarquer que l'aire de conservation de *a* + *l* coïncide exactement avec celle de la dénomination provençale Natale de la fête de Noël (à Aiript : *nă*), par opposition à « Noël » Notale, et *Chalendes* du franco-provençal méridional. Voir J. Jud, *RLiR*, X (1934), carte 2 de l'article : sur l'histoire de *La terminologie ecclésiastique de la France et de l'Italie*. Ce type est naturellement celui qui figure dans la zone où a été écrite l'*Estoire de France* saintongeaise : les deux manuscrits, dont la langue n'est pas absolument identique, ont (p. 68 a et b) la forme *naau*, avec *t* intervocalique régulièrement amui.

2. On notera aussi la présence en Poitou du type « abergier » avec un vocalisme *a* (d'origine gotique), identique à celui du franco-provençal (d'origine burgonde), en opposition avec *e* du français « hébergier », REW, 4045, et J. Jeanjaquet, dans *Glossaire des patois de la Suisse romande*, I, 53.

qu'à la fin d'un groupe articulatoire (cf. remarque, p. 14 a). *bukata (fr. buée) est *bŭj*^{h}*ạyė* « lessive ».

Dans le mot prata, neutre pluriel, conçu comme un féminin collectif au sens de « prairie », et où la suite de phonèmes -ata n'est pas sentie comme un suffixe, la forme de notre dialecte est *pra* (*Mŏprạ*, XI, 1°, b et p. 14 a; cf. *ná*, de Natale, cité plus haut); elle représente le traitement normal, c'est-à-dire provençal et aussi franco-provençal (dauph. *pra*), de nos parlers.

Y a-t-il des faits qui peuvent être invoqués pour attester, comme dans le français et dans le franco-provençal, une action de la palatale sur *a* subséquent ? Nous disposons, à cet égard, de deux précieux mots-témoins. Le premier est cadere, demeuré dans la troisième conjugaison latine et proparoxyton; il a abouti à *ɛ*^{h}*œ̜rè*. Le deuxième, particulièrement précieux par son évolution sémantique originale qui l'a soustrait aux influences analogiques, est *ɛ*^{h}*œ̜* (afr. chief, apr. cap) [1] < capu, au sens de « trayon de vache » (*FEW*, III, 341 b) [A], passé aussi à l'état de pronom (le *FEW* n'a pas connaissance de cette évolution) au sens de « aucun » [B].

A. Voici les formes citées par M. v. Wartburg : Poitevin : *chie* « pis de vache ou de chèvre »; Chef-Boutonne, Aunis : *chet*; Aunis, Ré : *cheu* « trayon »; Elle : *chet*; Deux-Sèvres (point 510 de l'ALF, d'après carte 1739) : *ɛ*^{h}*œ̜*.

B. Les faits exposés ci-dessus ont échappé à l'attention de Mlle T. Scharten, qui avait pourtant à sa disposition les mêmes documents que le FEW, donc connaissait notre *ɛ*^{h}*œ̜* d'Aiript. Dans sa carte 2, elle a délimité, d'après l'ALF, une zone comprenant les points 510 et 512 qu'elle appelle l'« isola provenzaleggiante delle Deux-Sèvres ». Il y aurait là, selon elle, une survivance de l'état phonétique primitif de la région poitevine. Cet état aurait été ensuite incomplètement recouvert par des poussées successives, venant du Nord, du phonétisme français. Ce va-et-vient d'influences méridionales ou septentrionales est celui que M. E. Gamillscheg avait cru pouvoir admettre (non sans avoir songé, — cf. *loc. cit.*, p. 95, — à un apparentement possible du poitevin et du franco-provençal). Il y aurait lieu de le soumettre à une critique très large; cette discussion ne sera probante que lorsqu'auront paru, sur les parlers de l'Ouest, de nouvelles monographies

1. Aux formes citées par Görlich (*op. cit.*, p. 24-5), on peut ajouter celles du toponyme *Chef-Boutonne* (arrondissement de Melle), très variées avec *e* et *ie* : Caput Vultunne 1080, *Chevotonne* 1300, *Chiefvetonne* 1473, *Chiefvoultonne* 1498, *Chevoutonne* 1598, *Cheboutonne* 1638 et 1647 (Dict. top. Led.).

On relève dans l'*Estoire de France* saintongeaise les formes alternantes : *cerchier* (Ms Lee) et *cercher* (Ms 5714, écrit comme l'autre à la fin du XIIIe s.); de même : *chiep* (caput) 18 a, et *chep* 18 b; *chief* 42 a et *chep* 42 b; mais *de rechiep* 89 a et *de rechep* 89 b, *pechie* 42 a et *peche* 42 b. Nous avons donc ici le traitement français, avec *-ier* et *er* tendant à se confondre, comme il est arrivé en moyen français.

méthodiques tenant compte également de tous les documents historiques connus. En tout cas, les phénomènes que nous avons établis nous paraissent d'ores et déjà suffisamment solides pour justifier le sous-titre que nous avons donné à notre étude : « franco-provençal de l'Ouest. »

(En face de ce traitement normal de capu, *ϵʰà* (f. *ϵʰèrè*) « cher, ...ère », qui paraît continuer caru est, sans nul doute, un mot de marché emprunté avec une forme provençale, comme *mărϵʰẹ́* lui-même est emprunté au français.)

Dans ces conditions, il n'est pas possible d'admettre que les formes représentant aujourd'hui dans notre dialecte manducare, *tardicare, etc., les continuent phonétiquement. *Tardicare ne peut pas être, par évolution régulière, *tărzą* dans un parler où, incontestablement, capu(t) aboutit à *ϵʰà*. Cette forme d'infinitif est une forme secondaire, provenant, par analogie, de la catégorie des verbes du type *ϵʰȭtą*.

Quant au participe passé en *-ẹ́* de *ϵʰȭtą* et de ses congénères, il est tout naturel de le considérer comme provenant par analogie de la catégorie des verbes du type à précession de palatale, où *mẽ̄jʰẹ́* était phonétiquement régulier. Dans les deux sections de la conjugaison en -are l'analogie a joué ainsi en sens inverse, phénomène très naturel par lequel se serait conservée l'ancienne opposition, depuis longtemps disparue, des types d'infinitif *ϵʰȭtą* et **mẽ̄jʰẹ́*.

Le terrain étant ainsi déblayé, nous pouvons compléter notre tableau des traitements de *a* :

garba (germ.) est *jʰårbė* (ou *jʰąrbė*) ;

en face de pala > *pàlė*, scala > *ĕϵʰàlė* « échelle » (dér. *ĕϵʰąlą́* (m) « petite échelle »), notons la famille de carru, carra > *ϵʰąrė*, carricare > *ϵʰărjʰą*, ppé *-ẹ́* ;

en face de annu > *õ*, de ambitame > *õ̆dǫ̃* « andain », cf. cane > *ϵʰẽ̄* (fém. *ϵʰẹnė*), cancere > *ϵʰẽ̄trė* « labour transversal à l'extrémité d'un guéret »[1].

Le traitement de *a* suivi de consonne palatalisée se résume dans les correspondances suivantes :

palea > *pàḷė* (dér. *păḷą́*, x, 3°, e, par suff. -aceu) ; pour gaul. caljo « pierre » (*FEW*, II, 94), voir aux consonnes, traitement de *kl* ;

aranea > *ìrąṇė* (mais musaranea > *mŭzĕròṇė* ; cf. *fania (germ.) >

1. Dict. top. Led. : Chenstra (1124-1134), La Cheintre, h. cnes de Chavagné et de Sainte-Néomaye.

fọṇė « boue » donné par l'*ALF*, et au même point 510 : *ĭrọṇė* ; à Aiript : *fwạṇė* et *irạṇė*) ;

radiu > *ré* (dér. *răyạ* (1) « rayonner ») ; magis > *mwé* avec insertion de *w* ; aqua > *ẹvė* (dér. *ĕgàḻ* par suff. -aculu « rosée ») ; nascere > *nẹtrė* (ppé *nĕẹu*) ;

lacte > *lė* ; vervactu > *gărė* (f. *gărẹtė*, x, 3°, e) ;

propagine > *pĕrbwẹ̄* (x, 3°, e) ; fraxinu > *frạṇė* (adj. dérivé : *frăṇọlė*, ...*ẹlė*, v, 2°, f).

Groupe avu : clavu > *kḻuk* (avec *k* dit parasite) [1], *ALF* 510 et 511 (v. dér. *kḻŭạ* (1) « clouer »). C'est ce groupe qu'on a dans : Pictavu « Peitau, Peito, Peicto », (Görlich, p. 26). A Aiript, *Pwĕẹẹ* (I), *Pwĕtyẹ* (II et III), vient de Pictavis, abl. pl. du nom du peuple.

Suffixe -ariu, ...a : primariu, ...a > *pĕrmạ́*, ...*ẹrė*, étendu analogiquement ; *vĕrjʰạ́* « verger » ; *bĕrjʰạ́*, ...*ẹrė* « berger, ...ère » ; panariu > *pănạ́* (dér. *pănrạyė* (f.) « panerée ») ; focariu > *fŭjʰạ́* « âtre ».

Suffixes divers :

-aculu > *-àḻ*, fréquent dans les noms d'agent : *ĕmŭєʰàḻ* (x, 3°, c) ;

-aceu > *-a*, *ėgrĭnà* (+ in + aceu) ; cf. glaciu > *gḻa* ; solaciu > *sŭlạ* (vii, 1°, c) ;

-aticu > *-àjʰė* ; *aetaticu > *ạjʰė* ;

-aldu > *-a*, *grĭmạ́*, ...*dė* « grognon » (cf. *єʰá*, ...*dė* « chaud, ...e »).

A en position protonique.

calore > *єʰălœr* « chaleur » ;

ma(n)sione > *mwĕẓẹ̄* « maison » ;

captivu, ... a > *єʰĕti*, ...*vė*, (vii, 4°, c).

I

Sans être dépourvu d'originalité, le traitement poitevin de *i* est facile à caractériser :

lĭxivu a donné *lĕsị* « eau de lessive » ; le suffixe -īvu, -īva : *-i*, *-ivė* : *tărdị*, ...*vė* « tardif, ...ve » ;

prịmė « précoce » est : soit un masc. d'après la forme féminine, soit un adj. verb. tiré de primare ;

1. Sur le *k* parasite, très répandu dans les patois du Valais suisse, cf. J. Jeanjaquet, *RLiR* « Les patois valaisans » (*RLiR*, VII, 45-9).

M. A. Duraffour, qui appelle ce phonème un « phonème de déclic », en a traité dans ses *Phén. gén.*, p. 71 et ss.

i est le morphème des verbes en -īre latin ; il se trouve aussi dans les verbes inchoatifs qui procèdent d'une finale en -*escire : *nẽgẽrẓį* (2) « noircir » ;

fīcu donne *fi* « verrue » ; mīca + itta > *mĭjʰẹtè* (dér. *ẽmĭjʰạ* (1) « émietter ») ;

spīcu est représenté par *ẽpịk* ; nīdu par *nik* (avec *k* parasite) ;

suffixe -īnu, ...a : *faginu > *fwẽ* « fouine » (type de l'Ouest) ; bovina > (*mŭɛʰ*) *bwịnè*, (v, 2°, f) ; *calina (dér. de calere) > *ɛʰălịnè* (f), (iv, 3°).

Le traitement de -īle montre une vocalisation, très répandue ailleurs, de *l* devant *s* de flexion : fīlu > *fyu* « fil (à coudre) ».

Il y a une originalité curieuse dans l'évolution de *i* précédant *l̯* final : fīliu > *fàl̯*, mais *fẹl̯è* « fille ». *ăvràl̯* « avril », suppose ainsi un étymon *apriliu, postulé déjà par Antoine Thomas, d'après martius (et junius, julius), pour expliquer afr. (Roland) *avrill*, D G. Les formes d'Aiript correspondant à afr. *til* et *mil* sont *tàl̯* et *màl̯* qui s'expliqueraient par *tiliu et *miliu ;

*umbilīculu > (*nã*) *bŭràl̯* « nombril » ; ducīculu > *dŭẓàl̯* « doisil », mais *nucicula > *nŭẓẽl̯è* ;

ad vitam + are est *ăvyạ* (1) « allumer » (*ălŭmạ* dans l'interrogatoire par questionnaire de l'*ALF*), qui se rencontre aussi à l'Est. Le contraire est ici *tŭa* (1) < tutare, également connu à l'Est, mais moins fréquent là que *ămŏrtạ* < ad morte + are. (Cf. pour l'histoire de la répartition de ces types, J. Jud, RLiR, I, 213, 227.)

U

plus > *pu* « plus » ;

duru, ...a > *dur, ...è* « dur, ...e » ;

(germ.) *buka > *bịè* « cruche à bec » ;

(part. passés en) -utu, ...a ; *vŏdụ, ...è* « vendu, ...e » ;

protonique : tutare > *tŭa* « tuer » ;

combinaison avec *c* : fructu > *frŭi*, mais *frŭtàjʰe*, *ăfrŭtájʰẹ*, (v, 4°, j).

É

Voici quelques repères pour le traitement de *é* :

Accentué entravé :

suff. -issa *mwẽtrạsè* « maîtresse » (fém. de *mwẹtrè*) ;

suff. -ittu, ...a : *filè* « fil à coudre » et aussi « filet » ; *kòlẹ* « collet à lapins » ; *külẹtè* « passoire » ;

suff. -illa : maxilla > *mĕsẹlè* « mâchoire ».

Libre :

sá « soir » < seru ; *dá* « dé à coudre » < *ditu ; *krạrè* « croire » < credere, mais *ī krẹ* = credo ; *mwá* « mois » (avec *w* inséré) < me(n)sis ; *má* < me ; *tá* < te ; *sá* < se (pronoms accentués) ;

ăvạ « avoir » < habere ; *nĕvạ* « neiger » < nivere (morphème de la conjugaison en ēre) ;

ĕtẹlè « étoile » < stella ; *ărōtẹlè* « toile d'araignée » < aranea tela (dér. *ărōtlạ* (1) « ôter les toiles d'araignée ») ; *rsẹvrè* « recevoir » < recipere (*ī rsẹ* « je reçois ») ; *bwẹrè* « boire » < bibere (cf. *ăbĕrvụ* « abreuvoir ») ; *sé* « soif » < site ;

suff. -eta, avec noms d'arbres : *ūmrạyè* « ormaie » ;

pyá « cheveu » (et aussi « poil ») ne peut guère s'expliquer qu'à partir de **pyaüs* < pilos et serait ainsi un pluriel passé au singulier ;

Devant nasale, entravé :

subinde > *swō* ; lingua > *lẽgè* « langue » ; cinere > *sōdrè* « cendre » ;

devant nasale, libre :

fenu > *fẽ* « foin » (dér. *ăfĕnạ* (1) « donner du foin à la bête ; *ăfĕné*, ...*ạyè* « pourvu de foin ») ; avena > *ăvẹnè* ; plenu, ...a > *plẽ*, *plẹnè* ;

Action de palatale :

brisca > *brạε^hè* « gâteau de miel » ; frisca > *frạε^hè* « fraîche » ; *ădrạsè* (subst. verb. pl. du v. tiré de addirectiare) « raccourcis » ; *sŭrdạ* < sordidius, afr. sordeis [1] (VII, 4°, b) ; *dè* < « doigt » ; *frè* < « froid » ; *ĕplẹ* < explicitu « avance au travail » ;

suff. -iculu, ...a : *ărtạl* « orteil » ; *ε^hărạl* < caliculu, (IX, 1°, g) ; *vĕrmạl* (X, 3°, c, fo unique) ; *ŏrẹlè* < auricula « oreille » ; *wạlè* « brebis » < ovicula.

Ē

Grande variété de traitements ;

1. D'un ancien comparatif neutre.

Accentué entravé :

ferru > *får* (dér. *fĕrạ* (1) « ferrer » ; *dĕfĕrạ* (1) « déferrer » ; *fĕrụ* (adj. masc.) : « se dit d'un chemin empierré ») ;

terra > *tåṛė* (dér. *tĕṛạ̀l* « terreau » ; *tĕṛẹṛė* « talus de terre ») ;

herba > *årbė* (dér. *årbŭlạ* « désherber, arracher l'herbe ») ;

herpice (gaul.), in + *derbice (*FEW*, sons derbita : *ŏdạ̀rsė* « dartre ») ; *ạrsė* « herse » ;

prạsė (f) « pressoir » (subst. verb. de pressare) ; *ăprạsė* (adj. « oppressé ») < appressare (mais *ăprĕsyẹ̄* « oppression ») ;

foreste > *fŭrạ́* ; testa > *tạ̊tė* (dér. *tĕtẹṛė*, x, 3°, d) ; *ĕtĕtạ* (1) « étêter » ;

*genestu (*REW*, 3739) > *jʰnạ́* ; bestia > *bạ̊tė* (dér. *bĕtạ́* (m) « bestiole ») ;

*mesigu (gaul.) > *mạ̊gė* « petit-lait » (type de l'Ouest, opposé à lactata de l'Est) ;

suff. -ellu, ...a [1] dans agnellu > *ĕṇạ́* (dér. *ĕṇlạ* (1) « agneler ») ; *femella > *fŭmẹlė* ; aucellu > *ŏẓạ́* [2] ;

devant nasale : dente > *dō* ;

Accentué libre :

pede > *pé* (mais « arrière » se dit *ạrė*) ;

petra > *pạrė* (*pér* dans groupe nominal, lieu-dit *Pĕr Bĕlẹ̀*) ; hedera > *lạ̊rė*. Peuvent s'expliquer par l'ouverture de *ė* devant *r*.

lepore > *lœ̣vrė*. Peut s'expliquer par une action labiale ; cf. *fœ̣vė* « fève » ; *cʰœbrė* et *cʰœ̣vrė* < capra ;

devant nasale : bene > *bẽ* (dér. *bĕnạ̀sė* (f), x, 3°, a, par -acea, *FEW*, I, 323 a) ; ad bene + are > *ăbĕnạ* (1) « mener à bien » (*FEW*, I, 323 a), type gallo-roman très répandu ;

devant -qu- : *sequere > *sẹ̀grė* (*ĭ sẹgė* « je suis », ppé : *sĕjụ*, ...*ė*) ;

Action de palatale (*ị*) :

1° sex > *sè* ; mediu > *dĭmė* (vii, 1°, a). Comp. *mĕnœ̣* « minuit » ; *pettia > *pẹ̀sė* ; neptia > *nẹ̀sė*.

1. *slạ́* « seau » s'explique à partir de **sya* < sitellu par intrusion de *ḷ* à la suite de *sy* (cf. p. 18 a et note 1).

2. A une forme *cʰăpyạ́* « chapeau » correspond à Saint-Maixent : *cʰăpạ́*, de même qu'à *byạ́* « beau », le saint-maixentais *bạ́* ; il en résulte que les formes saint-maixentaises (et d'Aiript), procèdent de bellu, capellu, alors que les formes en *a* procèdent de pluriels capellos, bellos, lesquels avaient donné comme en fr. du Nord : chapiaus, biaus, évoluant en **cʰăpyạus*, **byạus*, et perdirent ensuite la consonne, puis l'élément vocalique final.

2° feria > *fąrė*; *ceresia > *srązė* (dér. *srĕzą* « cerisier »); *cathedria (cf. Vaux-en-Bugey : *ṣĭąri* « chaire à prêcher ») > *ɛʰąrė* « chaise ».

3° lectu > *li* [1] (dér. *lĕtęrė* « litière »); pĕius > *pi*; ego > *i*. (Pour le traitement, dans l'Ouest, de esca *iɛʰė*, voir la carte 1371, « ver » de l'*ALF*; à Aiript, il y a un dérivé par -ittu et article agglutiné : (*l*) *ăɛʰę* (m) « amorce de l'hameçon », « ver de terre, lombric », v, 2°, e).

4° devant *l* : *veclu, ...a > *vyœ́*, *vyęlė* « vieux, vieille »; melius > *mœ́*.

5° on peut considérer comme des formes diphtonguées anciennes, plutôt « provençales » que françaises : *yár* < heri (également en position interne de groupes composés); *myá* < mel [2], nées d'un processus de diphtongaison conditionnée. (Cf. Phén. gén., p. 161 et ss.);

encadré par deux palatales :

*jectare donne *jʰĭtą* (1); (*ĭ jʰįtė* « je jette », ppé *jʰĭlę*).

Ò

Les traitements se laissent assez facilement discriminer.

Accentué entravé :

Le timbre est conservé devant *r* : *pǫrtė* « porte » (dér. *pǒrtą́* « portail »); même timbre dans *pǒrta* (1) « porter » et ses dérivés; retorta > *ryǫrtė* « hart »; borda > *bǫrdė* « arête de poisson » (type de l'Ouest). L'aperture s'est réduite dans *kór* < corpus, davantage encore devant *s* : ossu > *u*; grossu, ...a > *gru*, ...*sė*; fossa > *fụsė*, dans *bụnė* « borne » < botina (gaul.), devant *l* : olca (gaul.) > *ụɛʰė*, (ix, 1°, h).

Accentué libre :

fór < foris; *ụmė* < homine;
sǫlė < *sola « grosse poutre de soutien »; *nǫrė* < *nora « belle-fille »;
rụė < rota (dér. comp. *s ărwą* (1) « se grouper, s'attrouper »);
devant nasale : bonu, ...a > *bẽ*, *bụnė*.

Action de palatale (*į* primaire ou secondaire).

1° à proximité de *l* :

1. M. Duraffour (*Phén. gén.*, 184-5) a traité de l'évolution de lectu -os dans « l'Ouest français », des îles anglo-normandes aux Charentes.

2. Une lignée de bons témoins, d'excellente mémoire, permet de reconstituer une série *mèá* (homme né en 1820) > *mèą́* (début de la deuxième moitié du XIXe s.), puis *myá* (forme actuelle en voie de disparition de par la concurrence du français *miel*).

linteolu > *lẽsą*; scuriolu > *ẽçũrą*; filiolu > *flá* (f. ...*dè*); oculu > *àl*.

2° boscu > *bwa* (dér. boscone > *bwẽsę* « buisson »).

3° ad noctem > *ănœ* « aujourd'hui »; focu > *fœ* (dér. *ăfŭjʰàl* (m), (IX, 1°, d), subst. verb. de *ad focaliare); le continuateur de torculare (V) est *trŭlą* (1) « enrouler la corde de charrette sur le treuil »; troja > *trœ*; coxa > *cœsè*; solia > *çœlè*, (XI, 3°, e); de-ex *potius > *dĕpœ* « depuis ».

Action de semi-voyelle vélaire (*u̯*);

bove > *bu* (dér. *bwįnė*, V, 2°, f); ovu > *u*; novu, ...a > *nu*, *nųė*. Ces formes ne peuvent être expliquées que par un processus de diphtongaison conditionnée dont le mécanisme a été exposé dans les Phén. gén., p. 163 et ss[1].

Ó

Accentué entravé :

furnu > *fur* (dér. *fŭrnų* « fournil »; *fŭrnăᵉyą* (-idiare) « boulanger »);

furca > *furcʰè* (dér. *fŭrcʰtįnė* (f) « branche fourchue »; *fŭrcʰą* (1) « piquer à la fourche »; *fŭrcʰàyė* « fourchée »);

crusta > *krųtė*; muscula > *mųklė* (f) « moule »; *sųtrė* (m), subst. verb. tiré d'un verbe continuant *substrare (*REW*, 8395);

pulla > *pųlė* (dér. *săᵉrpŭlą* (1), VII, 2°, a); *fųltrė* (f), subst. verb. tiré d'un verbe continuant fulgurare (à ajouter à *FEW*, III, 842; le mot n'avait été relevé qu'au moyen âge, dans un traité de chasse, au sens de « volée d'oiseaux »).

Accentué libre :

prode > *pru* « assez »; nepote > *nĕvų*; meliore *mlu* (f. *mlųrė*); pavore > *pu*; gula > *gųlė*; pulvere > *pųvrė* (f) « poussière »; co(n)suere > *kųdrė*; coda (class. cauda) > *kųė* (dér. comp. *ăkwa* (1), X, 3°, c);

jugu > *jʰuk* (avec *k* parasite).

1. M. Duraffour (*Phén. gén.*, 174) a écrit... « C'est *woy* qui serait le point de départ (du traitement de *ǒ* + *y*) commun à tous les dialectes français, commun donc à l'Est et à l'Ouest. C'est à l'Ouest que le dessin est le plus simple : *swel* explique clairement *sœ*, *syoe*, *sél* (cf. ALF, c. 1227).

Action de palatale *i̯* :

puteu > *pwè* (dér. *pwĕẓa̜* (1) « puiser ») ; cruce > *krwá*, *krœ́* dans lieu-dit *krœ̆ bă̜rè̜*, 3 km. s. o. d'Aiript (dér. *krwă̊ẓàyè* « fenêtre » et « croisée de chemins »).

Suffixes :

-ore : *lă̊rjʰu̜* « largeur » ; *frĕ̊eʰu̜* « fraîcheur » ;

-osu, ...a : *bwĕ̊tu̜* « boiteux » (dér. *bwĕ̊tŭẓa̜* (1) « boiter ») ;

-ore, -atore : dans les noms de métiers : *mĕ̊tīvu̜* « moissonneur » [1] ;

-oriu, -atoriu : dans les noms d'instruments, de lieux où s'exerce une action : versoriu > *vĕ̊rsu̜* « charrue à versoir » ; lavatoriu > *lă̊vu̜* « lavoir » ;

-oria : peut être *-ére* (dans *pă̊lĕ̊ rlĕ̊vére* « pelle « relevatoire » ») ; *-wá̜rè* (dans *sĕ̊nwá̜rè* (f) « tablier de semeur ») ;

-uculu : *peduculu > *pwàl̜* « pou ».

AU

Le subst. verb. masc. de *exaurare est *ĕ̊sór* (m) « sécheresse causée par le vent » ;

pauperu, ...a > *pu̜r* ou *pòr* (cf. l'observation sémantique, p. 11 b) ;

caule > *cʰu* ; causa > *cʰu̜ẓè* ; paucu > *pwá*.

Les précieux mots gaulois *nauda et *crauca sont *nu̜é* (XI, 1°, a) et *grœ̜è* (V, 1°, b ; XI, 1°, b) [2].

Dans *jʰo̜tè* < gauta « joue », *t* a été conservé comme intérieur appuyé à la suite de au, traitement qui n'est pas inconnu à l'Est.

Il convient de mentionner ici le nom de l'*éclair*, tiré d'un type gaulois *louketon (*REW*, 5131), lequel pourrait avoir fourni un dérivé : *ex louket iare. De là *ĕ̊lwá̜ẓè* (f), connu de Montaigne, employé concurremment avec « éclair » (cf. éd. mun., II, p. 260, 321, 646). La deuxième forme *ĕ̊lá̜dè* peut avoir été rapprochée du mot simple, ou procéder directement de *ex louket are.

1. *mĭ̊nu̜* « mineur », au sens juridique, est une forme empruntée au français, et mal reproduite.

2. Cf. *Lĕ̊ Nwè̜lè*, XI, 1°, a, et les nombreuses formes du Dict. top. Led.

D. — APPENDICE HISTORIQUE ET GÉOGRAPHIQUE

Dans ce travail qui, primitivement, voulait être de pure description, la géographie linguistique a déjà eu sa part ; nous avons situé notre parler phonétiquement par rapport aux traits caractéristiques des deux masses qui se partagent le territoire de la France. Il nous a semblé cependant qu'il nous serait possible de préciser en quelques-unes de leurs parties, et au point de vue historique et au point de vue géographique, les résultats de nos recherches ; c'est ce que nous avons voulu faire dans cet « Appendice ».

I. — Pénétration du provençal et du français dans la phonétique.

Les affinités de nos parlers avec le français et le provençal peuvent être éclairées par l'évolution d'un nom de lieu très répandu chez nous.

Fontanil « collection de sources » est une forme d'ancien franco-provençal et de provençal (cf. A. Duraffour, *Festschrift Jaberg*, 381). Le toponyme se présente chez nous sous deux formes : *Fonteny*, *Fonteniou*, lesquelles sont toujours modernes, relativement. Or, le *Dict. top. des Deux-Sèvres* atteste à peu près uniquement, jusqu'au XIIe siècle, dans ces mots, ainsi que dans *Fontenelle* [1], une contre-finale *-a-* ; c'est à partir de cette époque que la contre-finale a suivi le sort de la finale qui avait, antérieurement, atteint le stade *-e-* du français du Nord [2].

Les documents diplomatiques et littéraires étudiés par Görlich (§ 45) présentaient à cet égard un flottement entre *a* et *e*. Entre Turpin I et Turpin II, l'aspect du problème était plus net : *-a-* était la forme presque exclusive du second document ; il semble donc qu'il soit antérieur au premier.

Les deux mss de l'*Istoire* diffèrent sur le traitement de *a* à la finale. 5714 a noté souvent par *a* l'*a* final latin ; le ms. Lee a au contraire : *e*. Mais cela ne prouve pas que la réalité phonétique ait présenté des différences aussi nettes que celles qui apparaissent dans l'écriture. Les deux mss ont généralement l'un et l'autre *a* à la contre-finale. Mais 5714 atteste aussi : comencamenz (1) et comencement (3). La forme saintongeaise du

1. Cf. La Fontenelle, vill. et logis, cnes de Romans et de Sainte-Néomaye : La Fontanele, 1269 ; La Fontenalle, 1363 (cart. de Saint-Maixent).

2. Cf. les notations de Görlich, *loc. cit.*, § 44.

héros saintongeais est : Talliafer. Les formes anciennes du nom de lieu Taillepied, dans les Deux-Sèvres (la plus ancienne « Tallepé » en 1218), n'ont jamais de *a*; il en est d'ailleurs de même dans les nombreux composés du type : « Chanteloup ». (Les formes franco-provençales de l'Est, pour ces deux mots, seraient *taillipia* (*ta̤lipia*), *chantalou* (*ts-* ou *s- antalou*).

II. — De deux traits caractéristiques du secteur saint-maixentais.

a) L'aire des confluences en *à̤l*.

Le phonème patois a, chez nous, trois correspondants français :

1° *-eil* (*è̤l*) < -iculu : *solic(u)lu > *sülà̤l*; artic(u)lu > *ărtà̤l*;

2° *-euil* (*œ̤l*) < -oliu, -ogilu : soliu > *sà̤l* (dans le composé : *băsà̤l* « seuil de la porte »); oc(u)lu > *à̤l*; nantolium > *nŏtà̤l*; brog(i)lu > *brà̤l* [1];

3° *-il* (*i, il*) < ī accentué + y : filiu > *fà̤l*; *petrosiliu > *pĕrsà̤l*; *tiliu > *tà̤l*.

Ces traitements s'opposent à ceux du Mellois, au sud, de la Gâtine, au nord, de la région mothaise, à l'est, dont les formes sont celles du français. Avec une bande marginale du sud gâtinais, notre secteur est seul à posséder aujourd'hui, dans l'Ouest, la finale unique en *à̤l*, à offrir un exemple de la confusion ancienne *eil, euil* [2], aboutissant chez nous à un même phonème, à traiter uniformément : soleil, orteil, œil, *genuculu > genou (*j̆ʰnà̤l*). Cette impression d'homogénéité s'accuse plus fortement encore quand on est amené à constater la vitalité de *à̤l* dans la vallée de la Sèvre et sa fragilité sur le pourtour où un mot d'emprunt comme *fusil*, quand il ne cède pas au traitement analogique (*füz*)*è̤l*, subit infailliblement l'attraction du français.

b) Le *w* d'insertion après consonne labiale.

Particularité distinctive par excellence du parler saint-maixentais, une semi-consonne *w* s'insère entre une labiale initiale et *é* ou *è*, accentués ou non, provenant : a) de *a* + *y* (type *fwẹrè*) ; b) de *ẹ* < ĭ cl. (type *pwèrè* « poire »).

1. Formes anciennes au Dict. top. Led. : Brolio, 1360; Nantolium, 974 (Cf. aussi : Exireuil, Essirolium, 1247 ; Essyrolium, 1300).

2. Bourciez, Phon., p. 96. Th. Rosset, Origines de la prononciation moderne, p. 191.

L'association proche parente : lab. + ʷ + ẽ + ⁿᵃˢ·, cantonnée aujourd'hui dans la vallée de la Sèvre, a connu naguère une bien plus grande extension (p. 31 c). Au contraire, la séquence : lab. + ʷ + è (ou é) ne s'observe pas en dehors de notre cadre. La limite du phénomène d'insertion suit, au sud, la crête de l'Hermitain-Chavagné, contourne Niort par l'est, englobe Sainte-Pezenne, Sciecq, Saint-Maxire, Rouvres, Champdeniers, Cherveux, passe à l'ouest de Soudan et, par Nanteuil, s'allonge en pointe sur Exoudun. Toutes les labiales sont représentées dans la série des mots comportant l'insertion ; bilabiales : *pwẹ́rė* paria ; *pwẹ́lė* pensile ; *pwèrė* pĭra ; *bwẽ̆ṇa* ba(l)neare ; *mwé* ma(g)is ; *mwè* ma(g)ide ; *vwẽ̆sạ́* vascellu ; labiodentales : *fwẹ́rė* fa(c)ere.

A cette règle font exception les mots : *mẹ́rė* < major (*mĕr̄ịė*), et *mé* < maju, le premier, terme administratif, récemment emprunté au français commun, le second issu peut-être par dissimilation du groupe indivisible : *mwă̊ d mẹ́* « mois de mai ».

Toujours est-il que la conscience linguistique du patoisant a marqué l'originalité de ce trait dans un distique appliqué à celui qui vient d'un pays du Sud étranger à notre secteur ; il vient du pays de :

fẽ̆t ẽ̊ fẹ́rė « fait » et « faire »,
lă̊ mẽ̆t ẽ̊ lă̊ pẹ́lė [1] « la maie » et « la poêle ».

III. — Changements récents ou actuels dans le parler saint-maixentais.

a) Action des nasales sur voyelle *a* précédente.

Nous avons ici un dessin troublé auquel un regard jeté sur l'extérieur apportera quelque netteté.

1° Les limites du domaine de *a* (accent. lib.) + n ou m fin. > *ẽ̄* ont quelque peu varié depuis un demi-siècle dans le cas de précession de labiale avec *w* d'insertion.

Derrière palatale ou constrictive, *ẽ̄* < *a* + ⁿᵃˢ· couvre toujours un vaste terroir, mellois, maraîchin, bocain (Vendée), gâtinais (Deux-Sèvres), mothais et saint-maixentais : cane > *cʰẽ̄* ; cancere > *cʰẹ̃trė* ; sanu > *sẽ̄*. Par contre, derrière lab. + ʷ, le phonème ne subsiste plus que dans notre parler. Cependant cette forme recouvrait, à une date

1. Région de Prailles, Verrines, Mellois ; serait à Aiript : *fwè*, *fwẹ́rė*, *mwè*, *pwẹ́lė*.

récente encore, un domaine beaucoup plus étendu ; elle est attestée à la fin du XIX[e] siècle dans toute la zone nord du mellois : textes de A. Métivier et de E. Traver [1], témoignages oraux de septuagénaires du pays [2]. Un vaste phénomène de régression dans l'espace s'est produit aux environs de 1880 : pane, manu, fame, primitivement *pwẽ*, *mwẽ*, *fwẽ*, à Verrines, Saint-Martin-les-Melle, Saint-Romans, Montigné (comme aujourd'hui à Aiript), sont devenus *pẽ*, *mẽ*, *fẽ*, comme en français.

2° Pour les mots où, à l'origine, la nasale conservait son autonomie, la limite géographique était naguère très nette. Au sud de la ligne de crête l'Hermitain-Chavagné (avec léger flottement à Bois-Pineau, Aigonnay, Fressines), *a* latin est conservé : lana > *lạnė* ; septimana > *smạnė* ; dans la vallée de la Sèvre, il a donné *ẽ*. Actuellement les formes méridionales envahissent notre parler dont elles concurrencent les types indigènes : *lạnė*, *smạnė* coexistent avec *lẽnė*, *smwẽnė* (cf. *vẽrsạnė*, — *ẹnė*).

3° *a* entravé devant nas. + cons., a donné *ã* dans le mellois du Nord, *é* aux environs de Niort, *ẽ* à Aiript. Mais ce dernier produit est peu résistant et s'altère actuellement, et rapidement, en *é*, rejoignant ainsi la forme niortaise.

b) Élimination des formes toniques *má*, *tá*, *sá* du pronom personnel régime.

Pour s'en tenir à notre secteur immédiat, le détail des faits peut s'établir comme suit :

1° les générations du groupe I n'ont connu que la forme unique en *á* ou *a* ;

2° actuellement notre domaine est partagé : le versant sud-est de la vallée présente simultanément les formes en *á* (générations les plus anciennes du groupe II) et les formes en *ẽ*, *é* : *mẽ*, *té*, *sé* (fraction jeune du groupe II et groupe III) ; en aval de François (cnes de Souché, — avec intrusion de types en *mwė*, *twė*, *swė*, — de Sainte-Pezenne, — exceptionnellement *mé*, *té*, *sé* et *mwė*, *twė*, *swė*, familles gâtinaises descendues du haut-pays, — de Sciecq, Saint-Maxire, Sainte-Ouenne) et au nord de la Sèvre, les formes en *a* sont exclusivement employées ; la con-

1. A. Métivier, Saynètes en patois. E. Traver, Le Patois poitevin, p. 42.

2. Témoignages oraux de Ch. Nambot, Verrines-sous-Celles (6 km. de Melle) ; David Ingrand (La Greue de la Prouté, 4 km. de Melle) ; Justine Bercegeay (Saint-Romans-les-Melle, 3 km. de Melle).

fusion reparaît à l'est : Exireuil (*má*, *tá*, *sá*, sujets âgés, *mȯè*, *tȯè*, jeunes générations), Soudan (fo en *a*), Nanteuil (*ma*, *ta*, *sa*, dans les villages de la vallée, *mwèi*, *twèi*, dans les localités gâtinaises du nord de la commune), Exoudun (type en *á*). Il semble que l'évolution puisse se résumer ainsi :

dans l'espace : *mẽ*, *té*, *sé* (fo du sud) ont débordé la limite ancienne l'Hermitain-Chavagné et envahi les terrasses méridionales de la Sèvre moyenne sans franchir la rivière ni s'étendre en aval de François ;

dans le temps : l'apparition de ces fo en zone saint-maixentaise a été soudaine ; elle est le fait des générations nées entre 1880 et 1890, avec solution de continuité entre leur parler et celui des générations précédentes [1].

c) Pénétration de paradigmes étrangers.

L'examen du tableau suivant, donné à titre d'exemple, en montrera la nature, l'origine et l'importance.

Aiript et région Saint-Maixentaise (I et II).	Verrines et zone nord du mellois. Aiript (III).	
prẹ̄drė « prendre » ; (*ĭ*) *prẹ̄* « (je) prends » :	*prẹ̄drė*	(*ĭ*) *prẹ̄*
(*ĭ*) *prẹ̄yị* « (je pris) » ; (*ĭ*) *prẹ̄drẹ́* (je) prendrai » :	(*ĭ*) *pĕrnị*	(*ĭ*) *prẹ̄drẹ́*
(*k ĭ*) *prẹ̄j*^{h}*ė* « (que je) prenne » :		(*k ĭ*) *prẹ̀nė*
(*k ĭ*) *prẹ̄yịsė* « (que je) prisse » :		(*k ĭ*) *pĕrnịsĕ*
ằlạ « aller » ; (*ĭ*) *vwẹ̀* (I)-*vạ̀* « (je) vais » :	*ạ̀lạ*	(*ĭ*) *vạ̀*
(*y*) *ằlạ* « (j')allais » ; (*y*) *ǭjị* « (j')allai » :	(*y*)*ằlẹ̀*	(*y*) *ằlị*
(*k y*) *ǭj*^{h}*ė* « (que j')aille » :		(*k y*) *ạ̀lė*
(*k y*) *ǭjịsė* « (que j')allasse » :		(*k y*) *ạ́lịsė*
ȍjụ « eu » ; *sȍjụ* « su » ; *nĕẹụ* « né » :	*u*, *su*,	*nĕsụ*

Nettement tranchées encore il y a un quart de siècle, ces différences s'atténuent présentement par l'implantation, à Aiript et dans la région saint-maixentaise, de formes du mellois septentrional. Les sujets les plus jeunes du groupe II et ceux du groupe III emploient *pĕrnị*, *pĕrnịsė*, *ằlị*, *ạ̀lė*, *ằlịsė*, *u*, *su*, à côté des formes indigènes, assez solides néanmoins, et inentamées au nord de la Sèvre et en aval de François (cf. *má*, *tá*, *sá*, p. 43).

1. Témoins : familles Pougnard, Donizeau, Thebault.

Le processus des changements et empiètements constatés dans notre parler vérifie en Poitou les conclusions tirées des faits charentais par A. Terracher sur l'influence des parlers « directeurs » : « Ce n'est pas le français qui supplante directement les formes indigènes puisque la désagrégation n'est pas partout la même ; ce sont les patois voisins » (Aires, p. 80).

La Roche-sur-Yon. G. POUGNARD.

INDEX DES TYPES ÉTYMOLOGIQUES

SUFFIXES.

SAGGIO DI ETIMOLOGIE FRANCESI

Tra le lingue romanze quella che ha il privilegio di possedere un maggior numero di dizionari etimologici è senza dubbio il francese. Basti qui accennare all'opera monumentale del von Wartburg, putroppo ancora incompiuta, ma i cui risultati sono almeno in parte anticipati dall'ultima edizione del Bloch in collaborazione con lo stesso autore, all'*Etymologisches Wörterbuch der Französischen Sprache* del Gamillscheg (1928) e al *Dictionnaire étymologique de la langue française* del Dauzat (1938), giunto ormai alla settima edizione, opera questa con carattere divulgativo, ma molto aggiornata in fatto di date e di etimologie nuovissime. Si aggiunga a questi il *REW* del Meyer-Lübke, nella terza edizione, dove il francese è inquadrato nel sistema linguistico romanzo.

Confrontando queste diverse opere appare evidente il progresso che ha fatto la ricerca etimologica in questi ultimi venti anni, ma si deve pur constatare quanta forte sia l'attaccamento alla tradizione anche in questo campo della scienza per cui a malincuore si rinuncia a vecchie spiegazioni anche se queste presentano difficoltà non facilmente superabili. Non si capisce come ci si ostini ancora a spiegare il fr. *lice* (fr. ant. *leisse*, *lisse*), prov. *leissa* « cagna da caccia » col lat. tardo lycisca « cagna » (Venanzio Fortunato) f. di lyciscus « canelupo » (cfr. Serv. ad Verg., *eccl.*, III, 18 : *canes nati ex lupis et canibus*), già in Plinio, prestito da un gr. λυκίσκος dimin. di λύκος « lupo », quando da questa voce dovremmo avere foneticamente fr. ant. **leisesche*, prov. **lezesca*, mentre *leisse*, *leissa* richiedono espressamente un lat. lixa. Orbene in latino lixae indicava « tutta la schiera di vivandieri, cuochi, servi, valletti, ecc. che accompagnavano l'esercito », immagine che poteva essere trasferita ai cani da caccia che accompagnano i cacciatori durante la battuta, come, con metafora inversa, da *canaglia* « frotta di cani » si e passato ad indicare una « frotta di gente

vile e abietta ». Una certa somiglianza di suoni deve aver fatto sì che lixa abbia preso il posto di lycisca, documentato ancora nelle glosse alto tedesche col significato specifico di « femmina del bracco ». La voce si deve essere diffusa dal Sud, cfr. fr. *lessive* (ant. *leissive*), prov. *leissiu* < lat. lixīvum, -a, derivato da un altro lixa nel senso di « cenere, lisciva » (cfr. Gamillscheg, *Et. Wb. Fr. Spr.*, 556 sg.). Una traccia di lixa così evoluto si potrebbe forse trovare nel calabr. *allissari* « aizzarre i cani contro la preda », ma la voce può ben essere di origine onomatopeica. Passando nel greco, lixae si è incontrato con λείχω « lecco » (cfr. la grafia λεῖξαι in Suida), che ha provocato l'evoluzione che vediamo nel gr. mod. λίξα « ghiottoneria », λίξης « goloso, ghiottone ». Per il valore spregiativo di lixa, cfr. anche il composto sēmilixa, epiteto ingiurioso in Livio XXVIII, 28, 4; XXX, 28, 3. Non pare questa nostra soluzione preferibile al retroderivato *lycia (Wartburg), che non risolve foneticamente niente (la forma *lice*, si deve essere formata in protonia, cfr. il dimin. *licete*)?

Come questo, molti altri problemi di etimologia rimasti fin qui insoluti devono essere affrontati con spirito nuovo, lasciando cioè la vecchia via battuta per aprirsi coraggiosamente una nuova strada, anche se si deve correre il rischio di sbagliare. Attraverso gli errori si giunge alla verità. Con questo intendimento presentiamo qui al vaglio della critica un manipolo di proposte etimologiche che riguardano in particolare la lingua francese, anche se interessano direttamente o indirettamente le altre lingue consorelle. L'etimologia infatti non può arrestarsi alla prima taverna, ma deve cercare di ricostruire il più completamente possibile la storia del vocabolo. Non basta dire che il fr. *drave* « cresson espagnol » è un prestito dallo sp. *draba*, che il fr. *tringa* (a. 1812) è un accatto dall'it. *tringa* « piovanello », ma bisongna aggiungere che la prima voce è un prestito dotto dal gr. δράβη (Alessio, *Rev. Internat. d'Onomastique*, I, 245 e n. 62) e che il secondo, sempre per tradizione dotta, risale al gr. τρύγγας « πύγαργος » (Aristotele) [il Gamillscheg partiva dal gr. τρέχω « corro », foneticamente impossibile]. Si evita così di prendere delle sviste (il Dauzat spiega *gabian* « goéland » come « gabier », parce qu'ils tournent autour des hunes; mentre il prov. *gabian*, it. *gabbiano* risalgono col port. *gaivão*, al lat. gāvia id.), o di attribuire l'origine di una parola ad una lingua dove è documentata posteriormente (*drogue*, XIV sec., non può essere prestito dall'it. *droga*, documentato per la prima volta nel *Ricettario fiorentino*; *pinte* non può essere un prestito dall'olandese *pinte*,

che appare due secoli dopo la voce francese; e viceversa l'it. *pimpinella* non può essere un accatto dal fr. *pimprinelle, pipr-*, XII sec., giacché è attestato già in Benedetto Crispo, VII sec., come *pipinella* dimin. del lat. pepō -inis « popone, melone », cfr. i calchi dialettali *meloncello, anguriera*, ecc. Alessio, *Lingua Nostra*, IX, 23 sg.), o infine di esprimere delle riserve infondate (il Dauzat dubita che *pilota* « timoniere » possa derivare dal gr. πηδόν « timone », ma *pedota* è effettivamente documentato negli antichi testi veneziani, donde la voce si diffuse insieme a *peota* « specie di gondola », con dileguo normale di *-d-*, passando anche al fr. *pilote, péotte*; -ώτης è suffisso greco).

Fr. ant. *acesmer* « ornare ».

Il fr. ant. *acesmer*, col picc. *achemer* « coiffer », fr. merid. *aseimá, asermá*, prov. *asermar*, genov. ant. *acesmar* « ordinare, apparecchiare », it. ant. *accismare* « acconciare, ornare » (Dante), richiedono un lat. *accismāre che il Meyer-Lübke, *REW*, 74, respinte le spiegazioni dello Spitzer (*adschismāre, dal gr. σχίσμα) e del Parodi (*adcēnsimāre, da cēnsus) ritiene di origine sconosciuta. La voce sembra di struttura greca (cfr. lat. plasmāre, da πλάσμα) e propriamente derivata dal gr. ἀκκισμός « pruderie » (cfr. gr. mod. ἄκκισμα « smorfia, smanceria, vezzo ») da ἀκκίζομαι « faccio il ritroso, faccio smancerie o vezzi », usato specialmente in relazione alle donne, cfr. ἀκκώ « donna smorfiosa ». Allora *accismāre dovette avere come significato primario quello di « prendere un atteggiamento lezioso » « adornarsi con leziosità o con civetteria » per poi passare a quello più generico di « ornare, adornare, preparare (anche vivande) » come mostrano i riflessi romanzi. Non è possibile precisare se su questa evoluzione semantica abbia influito il gr. κοσμέω « io adorno ».

Per l'area di diffusione *accismāre potrebbe essere ritenuto un grecismo peculiare del latino di Marsiglia, centro di diffusione di altre voci di origine greca.

Fr. *aine* « inguine ».

Il fr. *aine* (XII sec.) dal lat. inguen -inis « bubbone » « inguine », con le forme it. *anguinaia* (*anguinaglia*), it. merid. *anginàgghia* (inguinālia n. pl. dell'aggettivo inguinālis), presuppone una contaminazione

col lat. tardo anguen -inis (class. anguis) che (da « serpente ») si dovette evolvere, come il gr. δράκαινα (f. di δράκων « serpente ») nel bovese *dràcena*, a significare « furuncolo maligno », donde i calchi lat. medioev. dracunculus e dracuncellus (nap. *dragoncellë* « furuncolo »). Dal medioev. anguen « bubbone all'inguine », anguena δράκαινα (glosse) si spiega anche il tosc. ant. *agno* « bubbone all'inguine » (XV-XVII sec.).

Fr. *aller* « andare ».

« L'étymologie des types *andare-aller* [*aler*, XI sec.] est un des problèmes les plus ardus de la linguistique romane : véritable quadrature du cercle, dont sont responsables moins les faits que leurs interprètes. On est parti, en effet, ce qui est toujours dangereux, d'une idée à priori, en voulant ramener à une unité séduisante des phénomènes rebelles au cadre qu'on prétendait leur imposer. » Con queste parole A. Dauzat, in un brillante articolo (*Andare-aller d'après les atlas linguistiques*, in *Études de dialectologie romane dédiées à la mémoire de Charles Grandgagnage*, 121 segg., Liége, 1932), inizia una critica serrata alle vecchie etimologie di *andare* e *aller*, che venivano fatti rispettivamente risalire ai lat. *ambitāre e ambulāre, col significato originario di « andare intorno », foneticamente insufficienti.

Neanche con le più grandi acrobazie linguistiche è facile convincere che da ambulare (che ha dato foneticamente il rum. *umblá*, il fr. *ambler* e l'it. *ambiare*) si sia potuti giungere alla forma alāre, che ricorre ben quattro volte nelle glosse di Reichenau (VIII sec.). Oggi l'area di alāre ricopre esattamente il francese e il franco-provenzale, mentre una forma apocopata *la* affiora nell'estremità orientale del Friuli. La conclusione che possiamo trarne è una sola : anche l'area intermedia, occupata oggi dal tipo *andare*, faceva parte in origine dell'area di alāre; ne risulta che *andare* rappresenta la fase innovatrice, *aller* la fase più antica. Questo secondo una delle norme più sicure della geografia linguistica. Tali dati sono confermati dalla cronologia dei testi (andāre è documentato soltanto all'inizio del IX sec.).

Il Dauzat avanza l'ipotesi che si possa trattare di una forma prelatina. Infatti la constatazione che īre, che affiora in tutta la Romània, è usato nel francese soltanto per la formazione del futuro e del condizionale (eāmus affiora isolatamente nel lorenese *ğã*, cfr. Marchot, *ZRPh.*, XVI, 381), ci porta a pensare che la voce latina ha trovato un forte concor-

rente in alāre, che non è riuscito a sopraffare. Cade così la supposizione di chi in alāre vedeva una voce di origine germanica col significato originario di « an einen andern Ort gehen », dalla radice *alj- « anders » (cfr. lat. alius, ecc.), Koppelmann, *Neophilogus*, VIII, 257 seg. Il Dauzat pensa invece ad un origine celtica, puntando su una radice **el-* « andare », attestata per es. da medio gallese *el* « che vada », ecc. (cfr. Pedersen, *Vergl. Gramm.*, II, 353).

Questa ipotesi francamente non riesce a convincerci, specialmente nella formulazione del Dauzat, che vorrebbe attribuire l'alāre dell'area friulana agli Italici che avrebbero raggiunto l'Italia attraverso le Alpi orientali. Son pochi ormai quelli che credono ad un'unità italo-celtica e che pensano che i Latini siano venuti in Italia attraversando le Alpi piuttosto che l'Adriatico (cfr. Alessio, *Onomastica*, II, 183 sgg.), ma, a parte questo, non abbiamo nessuna prova concreta che il lat. ambulāre poggi sopra un **amb-alāre* piuttosto che su **amb-elāre* (cfr. l'umbro *amb-oltu* « ambulato »), mentre alacer sembra certamente voce diversa (cfr. *LEW*, I, 25). Se poi bisogna anche ammettere che un celt. **el-* sia diventato *al- nel latino della Gallia, l'ipotesi del Dauzat diventa troppo costosa per essere accettata senza forti riserve, pur riconoscendo che un' origine celtica spiegherebbe abbastanza bene la presenza di alāre nell'area friulana, aperta all'influsso gallico.

Che il Dauzat fosse non molto convinto della sua spiegazione mostrerebbe anche il fatto che egli fa sua e cerca difendere un' ipotesi del Gilliéron, secondo la quale alāre sarebbe un derivato dal lat. āla, con l'evoluzione « aleggiare, battere le ali » > « volare » > « correre » > « andare », metafora ardita del tutto inverosimile. Tuttavia nel suo *Dict. étym.* il Dauzat ritorna alla sua vecchia ipotesi, complicandola col fatto che anche nel tipo *andare-anar* vorrebbe vedere una variante *an(n)- della stessa radice, ma vedi *DEI.*, I, 191.

Una volta ammesso che alāre precede il lat. īre nel territorio della Gallia e che dai Galli è stato importato nel Friuli orientale, dato che i dialetti della Carnia poggiano sopra un sostrato gallico (cfr. Battisti, *Storia della questione ladina*, Firenze, 1937), ci sembra preferibile un'altra soluzione, che cioè alāre sia un adattamento del gr. ἀλάομαι « vado errando, vago, erro » (cfr. περιπατέω « vado in giro » > « vado »), un grecismo diffuso dal greco di Marsiglia, poi soffocato in quella regione dall' innovazione del tipo *andare*. Vedremo nelle pagine seguenti come altri grecismi possono essere irradiati in Francia dal greco massaliota.

Fr. *balai* « scopa ».

In *Rend. Ist. Lomb.*, LXXIV, 737 sgg., abbiamo cercato di spiegare il fr. *balai* « scopa » (originariamente « ginestra ») come un derivato da un tema preceltico *baladio- « ginestreto », ampliamento cioè col suffisso che appare nell'iber. gandadia (Plinio) rispetto a *ganda « slavino ». Di questa forma con la dentale appare traccia nelle glosse (cfr. genista *bolatis*, *CGlLat.*, III, 554, 70, *bolate*, III, 587, 67, *bolleta*, III, 608, 53), ma il fr. ant. *balain* (XII sec.) e il medio bret. *balazn* « ginestra » postulano una seconda forma con altro suffisso, cioè un tipo *balāgō -inis, da un tema *bala « ginestra » (secondario da « roccia », per indicare una pianta dei terreni rocciosi), che potrebbe essere dedotto dalla glossa palla *genesta alba* del *CGlLat.*, III, 542, 12 ; 572, 42. Con questo bala (*palla*) di area « ligure » abbiamo connesso il gr. ἀσπάλαθος « ginestra spinosa », relitto egeo da inquadrare nella serie fitonimica di ἄνηθον « falso anice », ἄρκευθος « ginepro », λάπαθος « romice » (cfr. lat. lappa), Κάνηθος (da κάνη « canna »), ecc., ampliamento di un tema *spala con un suffisso collettivo (Alessio, *Studi Etr.*, XV, 218 sgg), con *a*- prostetica ed *s*- mobile, cfr. per es. ἀσκαλαβώτης : σκα- : κα-, entrambi fenomeni spesso rilevati nei relitti mediterranei.

Il ricostruito *balāgō, aggiungiamo adesso, potrebbe avere una conferma indiretta dall'oscura glossa balāginem (var. *balacmen*) *vitium linguae* (*CGlLat.*, V, 270, 29) spiegato semanticamente dal calabr. *spàlassu* « ginestra spinosa » : *spàlassi* pl. « escrescenze alla bocca dei bovini » (dal gr. ἀσπάλαθος, di tramite bizantino), cfr. anche zacon. ἄγχνε « arista » (da ἄγχνον) e « malattia del palato dei muli e dei cavalli », Alessio, *Riv. Filol. Class.*, n. s., XVII, 276.

Non a niente a che fare con queste voci l'emil. *pela pegra* « *genista Germanica* », che significa alla lettera « pela pecora », perchè le spine di questa pianta strappano la lana alle pecore.

Un celtico *banatlo- « ginestra » (ricostruito sul gallese *banadl*) non spiega nè la voce bretone nè quella francese e tanto meno le forme delle glosse. Se esiste un rapporto tra queste voci, il che non è escluso, bisognerà in ogni caso partire da una forma aggettivale *baladino-, con successiva metatesi, e solo allora *balāgine- potrà essere interpretato come adattamento di voce prelatina per scambio di suffisso, cfr. it. *testùggine* (testūdō), it. ant. *ancùggine* (incūdō) e simili.

Fr. *borgne* « monocolo ».

Il fr. *borgne*, it. ant. *bòrnio*, prov., catal. *borni* presuppongono un lat. volg. *bornius di oscura etimologia (*REW*, 1221). Scartata la possibilità di un derivato del lat. orbus (Nigra, *Romania*, XXVI, 557) o una origine germanica, ammessa dal von Wartburg (*Rev. Dial. Rom.*, III, 416 sg.; *FEW*, I, 566 sgg.) o a una connessione col prelat. *borna « buco nell'abero » (su cui punta adesso il Dauzat), per le ragioni addotte dal Gamillscheg, *Et. Wb. Fr. Spr.*, 122 e dal Meyer-Lübke, *REW*, 1220a, e mancando qualsiasi appiglio nei dialetti neoceltici per supporre la voce di origine celtica, vedremo che il latino può darci una spiegazione soddisfacente di queste oscure voci. Il significato primitivo di *borgne*, tuttora sopravvivente nei dialetti, sembra essere stato quello di « cieco », ma la voce è passata poi ad indicare « monocolo » per la concorrenza del termine semidotto *aveugle*, che ha preso il sopravvento anche su gli antichi *cieu* e *orb*. La contrapposizione del significato originario a quello secondario di « cieco di un occhio » risulta anche dai proverbi *troquer son cheval borgne contre un aveugle* « cambiare una cosa diffettosa contra un'altra ancora più difettosa », *au royaume des aveugles les borgnes sont rois* che traduce il lat. *beati monoculi in terra caecorum*.

L'etimologia di *borgne* ci è stata suggerita dal ripetuto tentativo di spiegare il fr. *aveugle* « cieco » in relazione alla glossa albios oculos *staraplinter* (germ.) del glossario di Cassel, etimologia difesa per es. dal Gamillscheg che ricorda anche *album in oculō, album oculī* nei testi di Pelagonio e di Marcello Empirico per designare una malattia degli occhi, una specie di *leucoma* « macchia bianca che rimane di ulcerazione della cornea e può causare cecità » (dal gr. λεύκωμα ; λευκός « *albus*, bianco »). Che il fr. *aveugle* derivi dal lat. tardo ab oculīs, calco del gr. ἀπ' ὀμμάτων « senza occhi » è indubbio, giacchè *aboculis* riccorre senza flessione negli *Acta Apostolorum apocrypha* (ediz. Lipsius, 66, 23 ; 68, 18 ; 69, 7) : *unam viduam aboculis* ; *viduae sedentes ab oculis* ; *illae viduae quae erant aboculis*, ma ciò non toglie che l'immagine era certamente diffusa per esprimere il concetto di « cieco » o di « guercio ».

Già in latino *album oculī* indica « il bianco dell'occhio, la cornea » sinonimo quindi di *albūgō* (cfr. it. *albùgine*), voce che Plinio usa nel senso medico di « macchia bianca dell'occhio, malattia dell'occhio, leucoma ». Anche più tardi troviamo *albicātus oculus* nel senso di " *albūgine oblitus* ",

cfr. negli *Acta Sancti Francisci de Paula*, I, 138 : *amisit visum quod nihil videbat, erantque oculi eius albicati* (Du Cange). Sia l'occhio coperto da una cataratta, sia l'occhio strabico che mette in rilievo la cornea suggeriscono egualmente l'immagine del bianco. A questo proposito vale la pena di ricordare qui il ven. (Comelico) *cis* « guercio » che continua il lat. caesius « grigio-azzurro (detto dell'occhio) », *REW*, 1474 a, il sic *gaz'z'u* « cilestre, gazzo, gazzerino (di occhio) » e « di vista corta, losco » (Traina, 191), e il calabr. *occhi cilestri* anche « occhi strambi » « strabismo » (Rohlfs, I, 207), dal lat. caelestis « color del cielo, azzurro chiaro ». Dalla contaminazione di questi due aggettivi si spiega forse il lat. tardo caelius richiesto dal calabr. *cèliu* « guercio » e confermato dalla glossa ἀσπίς : *lusca*, caelia (*CGlLat.*, III, 433, 9), corretto prematuramente con caecilia « cicigna, orbettino ».

Ammessa questa possibilità di evoluzione semantica, alla base di *borgne* « cieco, monocolo » e del nostro *bòrnio* « guercio » (Boccaccio) può star benissimo il lat. volg. *eborneus « di avorio, bianco come l'avorio », nato dalla contaminazione di eburneus (cfr. *eburnea colla*, *brachia*, Ovidio) con eboreus (Petronio).

Ad un lat. *ebornea [fīstula, būcina] risale il pis. *bòrgna* « strumento di canna che si suona per ischerno presso la casa delle mogli infedeli », abr. *vòrnië* f. « corno usato dai guardiani di maiali per chiamarli », nap. *vruògnë* m. « buccina », calabr. *brògna*, *vrògna* « nicchio, conchiglia che usano i porcari per chiamare i porci », sic. *brògna* « conca di tritone, buccino », come abbiamo mostrato altrove (*Arch. Gl. It.*, XXIX, 125).

Si potrebbe infine accennare all'uso degli antichi statuari di fare gli occhi di avorio o di osso ad alcune statue di marmo, di cui rimane un ricordo nella nostra locuzione *avere gli occhi d'osso* nel senso di « nòn saper vedere, non accorgersi », con allusione agli occhi senza sguardo dei simulacri.

Il merid. *borgna* « nicchio, conchiglia, buccina » potrebbero spiegare anche il fr. dial. *borgne* « chiocciola » (cfr. gr. κογχύλιον, κοχλίας passati al latino nel duplice significato di « conchiglia » e « chiocciola ») e *bourgne* « nassa » (cfr. l'it. *bùcine* id. dal lat. būcina), così detta per la forma troncoconica che richiama quella di un nicchio.

Fr. *chassie* « cispa, caccola ».

Il fr. *chassie* (*chacide*, XI sec.; *chacie*, XII sec.) « umore vischioso che

cola dagli occhi », *chassieux* « cisposo » (*chacious*, XII sec.), prov. *cassida*, piem. *scasìa*, da cui dipende il calabr. *scazzilla*, *scazzidda*, *scazzima* « cispa », *scarzillusu*, *scarzìddatu* « cisposo » (per contaminazione con l'indigeno *garilla*, *garidda*, *-usu*), non può derivare direttamente dal lat. cacāre (Jud, *Romania*, XLVIII, 611) morfologicamente e foneticamente difficile.

La voce è documentata per la prima volta nelle *Note Tironiane* (VIII sec.) come *cacida*, *cacidosus* che presuppongono un anteriore *caccīta, -ōsus. Il raffronto con l'it. *càccola* in nesso con *cacca* « escremento » (= gr. κάκκη id.) e la forma del suffisso accennano ad una formazione greca in -ίτης col valore di « pertinente a », cfr. στυλίτης (στῦλος), ecc.

Formazioni simili sono documentate anche in latino, per es. in pītuīta « gomma, resina degli alberi (propriamente del pino) » « umore viscido, flemma, muco, catarro » in nesso col gr. πίτυς « pino » (-ī- si può spiegare per influsso di pīnus), da cui dipende il lat. tardo pīp-(p)īta (cfr. *CGlLat.*, II, 151, 5) con un'oscillazione tra la scempia e l'aggeminata che si rileva dalle lingue romanze (cfr. *REW*, 6549, 2), alucīta « sorta di zanzara » (Petronio) che ci sembra da collegare col gr. ἄλοξ-οκος (αὖλαξ-ακος) « solco » « fossato » (cfr. αὔλακας· κοίλους τόπους Hes.), in quanto dica « l'insetto che vive nei fossi dove ristagna l'acqua », corbīta « sorta di nave oneraria », così detta « *quod in malo earum summo pro signo* corbēs *solerent suspendi* » (Paolo-Festo, 33, 12), forse calco di voce greca.

Con *chassie* e *pépie* concorda per la forma il fr. *roupie* « gocciola al naso », *roupieux* « moccioso » (XIII sec.), anch'esso nome di un'escrezione, voce ritenuta generalmente di origine oscura (Gamillscheg, Dauzat). Ci domandiamo se il lat. *ruppīta, presupposto da *roupie*, non sia un derivato dal gr. ῥύπος « sudiciume, sporcizia » anche « siero », con l'aggeminata per influsso di pīppīta nell'accezione di « flemma, muco, catarro, raffreddore ».

Tanto *caccīta quanto *ruppīta sembrano formazioni del latino dei medici che è infarcito di grecismi.

Fr. *civière* « barella ».

Il fr. *civière* « barella per trasportare letame, pesi, ecc., più tardi feriti, malati » (XIII sec.) è stato piegato dal Diez da un lat. cibāria « barella per il trasporto del foraggio (cibus) », etimologia che oggi è general-

mente accettata (Gamillscheg, von Wartburg, Dauzat), nonostante le giuste riserve del Meyer-Lübke, *REW*, 1895, riguardo al trattamento della vocale protonica. Ipnotizzato da questa spiegazione il Gamillscheg, *Et. Wb. Fr. Spr.*, 225 seg., attribuisce addirittura al lat. cibārius una -ī- lunga, e interpreta il medioevale *cenovectorium*, con cui *civière* è glossato, come « Speisefuhrwerk », ritenendolo un composto col lat. cēna « pranzo », mentre certamente si tratta di una scrittura scorretta per caenovectōrium, accanto a caenoveium (*cenovehium*), che indica indubbiamente « mezzo di trasporto per il letame », *lo vaso da portar lo luto* (Du Cange, s. vv.), composto cioè di caenum « fango, limo, luto », specializzatosi ad indicare « sterco, letame » (*Th. L. L.*, s. v.) e dell'agg. vectōrius « del trasporto », rispettivamente veia *plaustrum* (cfr. it. *veggia* « botte, traino, treggia »), come vehēs « carro, carretta », derivato da vehere « trasportare ».

Caduto quello che sembrava un valido sostegno della vecchia ipotesi, vediamo che una nuova impostazione al problema appare in un articoletto di G. Nencioni, *Arch. Gl. It.*, XXXIII, 126 seg., il quale, partendo dall'antica spiegazione di Paolo-Festo (37, 10) : *cibus appellatur ex Graeco, quod illi peram, in qua cibum recondunt, cibis<im> appellant*, ammette, senza le prudenti riserve di Ernout e Meillet, *Dict. étym.*, 177, l'evoluzione semantica da « sacco per le provviste » a « provviste » « vitto », e avanza l'ipotesi che il ricostruito cibāria si possa connettere direttamente con cibus nel senso originario di « bisaccia ». Questo tentativo, che potrebbe avere un qualche valore soltanto se in greco fosse attestato effettivamente κίβος nel senso di κίβισις, come ha il testo di Paolo-Festo, mentre κίβος nel greco tardo di Suida è una ricostruzione a fini etimologici per spiegare κιβωτός « cassetta di legno o forziere » (vedi Liddell-Scott, s. v.), mostra se non altro l'insoddisfazione dei linguisti per una etimologia che riteniamo superata.

A queste difficoltà di ordine semantico, si aggiungono altre, e più gravi, di ordine fonetico, come vedremo sùbito.

Il fr. *civière* ha dei corrispondenti non solo nel catal. *civera* « barella », ma anche nei nostri dialetti settentrionali e centrali.

Ricordiamo qui, oltre il piem. *sivera* « barella », val-ses. *civera* « gerla », val-anz. *civira*, com. *scivera* « sorta di barella fornita di due o più assi che si porta con mano per due stagge », engad. *civiergia* « carriola » (*AIS*, 1225-6), comel. *thiviera* « barella », abaz. *ciovira*, ven. *civiera* « arnese di contadini intessuto di giunchi per uso di trainare », ecc., anche il tosc.

(Chianti, Vallombrosa) *civèa* « arnese di vimini per trasportare fieno o prodotti nel podere, treggia », penetrato piuttosto tardi nella lingua letteraria (a. 1625, Magazzini), umbro *ciovèa*, *ciuvèa* « cesta di vimini », abr. (L'Aquila) *civèra* « specie di barella per trasportare oggetti pesanti », *ciuvèrë* f. « specie di treggia per trasportare covoni, erba, legna, tirata da buoi », laz. *ciovèra* « specie di telaio che si pone sul basto delle bestie da soma per caricarle dei manipoli da trasportarsi sull'aia » (Chiappini, 83).

Se ben si osserva, mentre un cibāria potrebbe spiegare il fr. *civière*, col dialettale *cevière*, e alcuna delle nostre forme settentrionali, da questo avremmo in toscano **civaia* e nell'it. centr. **civara* e non *civèa*, *civèra* che postulano espressamente un *ciberia, col nesso *-r j-* evoluto nel toscano a *-j-* e poi dileguato, cfr. tosc. *gomèa* da *vomerea (vomer), lucch. *matèo* da māterium, *battistèo* da baptistērium, *palèo* da *p(h)alērium (gr. φαλήριον, Pseudo Dioscoride), ecc., base che conviene anche per il fr. *civière*, ecc., cfr. fr. ant. *maiere* da māteria, ecc., col noto scambio di suffisso. Per la priorità di *ciberia, parlano anche i documenti medioevali : *chiveria* (a. 1164, in Piccardia), *civeria... de letamine* (a. 1170, a Imola), *zoveria*, *zueria* « barella » (a. 1304, a Ravenna), mentre il *cibaria* di documenti posteriori (*pro plaustro*, *pro* -, XIV sec., a Treviso) è evidentemente un'arbitraria latinizzazione. Non vedremmo invece difficoltà nel postulare per le forme romanze una *-i-* breve, dato che in francese esistono anche delle varianti dialettali del tipo *cevière* e che l'*-i-* delle forme italiane può essere secondaria, cfr. *cipolla* da cēpulla, *di-*, *ri-*; le forme con *u* sono dovute a labializzazione per influsso del *-v-* seguente.

Ricostruito così un *ciberia, che naturalmente non può essere un derivato del lat. cibus, si dà un colpo mortale alla vecchia e sorpassata etimologia.

Nè in maggiore considerazione possiamo prendere l'etimologia gallica di J. U. Hubschmied, *Vox Romanica*, I, 95, che ricostruice arditamente une base *dwi-beriā « barella per due », donde trae, con un'evoluzione fonetica del tutto fantastica, un ipotetico *tsiberia insufficiente a spiegare le forme romanze. E' facile ribattere, col Bertoldi e col von Wartburg, *Franz. etym. Wörterbuch*, II, p. 661, che questa ricostruzione contrasta con la serie dei composti gallici Vo-corii, Tri-corii, Petrucorii e sim., dalla quale appare come il gallico si dicostasse dal tipo sanscr. *dvi-*, gr. δι-, lat. *bi-*, alto ted. ant. *zwi-*, anglosass. *twi-*, lit. *dvi-*, concordando invece con l'umbro *du-pursus* « bipedibus ».

Esclusa questa ipotesi si potrebbe sempre pensare ad un composto gallico con ber- « portare » (lat. *ferō*), pur restando da analizzare l'elemento prefisso ci-, che dovrebbe rendere l'idea nel lat. medioev. caeno [vectōrium], direttamente raffrontabile, per quel che riguarda il significato col lat. ferculum, gr. φέρ(ε)τρον « barella » o col long. bara, franc. bera che hanno dato rispettivamente il nostro *bara* e il sinonimo fr. *bière*. Ma anche questa supposizione è subordinata alla possibilità che il gallico abbia conosciuto dei composti del tipo lat. lūcifer (dove *e* è analogico di *ferō*, *ferre*) invece del tipo normale rappresentato dal gr. λευκοφόρος o dallo armeno *lusawor* « luminoso » (*lusaber* « chi apporta la luce » è un'innovazione). Il gall. comboros « barricata » (documentato nel latino merovingico; cfr. fr. ant. *combres*), che si contrappone al cimrico *cymeraf* « io prendo » (da **kom-bher-*) sembra seguire il tipo apofonico greco σύμφορος : συμφέρω, mentre i toponimi Gandobera, Porcobera (Pro-), in territori ligure, sono, piuttosto che ibridi celtoliguri, relitti paleoliguri.

Contro l'ipotesi celtica sta infine l'area di diffusione di *ciberia, che, come si è visto, raggiunge a Sud l'Abruzzo e il Lazio, regioni che si trovamo al difuori di qualsiasi influsso gallico. Non resta allora che considerarlo un relitto « mediterraneo », cioè un relitto del sostrato preindoeuropeo.

Morfologicamente *ciberia presuppone un tema *ciber, col noto suffisso collettivo -ar/-er (cfr. per es. nel lat. bacar, calpar; laver, siler, etr. *clenar*, *tular*/umbro tuder « confine », ecc.), derivato dalla base *cub-/cib- col valore generico di « recipiente », che ha un'enorme diffusione. Nell'area egea troviamo per es. κύβεσις ἢ κίβισις · πήρα (= « bisaccia, sacco di cuoio »), Hes., κύβερτον μελισσῶν (= « alveare ») glossato κύψελον (Hes.), col dimin. κυβέρτιον (Suid., Phot.), che sopravvive nel bovese *civerti*, *ciuverti* « alveare » (Rohlfs, *EWuGr.*, 1176), e con ampliamento in *-s-* anche κύψελον « alveare », κυψέλη « cassa, arca, cesto, cestone per il grano, alveare », con la variante κυψάλη (III sec. a Cr., *Papiri*), da cui, sempre per il tramite del bizantino, derivano il bovese *kh'iṣpala*, *jispala*, *ghissala*, il calabr. (*j*)*issala*, *jizzala*, *ghisciala* e il sic. *inzala*, (*gh*)*issara* « cestone alto circa due metri di forma cilindrica senza fondo, ad uso di riporre e conservare cereali » (Alessio, *Rend. Ist. Lomb.*, LXVII, 66), con cui abbiamo rimandato anche l'afro-lat. cupsō « capanna », forse in origine « capanna di giunchi intrecciati », lasciando per prudenza da parte κιβωτός « cofano, cassa, scatola, arca », che ha *-ι-* lunga, e il lat. cūpa/cuppa, gr. κύπη, κύπελλον/κύφελλον, ecc.

Escluso che il nostro *ciberia possa essere la latinizzazione di κιβησία, che ci porterebbe ad un prestito o ad un relitto anteriore al rotacismo, ci sembra che la voce greca più vicina al tema *ciber sia appunto il gr. κύβερτον. Il rapporto morfologico sarebbe analogo a quello che intercorre tra l'etr.-lat. baburrus « stolto » e il gr. βαβύρτας · ὁ παράμωρος (Hes.), cioè un ampliamento in dentale di un tema in *-r* del noto tipo Tībur : Tīburtēs, Jader : Jadertīnī, e cfr. anche Κυβερσος, nome di un fiume della Caria. E' inutile poi insistere sull'alternanza vocalica *u/i* (che presuppone una pronunzia *ü*) che appare in numerosi relitti del sostrato per es. lat. Lubitīna/Li- (etr. *lup-* « morire », premessapico Lupiae/Li-, oggi *Lecce*), clupeus/cli-, lunter/li-, gr. σῦκον, τῦκον/lat. fīcus, ecc.

Il tema *ciber/cuber *corbis*, che abbiamo isolato confrontando il prelat. ciberia *caenovectorium* col pregr. κύβερτον μελισσῶν « alveare », alla lettera *Bienenkorb*, potrebbe essere indiziato anche in una voce omofona dello etrusco (*cver*), che ci è nota da tre iscrizioni : *mi titasi cver menaχe* (Buffa, *Nuova raccolta di iscrizioni etrusche*, 726) ; *fleres' tec(e) sans'l cver* (*CIE*, 4561, Perugia); *cver turce* (Ga. A 380) dove *cver* è generalmente interpretato « dono » « doni », spiegazione plausibile in quanto in nesso coi verbi *turce*, *menaχe*, *tece*, perfetti col valore approssimativo di « diede, donò, offrì » (cfr. *θuplθas' alpan turce*, *CIE*, 445 ; *θuflθas alpan menaχe*, *CIE*, 446, dove *alpan* è anche indicazione di un'offerta, vedi per es., Goldmann, *Neue Beiträge*, etc., 239, n. 1). Essendo risaputo che nello etrusco la vocale breve iniziale dileguava frequentemente, almeno nella scrittura (cfr. *cnl*, *cnlnam*, *clθi*, *hrmrier*, *mla*, *ps'l*), il *cver* dei testi potrebbe rappresentare un **civer* o eventualmente un **cuver*. E' vero che nello etrusco ci aspetteremmo una forma con la sorda (*p*) o con l'aspirata (φ), ma questa si evolve successivamente a *f* (cfr. *perse* > *φerse*, *aφers* > *afrs*), che, in condizioni non ben determinate, alterna con *v* (*χarfneθ/χarvneθ*), cfr. Pallottino, *Elementi di lingua etrusca*, 21 sg.

Per conciliare allora il significato di ciberia con quello dell'etr. *cver* bisognerà ammettere per quest'ultimo il significato originario di « cestello » con l'evoluzione che vediamo nel lat. sportula « cestello » e per metonimia « dono, elargizione », sportella « cestello di vivande fredde (in opposizione al pranzo caldo) che veniva offerto ai clienti », diminutivi cioè di sporta, che si ritiene adattamento dall'etr. **spurta* e questo prestito del gr. σπυρίδα acc. di σπυρίς id., per cui si potrebbe supporre che anche l'usanza romana di offrire dei cibi in un cestello fosse di origine etrusca. Si giunge cioè, con evoluzione inversa, alla spiegazione che è

stata data per cibus. Il significato originario di « sporta per usi agricoli » conviene infatti bene anche per ciberia, dandoci la possibilità di inquadrare questa voce nella lunga serie di relitti mediterranei che indicano nome di ceste intessute di vimini o di canne, con una tecnica molto progredita presso le popolazioni preindoeuropee del bacino del Mediterraneo (cfr. Alessio, *Studi Etr.*, XV, 197 sgg.).

Fr. *crapaud* « rospo ».

Il fr. *crapaud* (*crapot*, XII sec., var. *crapaut*) è stato riportato ad un franc. *krappo « uncino » e anteriormente connesso con l'it. *grappa* dal germ. krappa id. (Nigra, *Arch. Gl. It.*, XV, 109; *ZRPh.*, XXVIII, 103; vedi *REW*, 4760, 2).

Il Gamillscheg, *Et. Wb. Fr. Spr.*, 272, ritenendo questa spiegazione semanticamente difficile, parte dal fr. *crape* « sudiciume » (XIV sec.), estratto dal fr. ant. *escraper* « pulire raschiando » (dal franc. *skrapan, ricostruito sul medio oland. *schrappen*, nord. ant. *skrapa* « schaben, kratzen »), attestato anch'esso nel XIV sec. attraverso il derivato *escrapoir*. Questa spiegazione, seguìta adesso dal Dauzat, urta contro la cronologia dei testi, essendo *crape* documentato ben due secoli dopo *crapaud*. Anche il parallelo semantico crassantus « rospo » : crassus « grasso » non regge, perchè la forma esatta è craxantus (cfr. prov. *graisan*), probabilmente un relitto del sostrato ligure che non ha niente a che vedere con la voce latina.

Vale perciò la pena di riesumare una nostra vecchia ipotesi (*Studi Etr.*, X, 178, n. 2), per cui connettevamo *crapaud* col fr. region. *crape* « roccia », di origine mediterranea (*crappa), in vista del bearn. *harri* « rospo » derivato dal basco harri « pietra » (Schuchardt, *ZRPh.*, XI, 496; Rohlfs, XLVII, 400 sg.) affine al precedente (medit. *carra). L'anfibio prenderebbe il nome dalla roccia per l'aspetto scabroso del suo corpo coperto di bitorzoli e insieme per la sua abitudine di vivere sotto le pietre.

Un rapporto antico che lega il rospo alla « pietra » è mostrato dal gr. φρῦνος « rospo » e « nome di una pietra, βατραχίτης (da βάτραχος « rana ») », Cyran., 39, cfr. Plin., *n. h.*, XXXVII, 149, donde i calchi fr. *crapaudine* « dent pétrifiée, qu'on croyait être une pierre provenant de la tête des crapauds » (XIII sec.), it. *bufonite* « pietra che credevasi trovarsi

nella testa del rospo » (XVIII sec., Vallisnieri), derivato dotto dal lat. būfō -ōnis « rospo », col suffisso di batrachītēs, ted. *Krötenstein*, ecc.

Fr. *darnagasse* « averla ».

Il fr. *darnagasse* è un prestito dal prov. *darnagas*, *tarnigas*, *tarnagué*, a cui corrisponde il lion. *derne*, *dergnó*, *darnayá*, delf. *derna*, piem. *dèrgna* « averla » e più lontano lo sp. *darnagaza* « gazza », che probabilmente è un prestito. Il Meyer-Lübke, *REW*, 275, vi vide un composto col prov. *agasa* « gazza » (di origine germ., cfr. alto ted. ant. agāza), escludendo però che il primo componente fosse il franc. *darn « stordito », cfr. exdarnātus *vaecors* (= lat. vēcors « insensato, pazzo, demente, anche malvagio, tristo ») nelle glosse di Reichenau, in vista delle forme con *t-* (*REW*, 2478). Con questi potrebbe connettersi il tipo lomb. *stragazza*, *stregazza* « averla » (Giglioli, *Avifauna italica*, 171 segg.), se il raccostamento a « strega » è secondario, e non primario come suppose il Garbini, *Antroponimie ed omonimie nel campo della zoologia popolare*, Verona, 1925, II, 1246, a proposito del mil. *stregazza*, *stragazza*, *stragàssera* « averla piccola », fattore onomastico : « il naturale selvaggio e un po' feroce di questo silvano battagliero, che ama infilzare nelle spine dei cespugli le sue piccole vittime, per mangiarsele poi a tutt'agio », milan. *stregazzón*, locarn. *stregazzón*, (Calolzio di Lecco) *stragazza molinara*, pav. (S. Giorgio-Lomellina) *strigàs falcunét*, piveron. *striassa* « averla maggiore », fattore onomastico : « il naturale feroce e sanguinario di questo nostro silvano, ma coraggioso così da tener testa per salvare i suoi piccoli anche a qualche rapace. »

Queste abitudini feroci che hanno ispirato per l'« averla » il nome scientifico di *lanius* (propriamente « macellaio ») e quello tedesco di *Würger* (propriamente « strozzatore » ; *würgen* « strozzare »), a cui fa riscontro il nostro dial. sett. (Brescia, Condino) *scavezzacòl*, veron. *sersacolo* (Giglioli, o. c., 175), ci suggerisce di ricercare una soddisfacente spiegazione del tipo *dèrgna-tarnigas* nel lat. internecāre « uccidere fino all'ultimo », che ha riflessi nei nostri dialetti settentrionali (piac., parm. *tarnegär*, milan , com. *tarnegá*, borm. *ternegár*, trent. *stenegár*, valtell. *sternegár* « ammorbare, appestare ») e nella Penisola iberica (port. dial. *aternegar* « stancare », catal. *esdarnegar* « arrabattarsi », *esdarnegat* « estenuato »), cfr. *REW*, 2478, 4493, con cui forse anche l'emil. *arnghèr* « stancare », dove le forme con *d* potrebbero far pensare ad una contami-

nazione con i riflessi di *darn. Si tratterebbe in breve di un composto imperativale, *(*en*)*tèrnega*, del tipo dell'it. centro-meridionale *castra*, accanto a *castra-palombe*, con cui viene indicato lo stesso uccello (lat. castrāre e palumbus «colombo selvatico»).

Fr. *éclater* « erompere, scoppiare », ecc.

Il fr. *éclater* (*esclater*, XII sec.), prov., catal. *esclatar*, it. *schiattare*, ben rappresentato in tutti i dialetti, con un significato che va da « uscir fuori con impeto, erompere, prorompere » fino a « scoppiare, crepare, ecc. », sono stati spiegati in maniera molto diversa. Sarebbe troppo lungo qui discutere le diverse etimologie che sono raccolte e respinte dal Meyer-Lübke, *REW*, 8020, e dal Gamillscheg, *Et. Wb. Fr. Spr.*, 338, che in fondo, malgrado le giuste riserve del primo e l'ammissione di un influsso estraneo del secondo, puntano su un'etimologia germanica. A noi sembra che il got. *slaitjan, ricostruito sull'alto ted. ant. *sleizen* « fare a pezzi, spaccare », non solo non spieghi la forma *isclattāre richiesta dai riflessi romanzi, ma sia da respingere anche per ragioni semantiche. Dato che nei nostri dialetti settentrionali *s̆catà* ha spesso il significato di « zampillare, aspergere » (da cui per es. i deverbali piacent. *s̆catein*, pav. *s̆catì*, crem., parm. *s̆càt*(*e*)*ra* « spruzzo d'acqua o di sterco », ecc.), che spiega bene il fr. *éclater* nel senso di « splendere », cfr. it. *sprazzo di luce*, abbiamo pensato ad una spiegazione che giustifichi il significato che a noi sembra originario, cioè « uscire con impeto ». Già lo Scheler aveva osservato, a proposito della voce francese, che questa denota « movimento subitaneo (rottura, scissura) accompagnato da rumore e colpente la sensibilità uditiva e visiva ». A quest'idea ci porta il lat. scatere (-ēre) « sorgere, zampillare (di una sorgente), scaturire, sgorgare, uscire (con impeto) », dal quale, attraverso uno *scatulāre, si poteva giungere a *sclattāre, col trattamento fonetico che vediamo in pōpulus > it. *pioppo*, fr. *peuple*, ecc., facula > it. *fiàccola*, fībula > **flibba* > it. merid. *scibba*, ecc., cioè col raddoppiamento della consonante, a cui si è appoggiata la liquida (dopo la sincope della vocale intertonica), dovuto alla metatesi di questa che passa nella prima sillaba. Se in questo caso il nesso -tl- non è passato a -cl- (come in veclus < vetulus) anteriormente alla metatesi della liquida, il fenomeno si spiega bene come dovuto a dissimilazione col *-c-* della prima sillaba.

Allora *sclattāre avrà significato « zampillare, sgorgare, uscire con impeto e con fragore ».

L'it. *schianto, -are* è certamente una formazione secondaria, forse per influsso di *franto* (*fràngere*).

Fr. *endêver* e *rêver*.

Gli etimologisti generalmente hanno associato il fr. *endêver* (ant. *desver*, *derver*, XII sec., l'ultimo di fonetica piccarda) « arrovellarsi, stizzirsi, adirarsi » con *rêver* (ant. *resver*, XIII sec.) « delirare, vaneggiare, farneticare » « vagare con la mente, col pensiero » « meditare, pensare, immaginare » « andare sognando a » « agognare » « sognare », ma nessuna delle moltissime etimologie proposte riesce a soddisfare per ragioni fonetiche morfologiche o semantiche. Queste sono passate in rivista e criticate dal Gamillscheg, *Et. Wb. Fr. Spr.*, 359, 762, che da parte sua propone il lat. refragāre « sich innerlich auflehnen », certamente da scartare perche in contrasto con le forme francesi antiche che hanno *s*. Non più convincenti sembrano un lat. *exvagāre (Jud), in contrasto con l'evoluzione fonetica del verbo semplice vagāre > fr. ant. *vaiier*, o un lat. *exvagus (Wartburg), morfologicamente difficile, se il modello è *multi-vagus*, e in contrasto con la constatazione che un aggettivo **esve* manca in francese e altrove.

Semanticamente più vicino alle voci francesi potrebbe parere il lat. *disvariāre postulato dallo sp. (ant.) *desvariar* « delirare, farneticare », *desvarío* « delirio, pazzia, follia » « capriccio, incostanza, volubilità » « stravaganza, bizzaria », prov., catal. *desvari* « pazzia, follia », it. merid. (nap., calabr., ecc.) *sbariare* « delirare, vaneggiare, farneticare », *sbarìu* « delirio, vaneggiamento », it. *svariare* (ant. anche *svalıare*) « variare, mutare » « deviare » « vagare, divagare » « non star fermo con la mente », *svariamento* « variazione », (ant.) « farneticamento », *svariato di mente* « fuor di sé, deliro » (ant.), e con altro prefisso astur. *esvariar* « sdrucciolare », voci tutte di origine semidotta (vedi *REW*, 9157).

Si ha l'impressione che i sostantivi fr. ant. *desverie* (*derverie*, *dierverie*, *desvarie*, *deverie*, *daverie*) « folie, fureur, douleur, regrets qui ôtent la raison » (XII sec.) e *resverie* « délire » (XII sec.) corrispondano morfologicamente e semanticamente molto bene allo sp. *desvarío* e all'it. merid. *sbarìu*. Si può pensare, ci domandiamo, che i verbi *desver* e *resver* siano stali ricostruiti da questi derivati modellandosi sul tipo *manger*-

mangerie? Per *resver* (XIII sec.), posteriore a *resverie* (XII sec.), questa supposizione potrebbe essere accettata senz'altro, ma più difficile è supporre un analogo procedimento per *desver*, il cui participio *desvé* « hors du sens, fou, furieux, enragé, forcené » è documentato già nell'XI sec. Un'altra difficoltà potrebbe forse essere costituita da fatto che *desver* « être, devenir fou », « être, devenir furieux » è usato anche transitivamente nell'espressione *desver le sens* « ôter la raison », « perdere il senno » « uscir di senno », anche se usato intransitivamente in *du sens desvé*, che corrisponde al nostro *svariato di mente,* constatazione che potrebbe farci sospettare che alla base di *desver* stia un verbo latino originariamente transitivo, in contrasto con l'uso esclusivamente intransitivo che ha *disvariāre (*exvariāre) negli altri idiomi romanzi.

Per superare queste difficoltà si potrebbe allora avanzare l'ipotesi che *desver* risulti dalla contaminazione di due voci etimologicamente diverse, e cioè di *desverie* e di un antico participio e aggettivo **dessevét* < lat. dissipātus nel senso con cui l'adopera Cicerone « disordinato, sconnesso, slegato » (*dissipata oratio*; (orator) *in instruendo dissipatus*; *facilius est apta dissolvere quam dissipata connectere*). Il verbo dissipāre « spargere qua e là, dispergere » « gettare qua e là con impeto, sbaragliare » « rovinare, distruggere, abbattere » « *dissipare,* sperperare, scialacquare » è infatti passato in forma semidotta nei dialetti romanzi, cfr. it. ant. *discipare, scipare,* giudeo-fr. *desiber, deseber,* giudeo-prov. *desibar*, giudeo-sp. *dissipar* « distruggere » (*REW*, 2889 a), e da questo si sarebbe potuto avere in francese un **dessever*, con evoluzione semidotta, rifatto poi su *desverie* (*desvarie*) in *desver*, come su *resverie* è stato verosimilmente ricostruito *resver*. Con questa supposizione al part. *desvé* verrebbe dato il significato originario di « affetto di disordine mentale », cfr. il fr. mod. *endêvé* « endiablé » e « indiscipliné ».

Fr. *enger* « provvedere » « fornire del necessario ».

Il fr. *enger* « provvedere, fornire (di animali, di piante) », venuto in disuso nel XVII sec., deriva dal fr. ant. *aengier, aenchier* « aumentare » « caricare » e in senso mediale « crescere », cfr. boulogn. *s'enger* « sich mit etwas Fehlendem versehen », *enge* « Vorrat » « provvista », Lille *inge,* norm. *enge* « Art » « Rasse », fr. mod. *engeance* « razza (di animali, uomini) » (XVI sec.), ora usato in senso peggiorativo.

Sono state proposte numerose spiegazioni, passate in rassegna dal

Gamillscheg, *Et. Wb. Fr. Spr.*, 361, come ēnecāre (Diez), *indicāre, da index « germoglio » (Michaelis de Vasconcellos), *indicāre, da indere (Marchot), *enticāre, da impotum « innesto » (Parodi), *adundicāre, da unda (Jeanroy), tutte semanticamente, foneticamente o morfologicamente impossibili, e non preferibile ci sembra la ricostruzione di un lat. *adimplicāre che lo stesso Gamillscheg trae dal class. adimplēre « riempire sino all'orlo », costruzione morfologicamente difficile, tanto più che in latino esiste implicāre, e in ogni caso indimostrabile. Il Dauzat prudentemente riconosce che la voce è di origine sconosciuta.

A nostro avviso il punto di partenza è il lat. enthēca « épargne » « matériel d'une exploitation », « greniers publics » (Ernout-Meillet), « Zubehör (*enthēca praediī = dōtēs*; *Digesta*) » « Inventar », « Warenlager », « Geldschatulle », cfr. anche *enthēcātus* « intascato » (Fulgenzio), prestito dal gr. ἐνθήκη (Walde-Hofmann), anch'esso con diversi significati : « store », « capital », « insertion », « enclosure » (Liddell-Scott).

La voce sopravvive nel logud. ant. *intica* « inventario », nel pis. ant. *entica* e nell'it. ant. *èndica* « provvista, incetta », *fare èndica* « incettare » (cfr. *REW*, 2876).

Da enthēca, col significato di « provvista » (rimasto, come si è visto, nel boulogn. *enge* « Vorrat » e nell'it. ant. *èndica*), si è potuto trarre benissimo il fr. ant. *aenchier*, *aengier*, supponendo un verbo *enthēcāre (ricostruito sull'enthēcātus di Fulgenzio), col significato di *dōtāre* « provvedere » « fornire » (cfr. it. *dotare*, fr. *douer*), in vista della spiegazione dei *Digesta* (*dōtēs*).

A noi basta per il momento aver indicato l'etimo esatto. Altri particolari sull'evoluzione semantica si potranno dare conoscendo meglio i testi dove la voce ricorre e le forme dialettali.

Fr. *gesse* « cicerchia ».

Il fr. *gesse*, documentato come *jaisse* (a. 1400) per il territorio di Dijon, insieme col saint. *gisse*, prov. *geissa*, e il prestito it. ant. *gese nero* « cicerchia, cece nero (*lathyrus sativus* L.) » (a. 1625, Domenico Vigna), è stato riportato al lat. cicera « cicerchia » (Horning, *ZRPh.*, XIX, 70 sgg.) o al lat. capsa « cassa » (Schuchardt, *ZRPh.*, XXIII, 195), entrambi foneticamente impossibili, così che la voce è ritenuta di origine sconosciuta (Gamillscheg, *Et. Wb. Fr. Spr.*, 467). A nostro giudizio a spiegare queste

voci basterebbe il lat. faba Aegyptia, propriamente « fava egiziana » (cfr. it. ant. *fava d'Egitto* « nympheae loti semina », XVI sec., Montigiano, e mil. *fèva d'Egètt* « carruba »). La formazione è simile al lat. faba Africa, da cui il fr. merid. *falábrego* « bagolaro » (Meyer-Lübke, *ZRPh.*, XLV, 592), faba Graeca, da cui il lig. *fava grega*, *fralegua*, piem. *falagrèa*, *fragè*, *frigè*, lomb. *fodrègh*, *fregiè*, ecc. « bagolaro » (Penzig, *Flora popol. it.*, Genova, 1924, I, 103), faba Syriaca, da cui il tosc. *fraggiràco(lo)*, *fusciarago*, *giràco(lo)*, laz. *bozzarago*, abr. *falserache*, sic. *favaràggiu*, *favoraggi*, sardo *surgiaga*, *surzaga*, ecc. « bagolaro » (Penzig, o. c., I, 103 sg.), calabr. *suriaca* « fagiolo » (*REW*, 8502). Anche l'otrant. *ciciuvizzo*, *z'iz'z'ivizzo* (Rohlfs, *EWuGr.*, 2616; sensa etimologia), *zizzivizzo*, *zizzuizzu*, *gesuizzu* « bagolaro » (Penzig, o. c., I, 104), luc. *cicivizzo*, *civirizzo* « albero di Giuda (*cercis siliquastrum* L.) » (ibid., 110) sembrano postulare un lat. cicer Aegyptius « cece egiziano », mentre il piem. (Villanova d'Asti) *ciriminigìt* « bagolaro (*celtis Australis* L.) » (Penzig, o. c., I, 103), che il Levi, *Le palatali piemontesi*, Torino, 1918, n. 534, spiegava con germen Aegyptī, semanticamente incomprensibile, ci sembra inseparabile dal gr. κύαμος Αἰγύπτιος « fava egiziana », cioè il *nelumbium speciosum*, attraverso un lat. cyamus Aegyptius (o Aegyptī), cioè il modello del lat. faba Aegyptia, che sta alla base di *gesse*; cfr. Isidoro, *Orig.*, XVII, 7, 9; *CGlLat.*, III, 539, 11; 574, 7.

La perdita della prima sillaba nell'etnico, comune all'it. *ghezzo*, sic. ant. *gizo* « schiavo », it. merid. *jizzu* « sparviero », ecc., ar. *qubṭī* « egiziano, copto », sp. *gitano*, è probabilmente antica.

Fr. *godiveau* « pasticcio di carne ».

Il fr. *godiveau* (XVI sec.) è spiegato dal Gamillscheg, *Et. Wb. Fr. Spr.*, 475, e dal Dauzat come un probabile composto da *gogue de veau* « budino di vitello » da *gogue* col significato originario di « buon boccone, leccornia », che vive con diversi accezioni nei dialetti dell'Est, evidentemente la stessa voce del fr. *gogue* « allegria, lietezza » (XIII sec.), prov. *gogla* « allegrezza chiassosa », e cfr. anche l'it. *gongolare* « allegrarsi, bearsi » (XIV sec.), it. ant. *gòngolo* « allegria, giubilo » (XV sec.).

Questa spiegazione è però contraddetta dalla forma *gaudebillaux* di Rabelais, che concorda col dial. (Vendée) *godobeilla* « trippa cotta », inseparabile dall'it. ant. *godoviglia*, it. mod. *gozzoviglia* « gaudio » poi « stravizio, convito di allegrezza, baldoria », forme che poggiano sul lat

medioev. gaudibilia n. pl., propriamente « cose da godere » (lat. gaudēre). Il raccostamento al pitt. *beille* « ventre » è secondario.

Una formazione simile è il lat. terribilia n. pl. « cose terribili », passato, anche questo per tradizione semidotta, all'it. merid. *terribìliu* « chiasso, fracasso », con cui va l'it. *strabiliare* « trasecolare, meravigliarsi fortemente di cosa strana » (Alessio, *Lingua Nostra*, VII, 87).

Fr. *grèbe* « svasso, tuffetto (*podiceps*) ».

Il fr. *grèbe* (a. 1557, anche *graibe*), di origine savoiarda, secondo il Belon, ha corrispondenti non solo nella Francia merid., lion. *grèpe*, sav. *graibioz*, fr. svizz. *gréboz* id., *grebion* « *podiceps minor* » e forse nel norm. *gièvre* « *mergus merganser* », ma anche in Italia con l'istr. *càpria* « *podiceps griseigena* », ven. *cavriòla*, *cavriòl(o)*, roman. *capriòla* « *podiceps cristatus* » (Giglioli, *Avifauna italica*, 450, 452), che escludono la base *webra, ricostruita dal Gamillscheg, *Et. Wb. Fr. Spr.*, 485. Le forme italiane si connettono bene col lat. tardo caprea « capra selvatica, capriolo », con larghe sopravvivenze dialettali (cfr. calabr. *cràpia*, *cràpiu* « capriolo »).

Le forme francesi con *g*- risentono del celto-lig. *gabro- « capra », che può essere un prestito dal latino attraverso l'etrusco (cfr. κάπρα · αἴξ. Τυρρηνοί, Hes.), da cui il fitonimo *gabrosto- « pianta delle capre, ligustro » (Alessio, *Le origini del francese*, Firenze, 1946, 34, 83, 88).

Questa denominazione sembra ispirata tanto dai salti del « capriolo » richiamati dai tuffi di questo agile palmipede, quanto dall'aspetto di corna del ciuffo sulla testa del *podiceps cristatus* e del *podiceps cornutus*.

Fr. *hoche* « intaglio, tacca, intaccatura ».

Uno dei problemi etimologici che i linguisti hanno cercato invano di risolvere è quello dell'etimologia di *hoche* « intaglio » (*osche*, XIII sec.), *hocher* « intagliare fare delle tacche » (*oschier*, XII sec.), insieme coi sinonimi prov. *osca*, *oscar*, catal. *osca* « Kerbe, Scharte », astur. *guezca*, galiz. *osca* « Spirarkerbe der Spindel », basco *oska* « Kerbe », *oskatu* « spalten », in quanto queste voci non possono essere separate dallo sp. *muesca* « intaccatura, intacco », astur. *muezca* « Kerbe, Scheibe », port. *mosca* « spiralförmige Kerbe » (vedi *REW*, 5690). Escluse come foneticamente impossibili le vecchie spiegazioni del Diez (exsecāre), del Förster (obsecāre), dello Schuchardt (cusculium, musculus), non si può

prendere neanche in considerazione l'ipotesi di un deverbale da morsicāre (cfr. prov., catal., port. *mossegar*) che non spiegherebbe la forma col dittongo *muesca*, mentre il galiz. *moscar* « fare un intaglio nella buccia delle castagne » sta a *mosca* come il fr. ant. *oschier* sta a *osche*. Siccome poi risulta chiaramente, almeno per il francese, che il sostantivo è stato tratto dal verbo che è documentato anteriormente, dobbiamo ricostruire una base comune *m-oscāre « tagliare, intagliare ». Una volta che García de Diego, *RFE*, XI, 341, n. 1, ha mostrato che il basco *oska*, *oskatu* è un prestito dal romanzo e non ha niente a che vedere con *ortze* « dente », improbabile diventa anche l'ipotesi che si tratti di un relitto del sostrato mediterraneo, dove per altro un tipo con *m-* prostetico non è stato fin qui rilevato. Invece isolatamente il greco ci mostra una voce con o senza *m-* iniziale, e cioè μόσχος e ὄσχος « rejeton d'une plante », « jeune pousse », « jeune branche » (Boisacq, *Dict. étym.*, 646, 725). A noi adesso non interessa spiegare queste forme, ma piuttosto vedere quale rapporto semantico potrebbe giustificare un lat. *(m)oschāre « (in)tagliare » inteso come derivato dalla voce greca. Ebbene questo rapporto è identico a quello che intercorre tra il lat. class. tālea « rejeton d'une plante » (Catone) e il lat. tardo tāliāre « tailler, couper » (*Gromatici*), cfr. intertāliāre *dividere vel excidere ramum* (Non., 414, 30), verbo passato a tutte le lingue romanze, vedi *REW*, 8542.

Adesso apparirà più chiaro semanticamente anche il leonese *muesca* « Nebenarm eines Bewässerungssystems », cfr. *diramazione* (*ramo*) detto di un corso d'acqua.

Si tratta quindi di un antico grecismo caratteristico dell'area orientale che può fare il paio con emputāre (da ἐμφυτεύω) « innestare », da cui il fr. *enter*, passato dal galloromano al bretone (*embouda*) e al tedesco (alto ted. ant. *impfeton*, ted. *impfen*, cfr. *inpotum* nella *Lex Salica*).

Fr. *jarosse* « specie di cicerchia.

Il fr. *jarosse, -ousse* (a. 1326), che indica una specie di cicerchia coltivata, è una voce di origine meridionale, molto diffusa nel Sud col significato di « veccia », altra pianta delle leguminose. Le etimologie fin qui proposte per spiegare questo oscuro fitonimo sono insostenibili (cfr. Gamillscheg, *Et. Wb. Fr. Spr.*, 537). Ci sembra che *jarosse* sia un relitto del sostrato ligure preindoeuropeo, presupponendo il suffiso fitonimico -osta che abbiamo segnalato per *genosta « ginestra », ricostruibile su

voci italiane centro-meridionali del tipo *jinostra*, adattato foneticamente in latino come genista, -esta, con riduzione della vocale breve, in *gabrosto- « ligustro, pianta delle capre », di area italiana settentrionale, tratto dal lig. gabro- « capro, capra » (passato anche al celtico) che non è altro che un adattamento fonetico di voce etrusca (κάπρα · αἴξ. Τυρρηνοί, Hes.), a sua volta prestito dal lat. capra, e in altri relitti mediterranei di area alpina o sardo-iberica (Alessio, *Le origini del francese*, Firenze, 1946, 31, 34, 64, 81, 83, 88). Il tema gar- della voce francese è direttamente confrontabile con le glosse di Esichio γάλινθοι (γε-) · ἐρέβινθοι, γέρινθοι · ἐρέβινθοι (ἐρέβινθος « cece », pianta anch'essa delle leguminose) col caratteristico suffisso egeo -ινθος, e con la ben nota alternanza mediterranea delle due liquide *l/r*, e inoltre con lo sp. *garbanzo*, port. *garvanço, ervanço*, basco *garabantsu*, che non possono derivare direttamente dalla voce greca (*REW*, 2889).

Da *garosta si giunge a *jarosse* con l'evoluzione fonetica celtica *st* > *ts* > *ss* che abbiamo rilevato nel mediterraneo *castano- « albero », specializzatosi nell'area egeo-micrasiatica ad indicare il « castagno » (gr. κάστανος) e, in quella ligure, la « quercia », da cui il celt. cassano- > fr. ant. *chasne* « chêne », che prende il posto della voce ereditaria hercu- < i.-e. **perku-*, cfr. lat. *quercus*, conservato nel nome della Hercynia silva (cfr. Alessio, o. c., 18, 34, 46, 49, 91; *Arch. Rom.*, XXV, 144 segg.); vedi per la specializzazione di significato il lomb. *àrbol* « castagno » < arbor, *REW*, 606, maced. *arburet* « querceto » < arborētum, *REW*, 607, gr. mod. (Peloponneso, Etolia, Attica) δένδρον, bovese *dendro, vendro* « quercia » (Rohlfs, *EWuGr.*, 524) < gr. ant. δένδρον « albero » e infine gr. ant. δρῦς « quercia » e « albero » (Sofocle, Euripide), μελάνδρυον « cœur de chêne », ἀκρόδρυα « fruits des arbres » (Boisacq), paralleli che dovrebbero bastare a convincere anche i più scettici.

Fr. *jauger* « misurare », « stazzare ».

Il fr. *jauger* (XIII sec.), in origine « misurare con un bastone », donde *jauge* « misura giusta », « capacita », « stazza, calibro », « unità di misura » (XIII sec.) è giustamente riportato dal Gamillscheg, *Et. Wb. Fr. Spr.*, 538, con *jalon* « paletto, palina », « palo indicatore », « biffa » e col sinonimo fr. ant. *giele*, ad un'unica base che è ritenuta di origine oscura (cfr. anche Dauzat, s. vv.). Infatti nè il lat. aequālificāre « rendere eguale » (Diez, *Et. Wb.*, 621), nè un corrispondente germanico del ted.

Galgen « patibolo » (cfr. Horning, *ZRPh.*, XVIII, 220 sg.) sono soddisfacenti per la forma e per il significato.

Una spiegazione soddisfacente si ha invece partendo dal lat. cāla « legno » (Lucil. 966), prestito dal gr. κᾶλα n. pl. di κᾶλον (forma dorica di κῆλον) « legno », documentato generalmente al plurale nel senso di « legna de ardere » e « legno da costruzione, specialmente per le navi ». La voce è penetrata in latino probabilmente dapprima nella lingua militare e con i significati che appaiono dalla spiegazione di Servio, ad *Aen.*, VI, 1 : *calas enim dicebant maiores nostri fustes... vallum autem dicebant calam*, donde si rileva per cāla il duplice significato di *fūstis* « bastone » e *vallus* « palo ».

Accanto a cāla dovette esistere una forma regionale *gāla con la nota lenizione dei prestiti dal greco che troviamo anche nel composto cālopodia, n. pl. (da καλοπόδιον) che sta alla base del prov. *galocha*, passato al fr. *galoche*. Da *gāla deriva foneticamente il fr. ant. *giele* col derivato *jalon*, mentre un *gālicāre « misurare col bastone » è presupposto dal fr. ant. *jaugier*, attraverso un anteriore **jalgier*. Per l'evoluzione semantica, cfr. il fr. ant. *eschandillon* « scandaglio » dal lat. *scandiliō -ōnis diminutivo di scandula « assicella » (Alessio, *Paideia*, III, 285.).

Fr. *joli* « grazioso ».

Il fr. *joli* (XII-XIII sec., colla variante *jolif*) col senso antico di « gai, aimable », conservato dall'it. ant. *giulio*, it. *giulivo*, insieme col sinonimo prov., catal. *joliu*, passato allo sp. ant. *juli*, respinta qualsiasi connessione col lat. gaudium « gioia » e derivati (Nigra, *Arch. Gl. It.*, XV, 112 sg.) e col lat. diabolicus « del diavolo » (Nicholson, *Rech. Phil. Rom.*, 26), è generalmente spiegato come derivato dal nord. ant. jōl, nome di una festa pagana. Mancando nel francese la base originaria, da cui sarebbe derivato l'aggettivo col suffiso -īvus, sono sorte serie opposizioni (Tobler, Brøndal, Dauzat), che anche a noi sembrano fondate, contro la vecchia etimologia del Diez. Mancando la forma positiva evidentemente bisogna partire da una forma aggettivale non spiegabile col latino, bensì col greco. In questa lingua infatti l'agg. διωλύγιος « che risuona ampiamente, alto (di voce o suono) » (cfr. κῦμα δ. Call., *fr.* 111, φθέγμα θρηνῶδες καὶ δ. Agath. I, 12, e la spiegazione dello scoliaste di Platone περιβόητος « che si compiace del clamore ») avrebbe dato in latino un *diōlȳgius, ridotto foneticamente nella lingua popolare a jōlius

col senso di « chiassoso, allegro, gaio » (cfr. *canti, gridi giulivi*). La voce si è diffusa probabilmente dal Sud, dove il prov. *joliu* concordava nell'uscita con *caitiu* = fr. ant. *chaitif* < *cactīvu (capt-), il che potrebbe spiegare la forma parallela fr. ant. *jolif*, a meno che questa non sia rifatta sul femminile *jolive*, dato il modello *anti-antive*.

La voce greca di origine sconosciuta, secondo il Liddell-Scott, ci sembra a sua volta un composto di δια- e il tema che appare nel gr. ὀλολυγή « grido acuto » (con -ū-), ὀλολύζω « mando dei gridi acuti e prolungati », ecc., con un'aplologia facilmente spiegabile in un composto di una certa lunghezza, mentre l'omega dell'aggettivo risulta foneticamente da α + ο. Questa etimologia conferma la quantità che abbiamo segnato in *diōlȳgius, che non risulta in greco esattamente determinata, sebbene essa abbia poca importanza in una voce certamente di origine onomatopeica, cfr. lat. volg. ūpupa (class. u-).

Fr. *liais* « sorta di pietra calcarea da scultore ».

Il fr. *liais* poggia sul fr. ant. *liois* (XII sec., *Thèbes*) usato come aggettivo in *marbre liois, pierre lioise*, che indicavano rispettivamente un marmo e una pietra di valore. Il Gamillscheg, *Et. Wb. Fr. Spr.*, 558, ha supposto con riserva una base germanica, cioè un franc. *leiisk « roccioso, duro », in relazione al sass. ant. *leia*, alto ted. med. *lei(e)* « pietra » « roccia », che il Meyer-Lübke, *REW*, 9688, giustamente respinge per ragioni morfologiche e semantiche. Poco convincente anche un rapporto col fr. *lie* « feccia, sedimento » (von Wartburg).

Il punto di partenza potrebbe invece essere ricercato nell'aggettivo lat. Lȳdius (gr. Λύδιος) « della Lidia » in relazione al gr. Λυδία λίθος « pietra della Lidia », « pietra Lidia, varietà di pietra cornea usata dagli antichi anche come pietra di paragone », donde il lat. lapis Lȳdius (Stat., *Theb.*, X, 646). La forma francese risulta perciò ampliata col suffisso etnico germ. -isk (o eventualmente -ēnsis) aggiunto all'aggettivo etnico, come nei medioev. Graeciscus (class. Graecus) > fr. ant. *grezeis*, prov. *grezesc*, calabr. *greciscu*, Arabiscus (class. Arabus) > it. *rabesco*, Saracēniscus (cfr. Σαρακηνός < ar. šarqī « orientale ») > it. *saracinesco*, ecc. Una formazione simile spiega il fr. ant. *orfrois* (mod. *orfroi*) da lat. aurum Phrygium « oro della Frigia ».

Fr. *libage* « pietra appena squadrata da mettere nello spessore di un muro ».

Il fr. *libage* (a. 1675) è un derivato dal fr. ant. *libe* « blocco di pietra » (a. 1385), ritenuto d'origine sconosciuta, essendo foneticamente escluso un rapporto coll'irl. ant. *liacc* « pietra » (Gamillscheg, *Et. Wb. Fr. Spr.*, 559). Per il *-b-* conservato in posizione intervocalica, la voce sembra provenire dai dialetti meridionali, dove rappresenterebbe un lat. *līpa : gr. λίψ · πέτρα [ἀφ' ἧ ὕδωρ στάζει], Hes., accanto ad ἄλιψ · πέτρα Hes., nella forma di accusativo, forse relitto del sostrato egeo, affine al gr. λέπας « roccia », lat. lapis « pietra », iber. *lappa id. La quantità di *-i-* non è accertata. Se invece si deve porre per base un *libba (von Wartburg) non si tratterà più di un prestito dal greco, ma di un relitto ligure preindoeuropeo ; cfr. lig. *barranca : egeo φάραγξ -αγγος « burrone, precipizio » e simili (Alessio, *Studi Etr.*, IX, 145).

Fr. *lutrin* « leggio nel coro della chiesa ».

Il fr. *lutrin* (*letrin*, *Couronn. Loïs*), sic. *littirinu*, *littrìu* « palco nelle chiese dove cantano i musici e sta l'organo » « cantoria, tribuna », nap. *lettërinë*, genov. *leterìn*, venez. *letorìn*, e poi prov. *letril*, sp. *atril*, sp. ant. anche *retril*, port. ant. *leitoril* « leggio », sp. *letril* « Leuchterstuhl » sono riportati ad un lat. *lectōrīnum « Lesepult » (*REW*, 4964) da lector « lettore », morfologicamente difficile. Il punto di partenza va invece ricercato nel latino di Spagna lectrum « pulpito » (VII sec., Isidoro di Siviglia), che non è un derivato da legere « leggere » (Gamillscheg, Dauzat), ma un prestito dal gr. λέκτρον « letto ». Come il sinonimo κλίνη « letto », anche λέκτρον deve aver assunto il significato da « piattaforma », da cui si poteva facilmente passare a quello del lat. pulpitum « palco per esporre in pubblico, per letture, dispute » « tribuna, cattedra, pulpito », cfr. λεχρίτη θρόνῳ · ἀνάκλισις ἔχοντι, Hes., accanto a κλινίς · ἐπὶ τῆς ἁμάξης νυμφικὴ καθέδρα, Hes. Da lectrum si trasse un derivato *lecrīle, su cui poggiano le forme della Penisola iberica, formato come brācīle (brāca), *bulgīle (bulga) > calabr. *vrujile* e simili, e da questo con cambio di suffisso, dovuto a dissimilazione delle due *l*, il tipo fr. ant. *letrin*, da cui certamente dipendono le forme italiane. Secondario è il raccostamento a legere, come nell'it. *leggìo* dal lat. logēum, -īum, adattamento del gr. λογεῖον propriamente « posto per parlare » (λογεύς

« parlatore », λόγος « parola »), passato ad indicare in generale « piattaforma ». Di *leggìo* risente il sic. *littrìu*, come il fr. *lutrin* di *lu* part. di *lire* « leggere » (la forma antica *lieutrin* per influsso di *lieu* « luogo »).

Se la forma francese fosse indigena, avremmo dovuto avere foneticamente **leitrin*. Che la voce si sia diffusa dall'Italia (Brüch, *ASSL.*, CXXXIII, 360) è dunque escluso.

Per altri grecismi nel latino di Isidoro, vedi Alessio, *Rev. Ling. Rom.*, XVII, 68, n. 4.

Fr. ant. *machier* « ammaccare ».

Il fr. ant. *machier*, it. (*am*)*maccare*, prov., catal. *macar* e con, altra evoluzione, il picc. (> fr.) *maquer* « gramolare la canapa », richiedono un lat. *maccāre, passato anche al bretone (Thurneysen, *KR*, 66 sg.). Le spiegazioni fin qui proposte per spiegare questa base non sono fatte per persuadere. Infatti presentano difficoltà morfologiche o semantiche sia il *macicāre (per macerāre) del Salvioni (*Romania*, XXVIII, 98), sia il lat. maculāre del Pieri (*Miscellanea Ascoli*, 423), sia un preromanzo *macca « bastone da pastori » del Baist (*ZRPh.*, XXXIX, 88), ricostruito sul basco *makila* che è prestito dal lat. baculum « bastone », sia infine un franc. *makkōn ricostruito sul medio basso ted. *smakken* « schlagen » (Vising, *Archivum Rom.*, II, 24), vedi Gamillscheg, *Et. Wb. Fr. Spr.*, 588; Meyer-Lübke, *REW*, 5196. Per noi *maccāre dovette significare in origine « schiacciare i legumi per fare il *macco* », denominale del lat. tardo maccum, che sopravvive nel sic., calabr. *maccu* « vivanda grossa di fave sgusciate cotte nell'acqua e ridotte in pasta » (Rohlfs, II, 4), abr. *macchë* m. « polenta molto soda » (Bielli, 179), umbro *macco* « farinata condita con olio e sale che si dà ai bambini », it. *macco* « vivanda di fave » « polenta » « castagne con acqua » (Zingarelli). La voce latina, che probabilmente a torto si credette di leggere in Lucilio, è documentata dalla glossa maccum κοκολάχανον (*GGlLat.*, III, 315, 7), da correggere certamente con *κοκκολάγανον, da κόκκος « grano, granello » e λάγανον « focaccia », probabilmente per indicare una delle focacce rituali che si facevano per onorare i morti. Vi è perciò la possibilità che maccum sia una forma ipocoristica di μακκαρία · βρῶμα ἐκ ζωμοῦ καὶ ἀλφίτων, Hes., derivato del μακάριοι « i beati, i morti », che sta alla base del nostro *maccheroni*, anch'esso di origine meridionale, come il bov. e calabr. *purvìa* « minestra di grano cotto » presuppone un bizant. *ἐπολβία da ἔπολβος « beato » o il tosc. *bonifàtoli* pl. « sorta di pasta da

minestra » deriva dal lat. tardo bonifātus glossato εὔμοιρος « felice, beato » (vedi *DEI.*, I, 559). Per queste ad altre denomimazioni simili che si connettono col rito dei colivi mortuari, vedi Alessio, *Rend. Ist. Lomb.*, LXXVII, 61, n. 85, 99 sgg., n. 232. L'aggeminazione espressiva negli ipocoristici è comune a diverse lingue, tra cui il latino e il greco, cfr. cuppēs « cupidus », suppus « supinus », jacca (da jaculum, vedi *LEW*, I, 666) e simili.

Fr. *mahute*.

Manca un'etimologia del fr. *mahute* « parte superiore dell'ala del falco », da cui « parte superiore della manica » (XV sec.) « soldato che porta queste maniche », fr. ant. *mahustre* (XIII sec.), colle varianti *mahoistre*, *mohoistre* « Oberarmknochen », partendo dalle quali il Gamillscheg, *Et. Wb. Fr. Spr.*, 580, ricostruisce una base **mo-ostrium* di oscura origine. Da queste diverse forme ci sembra di poter ricostruire un originario **mo-uist(r)e*, che può spiegare nello stesso tempo la forma moderna e le varianti antiche, dove *oi* può rappresentare una variante puramente grafica di *ui*, mentre il moderno *u* può poggiare su un antico *ui* (cfr. *lutte* contro il fr. ant. *luite*). Allora non vi sarebbe difficoltà fonetica ponendo alla base di queste voci un lat. ōmo-osteum da un gr. ὠμο-όστεον (da ὦμος « parte superiore del braccio vicino alla spalla, omero (cfr. lat. umerus) » e ὀστέον « osso »), formazione del tipo di ὠμοπλάτη « omoplata, osso piatto della spalla, scapola », ὠμοκοτύλη « cotile della spalla » e simili.

La concordanza di significato tra la voce francese e quella greca, che però non ci risulta documentata, è tanto grande che difficilmente si può pensare ad una pura coincidenza.

Resta da vedere come la voce è potuta penetrare in Francia, se cioè si tratta di un antico termine anatomico di origine greca, come per es. *jambe* (gamba, camba < gr. καμπή « curvatura (del garretto) ») o *épaule* (spatula diminutivo dispat(h)a < σπάθη), o se invece si tratta di una formazione dotta medioevale. Non va però dimenticato che potrebbe anche trattarsi di un grecismo massaliota, passato per tempo nel latino locale. Senza soppravvalutare l'apporto del greco di Marsiglia, come hanno fatto per es. il von Wartburg e ultimamente il Bertoldi, bisogna riconoscere che nell'area galloromana esistono dei grecismi non documentati altrove che andrebbero meglio studiati. Tuttavia alcune particolarità fonetiche come il dileguo della vocale iniziale e la mancata contrazione delle due vocali in iato (cfr. invece *couvrir* < coprīre per il

class. cooperīre) ci fanno ritenere *mahute* piuttosto un prestito medioevale da porre sullo stesso piano di *aveugle* < aboculīs calco del gr. ἀπ' ὀμμάτων « senza occhi ».

Fr. *menon* « capra levantina e la sua pelle ».

Il fr. *menon* (a. 1723) è ritenuto un prestito dal prov. *menon* « becco castrato », cfr. sav. *mëlon* « giovane bue castrato » (forma dissimilata), riportati dal Gamillscheg, *Et. Wb. Fr. Spr.*, 605, al lat. ovis mina « pecora dal ventre glabro », che è semanticamente lontano. A questa base non può essere riportato neanche l'it. *ménno* « difettoso negli organi genitali » « eunuco, castrato » « chi non ha barba », che abbiamo rimandato col sic., calabr. *crapa minna*, *minda* (*-nd-* ricostruito da *-nn-* come in *capanda* « capanna ») nel senso di « capra che la he orecchie piccole o rudimentali », calabr. *minnuni* « uomo lento e pigro », che presuppongono foneticamente un lat. *minuus « minuātus, menovato », cfr. lat. tardo minuāre (class. minuere), *REW*, 5593. Questo *minuus potrebbe anche essere antico come corrispondente del gr. μινυός = μικρός « piccolo « (Eust. 273,2), e non vorremmo escludere che anche minus « dal ventre glabro » ne sia un derivato fonetico, mentre mina (per *minua) potrebbe essere un rifacimento sulla forma maschile, cfr. Alessio, *Rend. Ist. Lomb.*, LXVII, 692, con bibliografia precedente. Un lat. *minuō -ōnis, che potrebbe essere stato modellato su voci affini, quali petrō « vecchio montone », caprō « caprone », multō « montone » (dal celtico), basterebbe a spiegare anche il prov. *menhon* « montone castrato », cfr. per la fonetica il prov. *manha* da *mania per *manua, *REW*, 5330.

Una derivazione da mināre « spingere avanti il gregge » è, anche secondo il Gamillscheg, semanticamente e morfologicamente inverosimile, senza però escludere un influsso di questo verbo sull'evoluzione fonetica di *minuō, dato che nel territorio della Gallia l'*-u-* in iato tende a consonantizzarsi, cfr. fr. *janvier* < Jēnuārius, *manivelle* < *manvelle* < *manua « impugnatura « (it. *manovella*) [morfologicamente impossibile un lat. *manabella tratto da manubrium] e simili.

Fr. *moche* « capelli attorcigliati a spirale ».

Il fr. *moche* (a. 1723) non può derivare nè dall'it. *moscio* « molle », nè

essere connesso con *moquette* « fatta del capriolo » (cfr. Dauzat, s. vv.), che è voce diversa. Il Gamillscheg, *Et. Wb. Fr. Spr.*, 617, giustamente lo mette in rapporto col norm. *moche* « grappolo di lombrichi fissati sullo amo per prendere le anguille », (Pléchatel) *moche* « panetto di burro », *mochon* « piccolo mucchio », (B. Maine) *moche* « zolletta » « zolla di terra », lion. *mochon* « mucchio », loren. *mwoẓe* « pezzo », ricostruendo una base originaria *mocca di origine sconosciuta.

Ci sembra che questa base presupponga un lat. modica [pars] « porzione che non oltrepassa la giusta misura » dall'agg. modicus « di grandezza mediocre » « non troppo grande » « piuttosto piccolo che grande », significati che possono spiegare abbastanza bene quelli romanzi.

Fr. *moignon* « moncherino ».

Il fr. *moignon*, accanto al fr. ant. *moing* « mutilato », *esmoignier* « mutilare », berrich., pittav. *mougne* « senza corna », prov. mod. *mougno* f. « souche », *mougne* agg. « camard », catal. *munyó*, sp. *muñón* « muscolo del braccio dal gomito alla spalla » « moncone, membro mutilato », *muñeca* « polso », port. *munheca* « polso », sic. *mugnu* « monco », *mugnuni* « moncherino », calabr. *mugnu* « monco », *mugnu* « parte deretana dei capelli delle donne, avvolti insieme », *mùgnulu* « mancante di un un braccio, storpio », *mugnune* « moncherino, moncone » « fabbrica diroccata » « fuscello », *mugnanu* « gruzzolo di denaro », non possono foneticamente o semanticamente derivare nè dal lat. mundiāre « ripulire, nettare » (*REW*, 5747), secondo l'opinione del Thurneysen, *KR*, 69, nè da un celt. *moni- (cfr. irl. *muin* « nuca »), come vorrebbe il Gamillscheg, *Et. Wb. Fr. Spr.*, 618.

Queste voci, il cui rapporto di dipendenza non è ben determinato, ma che per le loro accezioni specifiche possono anche essere indipendenti, presuppongono una base comune *mun(n)io- o eventualmente *mugno-, come mostrano i riflessi di cuneus (fr. ant. *coing*, sp. *cuño*, sic., calabr. *cugnu*) e di pugnus (fr. *poing*, sp. *puño*, sic., calabr. *pugnu*).

Nel primo caso *munnio- avrebbe il significato di « tronco », in nesso col lat. *munnīre, presupposto da munnītiō « morsicatio ciborum » (Paolo-Festo 127, 2), nel secondo *mugno- quello di « sporgenza » in nesso con la diffusa radice mediterranea *muc-, per es. nel gr. μύκων · σωρός, θημών Hes. o con l'alp. *mucina « mucchio di sassi » (*možna*, ecc.), cfr. Alessio, *Ce Fastu?*, XIV, 174 sgg.; *Rev. Internat.*

d'Onomastique, II, 255, forse più aderente al significato delle voci romanze. Nell'onomastica però è attestato soltanto Munnius (cfr. Holder, *Altcelt. Sprachschatz*, s. v.), dove potrebbe rappresentare un antico soprannome, e l'esempio non sarebbe isolato, cfr. Rullus in nesso con la glossa rullus *mendicus*, Cossus in nesso con cossus « dalla pelle rugosa » (Paolo-Festo 36, 11), Cuppēs in nesso con cuppēs « goloso », Crassus in nesso con crassus « grasso » e simili. Un tema *muni-* (*municla*, *muni-sule*, *munsle*), di significato oscuro, è documentato anche per l'etrusco. Nell'onomastica greca, Μύννακος si inquadra col tipo Βύτταχος/Μύτταχος in nesso con βυττός/μυττός « pudende » (cfr. Bertoldi, *ZRPh.*, LVII, 159; Alessio, *St. It. Fil. Class.*, n. s., XXIV, 117 sgg,), presentando il tema *munno- senza ampliamento, cfr. anche Munnus (*CIL.*, IX, 2080, Benevento).

Fr. *moquette* « mocchetta ».

Il fr. *moquette* (a. 1650) deriva per cambio di suffiso dall'anteriore *moucade* (a. 1611) nel senso di « stoffa vellutata di lana che si usa per tapetti e per mobili », di origine sconosciuta (Gamillscheg, Dauzat).

A nostro parere la voce si connette col fr. ant. *camocat*, lat. medioev. *camucatum* di origine persiana (vedi *DEI*, s. v. *cammuccà*), probabilmente attraverso un *camocada* provenzale o italiano settentrionale. La perdita della prima sillaba è dovuta ad aplologia, cfr. it. *fìsima* < sophisma, it. merid. *profico* < caprofīcus (class. capri-), gr. med. μοῦλτος < tumultus (qui anche per deglutinazione dell'articolo neutro τό) e simili.

Fr. *moutard* « ragazzo ».

Il fr. *moutard* (a. 1827) di origine dialettale (Bray, Anjou), insieme col lion. *mottet* id., (B. Maine) *moutache* « ragazzina », viene rimandato dal Gamillscheg, *Et. Wb. Fr. Spr.*, 627, ad una radice *mutt- « tronco, corto », mentre il Dauzat lo dice di etimologia sconosciuta. Queste voci sono inseparabili dal ladin. *mut* m., *muta* f. « ragazzo, -a » anche « bamboccio, pupazzo », cencenighese *mut* « membro virile » (scherz.), che G. B. Pellegrini, *Etimologie Bellunesi* (*Archivio Storico di Belluno, Feltre e Cadore*, XXI) riporta al lat. muttō -ōnis « penis », di origine mediterranea, cfr. Alessio, *Ce Fastu?* XIV, 175 sgg. ; *Studi It. Filol. Class.*, n. s., XXXIV, 177 sgg., anche per il calabr. *mutoni*, *mutugnu* « mucchio,

cumulo » da mūtōnium (mutt-) glossato πέος. La radice è il medit. *mut- « sporgenza » molto diffuso. L'evoluzione semantica « pene » > « ragazzo » è comune.

Fr. *mugot* « tesoro nascosto ».

Il fr. *mugot* (*musgot*, XI sec.) è una forma maschile del fr. ant. *musgode*, *musgoe*, *murjoe*, *mijoe*, ecc. « cantina per le provviste » « luogo dove si conservano le frutta » e simili, forme (quelle con *-g-* dei dialetti settentrionali) che presuppongono una base *mūsgauda, verosimilmente di origine celtica per il suffisso, cfr. alauda « allodola », bascauda « cesto », donde il fr. ant. *aloe* « alouette », *baschoe* « bachoue ». La voce sopravvive anche nei dialetti, cfr. rouch., norm. *migó*, b. manc. *mižó*, angev. *möržú*, vall. *go* « dispensa per i legumi », coi derivati b. manc. *mižoté* « maturare sul canniccio », fr. *mijoter* « far cuocere a fuoco lento ».

Non mancarono tentativi per spiegare questa voce oscurissima, ma nessuno regge alla critica, come si può leggere nel Gamillscheg, *Et. Wb. Fr. Spr.*, 579 sg., che da parte sua propone un inverosimile *mūsicauda nel senso approssimativo di « Mundvorrat », derivato da *mūsus « muso ». Foneticamente insufficiente è anche l'alto ted. ant. muosgadem « Speisekammer » (Storm, *Romania*, II, 85 sg.), non ostante una certa affinità di suoni che potrebbe far pensare tutt'al più ad un prestito dal celtico.

Il significato di « heimliches Versteck für Obst », che il Meyer-Lübke, *REW*, 5776, dà per il fr. ant. *musjoe*, ci suggerisce di vedere in *mūsgauda una forma secondaria per un originario celt. *smūgauda dalla radice i.-e. **smugh-* che appare per es. nel gr. μυχός « partie la plus reculée (d'une maison, d'une grotte, etc.) », « intérieur (d'une ville, d'un pays) » « fond », nord. ant *smiúga* « se glisser, ramper à travers un passage étroit » = anglosass. *smugan* « pénétrer graduellement », lett. *smaugs* « svelte », pol. *smug* « bande étroite, défilé » (Boisacq, *Dict. étym. de la langue grecque*, 653 sg.), che semanticamente spiegano ottimamente la voce da noi ricostruita. Foneticamente questa deve il suo *-ū-* ad una forma apofonica della stessa radice (**smeugh-/smough-*), mentre la metatesi di *s*, che non è del resto rara (cfr. it. *scàtola* < castula), può essere stata provocata per incontro con altra voce, per es. con bascauda, incontro che potrebbe spiegarci anche il fr. *magot* « gruzzolo, tesoro » < fr. ant. *magaut* « tasca, borsa » (cfr. il lat. fiscus « cesto » e « tesoro pubblico »), tanto più che

esisteva una variante mascauda (Schol. Juven.), con cui si riconnette il gr. βασκαύλης e μασκαύλης [che non va col talmud. *maskel*, *maskol* « bacino »].

Fr. *navrer* « ferire ».

Del fr. *navrer* « piagare, ferire profondamente », usato oggi specialmente al senso figurato « straziare, dilaniare, trafiggere, affliggere moltissimo, accorare » (XIII sec., *Roland*), passato all'it. ant. *naverare, inaverare, innaverare* « piagarē, ferire » (XIII-XIV sec.), e da qui al logud. *navrare* « macchiare », sono state proposte numerose etimologie. Il Diez, *Etym. Wb.*, 221, aveva proposto l'alto ted. ant. nabagêr « strumento per forare, succhiello »; il Brüch, *ZRPh.*, XXXIX, 209, il nord. ant. nafarr con lo stesso significato; G. Paris, *Rom.*, I, 216, partiva dall'alto ted. ant. narwa (ted. *Narbe*) « cicatrice », ma queste spiegazioni sono sia foneticamente, sia semanticamente difficili. Ha imbroccato invece giusto il Gamillscheg, *Et. Wb. Fr. Spr.*, 634 seg., che in base al prov. *nafrar*, basso lat. merovingico *navrare, nafragare* « danneggiare », *nafragium* « danneggiamento », spagn. ant., port. ant. (*a*)*nafragarse* « divenire inabile al lavoro e morire in seguito a ferita (detto dei cavalli) » (Michaelis, *Revista Lusitana*, III, 175; Priebsch, *ZRPh*, XIX, 15 seg.), riconosce in queste voci romanze dei continuatori del lat. tardo naufragāre « far naufragio, naufragare ». A questa spiegazione il Meyer-Lübke, *REW*, 5854, oppone delle difficoltà di ordine fonetico e di ordine semantico, così che vediamo per es. il Dauzat, *Dict. étym.*, 497, ritornare alla vecchia etimologia germanica (narwa), che attribuisce al francone, e dichiarare inverosimile un rapporto con la voce latina.

A parte le significative testimonianze medioevali che possiamo leggere nel Du Cange, già nel latino classico naufragium era stato usato nel senso figurato di « disgrazia, sorte (sfortunata), rovina », detto in particolare di una sconfitta per terra e per mare (Georges), perdendo un po' alla volta il suo significato tecnico di voce marinara.

Per quanto riguarda invece le difficoltà fonetiche (ci aspetteremmo *no-* in francese e *nau-* in provenzale), queste a parer nostro possono essere facilmente superate supponendo che la voce latina sia stata ricomposta come *nāvifrāgāre, cfr. nāvifragus (Virgilio), allo stesso modo come dal grecismo nauta (< ναύτης) si fece nāvita, da nauclērus (< ναύκληρος) il medioev. nāviclerus, nei quali era più limpido il rapporto con nāvis, ricomposizioni di cui si hanno molti esempi nel latino volgare

(cfr. fr. *sourire* < subtus- per subridēre, *déplaire* < *displacere per displicēre). Con la sincope della vocale intertonica (favorita dalla vicinanza delle due labiodentali) si giunge al medioev. nāfragāre, e da nāfragō a *nafre* (come da vertragus a *veutre* > *veautre* > *vautre*), e da qui *nafrer* che è la forma più antica.

Fr. *oseille* « acetosella ».

Il fr. *oseille* (anche *osile*, XIII sec.), che indica la *rumex acetosa*, è stato spiegato come nato dall'incontro del lat. tardo acidula (glosse) col sinonimo di origine greca oxalis-idis (gr. ὀξαλίς -ίδος), pròpriamente « vino acido » (Esichio). A parte le evidenti difficoltà fonetiche di tale spiegazione, questa contrasta con le forme latine medioevali raccolte dal Rolland, *Flore popul. de la France*, IX, 174, *oxygalla*, *oxigilla*, ecc., che ci permettono di ricostruire un oxygala (-ila), prestito dal gr. ὀξύγαλα « latte acido » (ὀξύς « acido » e γάλα « latte »). Che una pianta caratterizzata dal sapore acido sia stata chiamata coi nomi di « vino acido » o « latte acido » non sorprendre, cfr. i nomi dialettali italiani : tosc. (Val di Chiana) *erba salamoia*, lig. *erba agretta*, *agrettu*, abr. *acietti*, ecc. Da oxalida derivano invece le forme tosc. *ossalida* (dotto), *soléggiola*, *sollécciola*, *saléggiola* col suffisso diminutivo -iola. Con la voce francese sono connessi il lig. (San Rēmo) *oseju* e il piem. (Oulx) *oseglie*, cfr. Penzig, *Flora popolare it.*, I, 420 seg.

Fr. *oudrir* (*heudrir*) « appassire, disseccare ».

Il fr. *oudrir*, con l'antica variante *heudrir* (XIV sec., *Ménagier*), presenta l'identica oscillazione nei dialetti, cfr. norm. *heudrir* « guastare per l'umidità », (B. Maine) *oudrir* « appassire », (H. Maine) *oudrir* « appassire, seccare », anchē « morire », vend. *oudrir* « ammuffire, far la muffa », angev. *hourdrir*, *heu-* « ammuffire », berrich. *oudrir* « ammuffire » « putrefare », donde *outri* « con macchie di umidità (detto dei panni del bucato) ». Questa alternanza vocalica si potrebbe ben spiegare, come in *meurtrir* per il fr. ant. *mortrir*, *mordrir*, per influsso delle forme rizotoniche del verbo *mourir* (*il meurt*), con cui questi due verbi sono semanticamente legati. Perciò dobbiamo ritenere la forma *oudrir*, che ha una maggiore diffusione di *heudrir*, come quella originaria, il che ci consiglia di ritenere infondata la ricostruzione di un tema *(h)eletro-, che il Gamillscheg, *Et. Wb. Fr. Spr.*, 656, sembra propenso ad attribuire al gallico, nonostante che in

questa lingua manchino elementi che ci possano far ritenere possibile una tale ricostruzione.

A spiegare *oudrir*, che il Dauzat dice di origine oscura, basterebbe un lat. *olethrīre, prestito dal gr. ὀλεθριάω « sono sul punto di morire », da ὄλεθρος « distruttivo, dannoso, funesto », ὀλεθρ(ε)ία « perdita, rovina, morte » (ὄλλυμι « faccio perire, distruggo »).

Come i verbi germanici in -jan, anche i verbi greci in -ιάω (-ιάζω) passano nel latino volgare alla coniugazione in -īre; infatti un lat. *selēnīre « essere lunatico », ampiamente diffuso nell'Italia meridionale, è ricostruibile sul gr. σεληνιάζομαι (σελήνη « luna »), cfr. calabr. *nseleniri*, *nzalleniri*, ecc. « essere stordito, divenir distratto, istupidire ».

Andrebbe studiato se anche lo sp. *ledro* « spregevole, disonesto » « moralmente marcio » non appartentenga alla famiglia di *oudrir*, cui corrisponderebbe nello spagnolo un **oledrir*, essendo esclusa una derivazione dal lat. taeter (Cornu, cfr. *REW*, 5176).

Fr. *parpaing* « pietra di legamento ».

Le etimologie fin qui proposte per spiegare il fr. *parpaing* (a. 1306, anche *pierre parpaigne*), come si leggono in Gamillscheg, *Et. Wb. Fr. Spr.*, 672, sono da scartare perché erroneamente hanno interpretato l'engad. *partaun* dovuto a dissimilazione del sopraselv. *parpaun*, hanno ritenuto lo sp. *perpiaño* « piedra grande que atraviesa toda la pared » (*arco perpiaño* « arco resaltado a manera de cincho en la parte interior de la nave ») un prestito dal francese, come il sic. *parpagnu* « misura, modano » (Traina 308), « misura varia secondo i bisogni e le opere diverse, con la quale gli artefici e per lo più i muratori regolano i loro lavori » (Pasqualino), *a parpagnu* « parallelamente » (De Gregorio, *St. Gl. It.*, VII, 268), *parpagnizzu* « sedile delle botti » (Traina), calabr. *parpagnu* « qualunque strumento di eguaglianza usato dai muratori e falegnami » « scandaglio, saggio, parallelo », *parpagnare* « agguagliare, confrontare », *parpagnïari* « scandagliare, sperimentare » (Rohlfs, II, 124) e infine non hanno conosciuto alcune voci pugliesi rimaste oscure anche per il Rohlfs (*EWuGr.*, 2707), cioè l'otrant. *perpetagno*, salent. *perpitagnu*, *purpetagnu* « etwa ein Meter langer behauener Tuffsteinblock », *perpitagnu* « parapetto di pietra del balcone », a cui possiamo aggiungere il tarant. *purpitagno* « muro sottile tra due vani » (De Vincentiis, 152), con *-u-* di *pùrpitu* « pulpito ».

Dal confronto di tutte queste voci, che evidentemente hanno la stessa

origine, si vede chiaramente come il fr. *parpaing* poggia sopra un anteriore **perpe(d)ain*, lo sp. *perpiaño* sopra un anteriore **perpe(d)año*, mentre l'engad. *bertaun* sembra richiedere un **perp(e)taun* con sincope della vocale intertonica come nel fr. *lointain* < *longitānu. Si tratta in breve di un derivato col suffiso -ān(e)us da un tema latino in dentale, del tipo di (sup)-pedāneum (da pēs), subitāneus (-ānus, glosse, da subitus), capitāneus (da caput), *parietānus (cfr. *REW*, 6243, da pariēs), *comitāneus (richiesto dal ven. ant. *comiagna* « compagnia », da comes) e simili, e con la dentale sorda, come si è visto, richiesta espressamente dalle forme italiani meridionali e da quella engadinese.

Crediamo di essere nel vero ricostruendo un lat. *perpetān(e)us tratto da perpes -etis « qui s'avance d'une manière continue; ininterrompu » (< **per-pet-s*, da petere « dirigersi verso », Ernout-Meillet, *Dict. étym.*, 722), formazione foneticamente (la voce francese è asincopata perchè sentita come un composto), morfologicamente e semanticamente soddisfacente.

Fr. *pilori* « berlina, gogna ».

Il fr. *pilori* (*pellori*, a. 1168) « apparecchio dove si esponevano pubblicamente i condannati », di cui si conoscevano due tipi « l'un consistait en un poteau garni d'un carcan qu'on passait au cou du condamné; l'autre, en forme de tourelle à étage et à claire-voie, était muni à sa partie supérieure d'un cercle en bois et en fer percé de trous pour les bras et la tête du patient. La machine tournait sur un pivot afin que le condamné fût offert dans tous les sens aux yeux des passants », è praticamente sconosciuta. Il provenzale conosce un guazzabuglio di forme corrispondenti: *espitlòri*, *espillòri*, *espilòri*, *espelòri*, *espinlòri*, *espinlòri*, *espinglòri*, *espingòli* e inoltre *pitloric*, *pitlaureau*, *pilloric*, *pillaureu*, *pilloret*, che hanno risonanza nel catal. *espitllera* « feritoia » e nel port. *pelourinho* « columna em praça publica onde se mettia o criminoso à ignominia ». Numerose varianti si hanno anche nel prov. ant. *pilaurel*, *pilorel*, *pitlaurel*, *pitloric*, *pitloret* (Levy, s. vv.) e ancor più nei documenti medioevali raccolti dal Du Cange: *pilorus* « pila, columna » (a. 1047), *pillorium*, *pellorium* (a. 1231), *pillaurium*, *pelloricum*, *pilloricum* (a. 1213), *pellericum*, *pilloriacum* (a. 1227), *spilorium*, ecc. nel senso di « numella (= *genus machinae ligneae, in quam collum et pedem immittuntur*) versatilis ».

Le numerose etimologie proposte per spiegare questa voce misteriosa

sono prese in rassegna dal Gamillscheg, *Et. Wb. Fr. Spr.*, 694 sg., che respinge come foneticamente e morfologicamente impossibile una connessione col catal. *espitllera* « feritoia » (Wedgwood, *Romania*, VIII, 437 sg.), che è un prestito semidotto dal lat. speculāria n. pl. « finestre » (*REW*, 8132), come foneticamente e cronologicamente difficile il lat. medioev. *piloninus* « pilone » (Baist, *ZRPh.*, V, 233 sg.), come foneticamente impossibile una connessione con l'it. *berlina* (Canello, *Arch. Gl. It.*, III, 336 e n.), come morfologicamente inaccettabile un lat. *spectāculōrium (Mayhew, *MLR.*, VII, 499), escludendo anche come senza sicuro fondamento nelle lingue germaniche un got. *pittilāreis « Ort, wo gezwickt wird » ricostruito sull'alto ted. med. *pfetzen* « tirare » (Brüch, *ZRPh*, XXXVI, 580 sg.). Da parte sua il Gamillscheg ritiene che la voce sia corrotta da un lat. medioev. speculum in glōriam [Deī] nel senso di « tribunale spirituale in gloria di Dio » o da un speculum inglōriae « specchio della vergogna », secondo la spiegazione dell'Holthausen. Dopo questi tentativi inaccettablli l'etimologia di *pilori* non ha fatto alcun progresso. Il Brüch propone in un primo tempo un lat. pīlāre *exspectilōrium « Säule, die auf Riemen (lōrum) wartet (expectāre) » (*ZRPh.*, LV, 338) e in secondo tempo, accortosi dell'inverosimiglianza di tale costruzione, punta sopra un lat. pīlāre *speculātōrium « die vom Scharfrichter (lat. tardo speculātor) benutzte Säule » (*ZRPh.*, LIX, 241 sg.), costruzione artificiale e per nulla soddisfacente. Una vecchia strada batte anche lo Spitzer, *ZRPh.*, LVII, 77 sgg., seguito dal Giese, *ZRPh.*, LVII, 581 sgg., che in conclusione partono da un'onomatopeico *pirl- « prillare », affascinati dalla spiegazione del Du Cange *numella versatilis*, e l'ultimo arriva ad affermare che il port. *pelourinho* non ha niente a che vedre con *pelori*, nonostante che la forma e il significato siano identici, cfr. Brüch, *ZRPh.*, LIX, 242.

Tutte le spiegazioni fin qui date non hanno tenuto conto di un'oscillazione fonetica tra le varie forme antiche che non andava trascurata, cioè la contrapposizione di forme col dittongo *-au-* (lat. medioev. *pillaurium*, prov. ant. *pilaurel*) a forme col monottongo *-o-*. Siccome è risaputo che il provenzale conserva *-au-* (cfr. *aur*), mentre questo dittongo passa ad *-o-* nel francese (cfr. *or*), è evidente che la base di partenza deve contenere detto dittongo, il quale d'altra parte passa regolarmente ad *-ou-* nel portoghese (cfr. *ouro*), così che anche *pelourinho* potrebbe essere nel portoghese voce indigena, a parte i suffissi diversi con cui la voce è ampliata. Stabilito questo punto fermo, dai documenti antichi ci sembra anche di

poter concludere che il tipo con *p-* è anteriore al tipo con *esp-* (von Wartburg) e il tipo con *-l-* al tipo con *-tl-*, mentre l'uno è l'altro potrebbero spiegarsi se si ammette una contaminazione del tipo *pilori* col tipo *espitllera*. Questa contatazione ci ha fatto scartare l'idea che alla base delle nostre voci potesse stare il lat. petaurus « palco » (Giovenale), dal cui diminutivo si potrebbe forse giungere ad un *petlaurus, morfologicamente difficile perché non spiega le forme medioevali e romanze che richiedono espressamente l'uscita *-aurium*. Allora non resta che porre come base comune il medioev. *pillaurium*.

Questa base è richiesta anche dal fr. *piloir* « cilindro di pietra » (a. 1611, Cotgrave) che morfologicamente non può essere ritenuto un derivato dal lat. pīla, lat. tardo pīlāre « *pilier*, pilastro, colonna di sostegno », ma deve essere messo in relazione col medioev. *pilorus* « pila, columna » che abbiamo visto documentato fin dal 1047, dove è evidente l'incontro di pilaurium con pīlāre.

Dalle descrizioni antiche del *pilori* si è visto che questo consisteva di due tipi, l'uno caratterizzato da un palo provvisto da un anello entro il quale passava il collo del condannato (cfr. lat. medioev. *collistringium*), l'altro a forma di torretta girevole. Se questo secondo significato è quello originario, e a farcelo credere ci convince la traduzione « numella versatilis » (il *poteau* è infisso a terra e non è suscettibile di essere mosso in giro), in pilaurium potremmo vedere senza difficoltà un derivato del gr. πυλωρός (πυλαυρός, Hes.) « guardia, guardiano » (propriamente « portiere ») è cioè πυλώριον (-αύ-) documentato nel senso di « porter's lodge » (Poll. I, 77) « la casetta posta ai cancelli di un parco e abitata dal custode », concetto dal quale non era difficile passare a quello di « posto di guardia, garitta », che ci porta al lat. specula « vedetta, specola, luogo alto, eminente per guardare all'intorno » (cfr. *in speculīs esse* « stare in guardia »; *speculārī* « guardarsi intorno, osservare in giro »), mostrandoci per quale via pylaurium (pylōrium) si è potuto incontrare con speculāria « finestra », secondo la nostra supposizione.

Il rapporto invece che legava pylaurium a pīlāre, fatto in origine di una semplice concordanza di suoni, ha potuto esser rinsaldato da un'evoluzione parallela a quella del gr. στήλη « colonna, pilastro » « colonna su cui sono incise epigrafi, ecc. » « colonna infame, gogna », da cui στηλίτης « iscritto ad ignominia su una colonna », στηλιτεύω « metto alla berlina », lat. columna « la colonna infame sul Foro romano, a cui venivano giudicati e puniti schiavi, ladri e cattivi debitori », cfr. *adhaerēscere ad*

columnam « rimanere attaccato alla colonna infame » « non uscirne senza ignominia ». Di questo incontro risentono anche le forme con *-i-*, accanto a quelle con *-e-* (da *-y-*). A giustificare infine le forme medioevali con *-ll-*, richiesto anche dal port. *pelourinho* (*-l-* intervocalico dilegua nel portoghese, cfr. *pia* da pīla), aggiungeremo che un -λ- greco era reso frequentemente in latino con la liquida aggeminata, fenomeno che si ripete nei prestiti dal bizantino nell'Italia meridionale. Per essere più esatti allora dovremmo porre una base comune lat. pyllaurium, che potrebbe spiegare bene anche il calabr. *pojàuru* « sostegno, appoggio di legno o di pietra » (con *-j-* da *-ll-*, cfr. *beju* « bello »), raccostato a *poju* « rialzo, poggio » (dal lat. podium), giustificazione preferibile a quella da noi proposta in *Rend. Ist. Lomb.*, LXXVII, 80, dove partivamo da petaurus « palco », di cui non si conoscono riflessi romanzi. Si tenga presente che, come il provenzale, i dialetti italiani meridionali conservano il dittongo *-au-*, e che questi rendono *-rj-* con *-r-*, cfr. *furnaru* < furnārius.

Fr. *pimart* « picchio nero ».

L'etimologia del fr. *pimart* (XVI sec., *picmars*) è un problema rimasto insoluto per i più moderni dizionari etimologici (Meyer-Lübke, *REW*, 6484a; Gamillscheg, *Et. Wb. Fr. Spr.*, 692), che si limitano a ricordare la forma delle glosse *marsopicus*, *marpicus* (VII-VIII sec.). La possibilità che in *-mart* si possa vedere il tema di *marteau* « martello » (Barbier, *Rev. Dial. Rom.*, II, 192) contrasta se non altro con l'*-s-* delle glosse.

E' sfuggita invece la notizia, tramandataci dagli antichi, che il « picchio » era un uccello fatidico, sacro al dio Marte (pīcus Martis, cfr. Non. 518, 30), dalla quale non sarebbe stato difficile arguire la possibilità di composti con l'aggettivo lat. Martius, rispettivamente Marsus, che ne è la forma dialettale conservata nel nome etnico dei *Marsī* e nelle glosse. La forma latina spiega il fr. *-marz* > *-mars* > *-mart* (*-t* grafia etimologica o paretimologica); quella dialettale il *marsopicus* delle glosse.

Fr. *pucelle* « fanciulla ».

Il fr. *pucelle* (*pulcella*, x sec.) risale al lat. tardo pūlicella (VI sec.), che viene generalmente rimandato con pulla (-us « giovane di animale ») o con puella « fanciulla », foneticamente e anche morfologicamente difficili (il derivato latino è pullicēnus). Infatti ci sembra più logico pen-

sare che l'it. sett. ant. *polçela* derivi il suo *-o-* da *pola* «fanciulla», voce caratteristica di quell'area, che continua pulla, che giudicare l'*-u-* del francese dovuto all' influsso di *pute* (*pūtta). Riteniamo per questo preferibile riprendere la spiegazione del Förster, *ZRPh.*, XVI, 255, che partiva dal lat. pūlex « pulce », ricordando che il calabr. *pùlici*, *pulicìcchiu* si adopera scherzosamente in relazione a bambini piccoli e vivaci, passato anche ad indicare lo « scricciolo » (sic., calabr. *pulicìcchiu*, *-a*), che è il più piccolo degli uccelli.

In sostegno di questa ipotesi si può ricordare l'abr. *cimicellë*, denominazione vezzosa per bambini, che non può essere che il lat. cīmicella (glosse di Reichenau), diminutivo di cīmex -icis « cimice ».

Ci viene il sospetto che al sorgere di quest'immagine, in origine scherzosa, nel territorio della Magna Grecia, il greco non sia stato estraneo, data la parziale omofonia tra κόρη « fanciulla » e κόρις « cimice », e tra il gr. ψύλλος, ψύλλα « pulce » e il lat. pusillus, -a « piccolino, -a », che poteva offrire lo spunto a giuochi di parole presso i numerosi bilingui.

Fr. *rabâcher* « ripetersi parlando ».

Un problema rimasto fin qui insoluto è l'etimologia del fr. *rabâcher* « ritornare spesso e inutilmente su quello che si è detto », da *rabascher* « far fracasso » (a. 1611) e questo certamente da un fr. ant. **rabaschier* che può essere riportato al XIV sec. in vista del n. pr. *Rabaschier*, accanto al fr. ant. *rabast* « Lärm » « Zauberlärm » anche « Kobold », significato conservato dall'angev., saint., pittav. *rabât*, cfr. anche il dial. (Basse Maine) *rabâ* « Geschwätz », angev. « Lärm ». Dal sostantivo deriva già nel XII sec. il verbo *rabaster* « Lärm machen (besonders von Kobolden) », che è sopravvissuto nei dialetti accanto a *rebâcher*, cfr. (Haute Maine), vend. *rabâter* nel senso della voce letteraria, pittav. *rabâté* « Lärm von Gespenstern », berrich. *rabâter* « Lärm machen (von Gespenstern) », ecc. Il Gamillscheg, *Et. Wb. Fr. Spr.*, 732, dal quale traiamo queste notizie, ha avuto certamente il gran merito di mettere in rilievo il carattere « magico » di una tale oscura formazione, spiegazione che segna un progresso notevole rispetto alle induzioni del Nigra, *Arch. Gl. It.*, XIV, 375, che partiva da rāpum col senso ipotetico di « coda », e rispetto alla etimologia dello Scheler (*rebec* « rebecca »), ma non possiamo invece accettare l'ipotesi che alla base di queste voci stia un oscuro *rabbast- « coboldo », passato come prestito nel bretone *rabbad* id. Il Gamillscheg

infatti non si è preoccupato di ricercare quale è il rapporto morfologico tra *rabaschier* e *rabast*, rapporto mal chiarito, come osserva il Dauzat, ma senza il quale non è possibile procedere ad un'analisi della voce. Foneticamente questo rapporto può essere spiegato soltanto supponendo che *rabast* poggi sopra un anteriore **rabasc* (cfr. per. es. it. ant. *damasto* per *damasco*), inteso come un deverbale di *rabaschier*.

Data la conservazione del *b* intervocalico, *rabaschier*, anche per il suo significato, deve essere analizzato *ra-baschier* col prefisso *ra-* ben noto come composto da re- e ad- (cfr. *rabaisser*, ecc.). E' facile allora ricostruire una base *bascāre che concorda perfettamente per la forma e per il significato col gr. βάσκειν· λέγειν, κακολογεῖν (Esichio), termine di magia come la coppia gr. βάσκανος « qui décrie, qui ensorcelle », βασκάνιον « amulette », βασκανία « fascination » (Boisacq, *Dict. étym.*, 116): lat. fascinum « charme, malefice », voci che le più moderne vedute fanno risalire al sostrato linguistico mediterraneo (cfr. anche Alessio, *Studi Etr.*, XX, 120 sg.). Le forme con *b-* appartengono ai sostrati ligure e balcanico, quella con *f-* al sostrato etrusco. Data la vicenda frequente *b/m*, che è tra le più caratteristiche della fonetica del sostrato, crediamo che appartenga qui anche l'oscuro masca « strega » documentato da Gervasius di Tilbury: *lamias quas vulgo mascas, aut gallica lingua strigas*, cfr. fr. merid. *masco* « strega ».

Con masca si riconnettono altri due gruppi di voci rimasti fin qui senza spiegazione soddisfacente, anche se non è molto facile indicarne con esattezza l'evoluzione semantica, cioè il tipo fr. ant. *mascherer* « tingere il viso di nero » e il tipo italiano *màschera*. Il primo è rappresnetato dal prov., catal. *mascarar*, fr. ant. *mascherer* (fr. mod. *mâchurer*), port. *mascarrar* e inoltre catal. *mascara* « taca feta ab fum, tiznon, tiznz », da cui il campid. *mascàra* « fuliggine, nero fumo » (Wagner, *Studi Sardi*, II, 34), port. *mascarra* « mancha preta, felugem, etc., feita na cara »; il secondo dall'it. *màschera*, *mascherare* forma toscanizzata del sett. *màscara*, documentato nel XIII sec. in documenti italiani settentrionali anche col significato di « maschera dell' elmo ». Il Meyer-Lübke, *REW*, 5390, 5394, tiene distinti questi due gruppi di voci riportando il secondo all' arabo masḫara « Verspottung, Possenreisser » (vedi anche Lokotsch 1436), mentre Gamillscheg pensa che il primo sia derivato dal secondo, di origine araba. Nel recente *Prontuario etimol.* del Migliorini, *màschera* viene ritenuto di probabile origine gallica. Infatti l'etimologia araba sia foneticamente sia semanticamente persuade poco. Da parte nostra siamo propensi

a ritenere il sett. *màscara* deverbale del *mascarāre d'area occidentale, in qualche modo connesso con masca « strega » documentato fin dal VII sec. Per spiegare il verbo si possono avanzare diverse ipotesi. Esso infatti potrebbe derivare direttamente da un tema mascaro- o essere invece denominale da *mascara « fuliggine, nero fumo » con l'evoluzione « strega, orco » > « ragnatela » = « fuliggine » ben rappresentata nei nostri dialetti meridionali, o infine essere un composto di masca e cara « viso » che è proprio dell'area di *mascarāre, sennonché contro questa ultima ipotesi sta il port. *mascarra(r)* con *-rr-*. Questa forma fa ritenere più probabile l'ipotesi di un denominale, a sua volta da un tema *mascar, tratto da masca con un ampliamento che trova riscontro nel basco *ada-adar* « corno », *mantar* « camicia » rispetto all'ibero-lat. mantum, fr. ant. *tabar(t)* rispetto a taba « clamide » (Alessio, *Rev. Ling. Rom.*, XVII, 37 sgg.) e simili. Si tratterebbe in breve dell'adattamento nel latino locale di una voce prelatina di forma instabile.

Con questo non crediamo di aver detto l'ultima parola su un problema tanto difficile, ma di aver almeno indicato la via su cui le ricerche dovranno proseguire.

Fr. *rêche* e *revêche*.

Per il loro significat il fr. *rêche* « scabro, ruvido (al tatto) » « aspro (al gusto) » e fig. « ruvido, aspro, burbero » e *revêche* « aspro, ruvido » e fig. « ritroso, rustico » sono talmente vicini che non è facile pensare che si tratti di due voci diverse. La prima forma è documentata come *resque* (XIII sec.) in testi piccardi contemporanei di *revesche* (XIII sec.). Tralasciando per brevità di prendere in considerazione tutte le etimologie fin qui proposte, per la cui bibliografia rimandiano al Gamillscheg, *Et. Wb. Fr. Spr.*, 746, 761 sg., ci fermeremo a criticare quelle che oggi vanno per la maggiore. Il Gamillscheg dunque, adesso seguito dal Meyer-Lübke, *REW*, 7273 a, ricostruisce un francone *(h)reubisk « rauh » « schartig » sul nord. ant. *hrjûfr* « uneben » « schorfig », supponendo che *revesche* sia la forma femminile di un **reveis* e spiegando *rêche* come contratto da un anteriore **reesche* che giustificherebbe anche il dialettale (verd. chal.) *riâche*. Il Dauzat invece ritiene che un lat. *reversicus « qui retourne en arrière » (da revertī) è plausibile, ma giudica dubbio un rapporto con *rêche* che sarebbe di origine oscura. Questo è riportato dal Bloch-Wartburg ad un gall. *rescos « fresco », Meyer-Lübke, *REW*[1], 7240.

Alla prima spiegazione si può obiettare che sembra strana una forma-

zione col suffisso -isk tratta da un aggettivo e di più che in tali formazioni è la forma maschile che prevale su quella femminile e non viceversa (*francesche, danesche* cedono il posto alle forme analogiche *française, danoise*), senza dire che la forma maschile non risulta documentata. La seconda ipotesi non soddisfa nè per il senso nè per la forma; la terza non è semanticamente soddisfacente.

Da parte nostra ci sembra che una spiegazione accettabile, sia dal punto di vista semantico che da quello fonetico, potrebbe essere quella di una contaminazione tra l'aggettivo lat. rōbustus « robusto, forte » e l'agg. domesticus « nato in casa » e poi « addomesticato » « trattabile, civile, umano » (cfr. fr. ant. *domesche*, it. *dimèstico*), incontro del tipo di *grevis (gravis + levis) di sinexter (sinister + dexter), cfr. fr. ant. *grief, senestre*, che ci darebbe conto anche del semidotto fr. ant. *rubeste*, soprasselv. *rubiest*, it. ant. *rubesto* « forte ». Per influsso del prefisso re- e insieme per dissimilazione si ha infatti l'it. sett. *revost* de rōbustus (come fr. ant. *reont*, it. ant. *ritondo* da rotundus), donde il fr. ant. *revesche*. In vista del dial. (Namur) *ruche*, la forma parallela *resche, resque* si potrebbe invece spiegare come nata dalla contaminazione di rūsticus con domesticus, anche questi concetti antitetici, col prevalere rispettivamente del vocalismo della prima o della seconda voce. Si eviterebbe così la difficoltà di spiegare il dileguo di *-v-* intervocalico, sebbene si possa citare l'esempio del piccardo *re(ve)nir*.

Fr. *relent* « tanfo, puzzo di muffa ».

Il fr. *relent* (XII sec.), in origine aggettivo col senso di « malodorante », viene ritenuto un composto di *lent* « umido » (senso conservato nella Penisola iberica) dal lat. lentus coll'accezione di « vischioso » (lento a scorrere »), vedi *REW*, 4983; Dauzat, s. v. Questa spiegazione però sembra troppo artificiale e poco soddisfacente semanticamente. Da scartare del tutto sono le altre proposte etimologiche del Bertoni, *Archivum Romanicum*, II, 67 sgg., che parte da radius lenis, del Ronjat, ibid., IV, 362, che parte da lēgitimus, e finalmente del Gamillscheg, *Et. Wb. Fr. Spr.*, 752, che propone regelāre.

Ci sembra invece che *relent* poggi foneticamente su un anteriore **redlent* dal lat. redolēns -entis participio di redolēre « mandare un odore » composto di olere « esalare un odore (buono o cattivo) », col senso peggiorativo che vediamo in olētum « stercus humanum » (Paolo–

Festo, 221, 8) o nel nostro *lezzare, lezzo* « puzzo, tanfo » accanto a *olezzare, olezzo* « profumo » da un *olidiāre (*REW*, 6035), cfr. olidō ὄζω (*CGlLat.*, II, 379, 43), da olidus « che odora (male) ».

Il verbo semplice olēre è conservato dalle lingue romanze, cfr. fr. ant. *oloir*, ecc. (*REW*, 6053).

Fr. *roussin* « ronzino ».

Ad un *runcīnus « Arbeitspferd » « starkes Pferd minderer Rasse », il Meyer-Lübke, *REW*, 7445 a, riporta il fr. ant. *roncin* « cheval de forte taille, que l'on montait surtout à la guerre », con le forme dialettali vallon. *roncin* « stallone », norm. *ronchin* « asino », fr. svizz. *roncin* « cavallo mezzo o interamente castrato », e il prov. ant. *rocin*, considerando prestito dal francese l'it. *ronzino* « cavallo forte di razza inferiore » « cavalcatura di soldati, mulattieri, per bagagli » (XIV sec.) e il sardo *lunz'inu*, e prestiti dal provenzale il fr. *roussin* (a. 1580), sp. *rocín*, port. *rossim*. La voce è detta di origine sconosciuta, forse in rapporto con lo sved. vrinsk « stallone » (Vising, *Nordisk tidskrift for filologi*, IV, 7, n. 30), morfologicamente difficile. Neanche la base ricostruita è esatta, sebbene appaia nei documenti medioevali francesi (*runcinus*, a. 1214) e italiani (*roncinus* a. 1252, a Parma; *runcinellus*, XIII sec., Salimbene; *ronzinus*, a. 1295, a Bologna; *ronzinus*, a. a. 1388, a Bobbio, ecc.), giacché la più antica attestazione conosciuta dal Du Cange è il *rocinus* del 781.

Basandosi su questa forma e su quella provenzale senza *-n-*, il Marchot, *Romania*, XLVIII, 115 sgg., ricostruisce una base *ruccīnus di origine germanica, in nesso con l'alto ted. ant. *rucki* « dorso » (ted. *Rücken*), ma il Gamillscheg, *Et. Wb. Et. Spr.*, 775, respinge giustamente questa spiegazione osservando che la palatalizzazione sta a indicare una costruzione anteriore al IV sec., in un'epoca cioè nella quale la voce germanica doveva sonare **bruggi*.

Anche a noi sembra più plausibile pensare che la forma originaria fosse senza *-n-*, dato che la nasale può essere facilmente spiegata come propagginazione della nasale seguente (cfr. per es. già in latino runcina < ῥυκάνη, cincinnus < κίκιννος, fr. *concombre* (cucumere-), *gingembre* (zingiberi), ecc.), e in vista della forma medioevale siamo propensi a ricostruire come base comune un *roccīnus, formazione aggettivale da rocca « roccia, scoglio, monte o luogo rilevato, dirupato e scosceso », relitto mediterraneo (cfr. gr. ῥώξ · εἶδος πέτρης Hes.), documentato nelle

glosse (cfr. < Syrtes > *ardua loca sive* rocc<a>e *in mare*, *CGlLat.*, VII, p. 261, 327, s. vv. *sertum*, *syrtes*) e per tempo in documenti francesi (*Annales Fr.*, a. 767 : *multas* roccas *et speluncas conquisivit*), vedi Alessio, *Studi Etr.*, XIX, 141 sg.

In conclusione roccīnus sarebbe un originario aggettivo (cfr. lat. vacca : vaccīnus e simili) poi sostantivato (come baccīnum (*bacchinon* in Gregorio di Tours) rispetto a bacca « vas aquarium » (Isidoro di Siviglia), da cui il fr. *bassin* (*bacin*, XI sec.), prov. *baci*, ecc.), per indicare in origine una razza di cavalli montanari di taglia inferiore, tarchiati e resistenti alla fatica, che potevano scalare senza sforzo i fianchi rocciosi delle montagne.

La formazione di un lat. *roccīnus potè trovare il suo modello nello aggettivo lat. rūpīnus, presupposto da rūpīna « roccia » (Apuleio), cfr. anche *rūpex* « blocco di pietra » « uomo balordo, pesante », donde *rūpicō* (Apuleio).

Con un'immagine simile, un caratteristico scalatore di rocce, il camoscio, era stato chiamato dai Latini rūpicapra, propriamente « capra delle rocce », mentre il « galletto di montagna » è detto dagli ornitologi *rūpicola* « abitatore delle rocce ».

Il confronto col lat. petrō -ōnis « vecchio montone » « uomo rustico » (cfr. *petrones rustici a petrarum asperitate et duritia dicti*, Festo, 227, 1) potrebbe infine farci dare un'interpretazione non dissimile del lat. medioev. (Trentino, Friuli) *rocium* « montone » (cfr. *rocium de malga*, a. 1324, a Condino; *pasculent rocchos*, a. 1378, a Sacile), ma questa voce può avere un'altra spiegazione (vedi *REW*, 7390, s. v. *roteus).

In conclusione *roccīnus potrebbe tradursi col gr. πετροβάτης « che scala le rocce » o, con un termine più generico, con ὄρειος ἵππος, *equus montānus*.

Fr. *sancir* « colare a picco ».

Il fr. *sancir* « andare a fondo, colare a picco » « couler à fond sous voiles ou en mouillage en embarquant de l'eau par l'avant » (a. 1762) è un prestito dal guasc. *sansí* corrispondente al fr. ant. *sousir*, prov. ant. *somsir* « andare a fondo », da cui deriva il fr. ant. *sousis*, prov. ant. *somsis* « abisso ». Nessuna delle etimologie fin qui proposte persuade, come ha mostrato il Gamillscheg, *Et. Wb. Fr. Spr.*, 784, respingendo gli ipotetici derivati di sorbēre (G. Paris), sūmere (Brüch), subsīdere (Thomas), sulcus (Alart), e puntando invece su un lat. *submersīre per

submersāre, etimologia che il Meyer-Lübke, *REW*, 8381 a, riconosce come foneticamente non senza difficoltà, e non possiamo dargli torto.

A prima vista abbiamo avuto l'impressione che alla base del prov. *somsir* (la forma meglio conservata) stia un composto latino con īre « andare » col significato approssimativo di « andare a fondo », un composto cioè del tipo di sūsum īre « andar sopra » postulato dall'it. merid. *susire* « alzarsi » (Schuchardt, *ZRPh.*, XXIX, 425). Una composizione plausibile potrebbe essere per es. un lat. sub īmīs [maris] īre « andar sotto nelle profondità del mare », formazione che potrebbe aver avuto per modello l'espressione avverbiale ab īmīs [fundamentīs] « dalle fondamenta, dalle basi ».

È vero che īmus non sembra documentato nel galloromano, ma questo naturalmente non esclude la possibilità di una formazione preromanza *subīmīsīre « andare a fondo », che ricorda da vicino il valtellinese *andà a im* « untergehen », da *a im* « unten » accanto a *su im* « unten » (*REW*, 4327).

Per l'uso del plurale, cfr. *ima petere* « andare a fondo » (Ovid., *met.*, II, 265), *ima maris* « il fondo del mare » (Plin., *n. h.*, IV, 11, 18), *ima montis* « la radice del monte » (Quint., XI, 3, 99), *sub terras ire* (Virgilio). Da quest'ultimo esempio si vede che, con i verbi di moto, *sub* regge nel latino classico l'accusativo, ma l'uso dell'ablativo compare già in Livio : *sub jugo mittere*, mentre Cesare usa *sub jugum mittere*.

Fr. *sasse* « votazza ».

Il fr. *sasse* (XVII sec.) è un prestito dal fr. merid. *sasso* che corrisponde alle forme italiane : berg. *sàsola*, milan. *sàser(a)*, genov. *sàsua*, sic. calabr. *sàssula*, logud. *àssula* (con avulsione dell'articolo *sa*) e, con altro vocalismo, it. ant. *sèssola*, bresc. *sèsola*, trev. *sèsola*, ven. *sèsola*, abr. *sësëlë*, anche *sessë*, ferr. *sesa*, poles. *sesa*, con le forme antiche *sessa* (a. 1402, ad Adria), *sèsula* (a. 1580, a Fiume).

La voce è passata anche allo slavo di Dalmazia : (Ragusa) *sânsa*, (Božav) *šèšula*, (Ilovica, sopra Lussino) *čèšula*, sempre nell'accezione di « votazza (mestola per vuotar l'acqua della barca) », donde anche in singoli dialetti « pala, cazzuola ». Il Caix, *Studi di etimologia italiana e romanza*, Firenze, 1878, faceva derivare questo gruppo di voci dall'alto ted. ant. scherm-scûvla, foneticamente impossibile. Neanche la spiegazione del Gamillscheg, *Et. Wb. Fr. Spr.*, 787, che partiva dal lat. ascia, è accettabile per

le ragioni indicate dal Meyer-Lübke, *REW*, 7881, che invece preferisce ricostruire una base *sessula di oscura origine. Da parte nostra, puntando sulla forma neogreca σαψάκι « votazza » (Brighenti), avevamo creduto di poter ricostruire una base prelatina *sapsa alternante con *sepsa nel senso di « oggetto incavato », con l'alternanza vocalica caratteristica dei relitti mediterranei (*Italia Dial.*, XII, 200 sgg.), ma dobbiamo ricrederci perchè ci sembra adesso indubitato che si tratti di derivati dall'ar. saṭl (ar. volg. seṭl) « Schopfeimer », da cui il catal. *cetre*, sp. (*a*)*cetre*, *celtre*, port. *acetere* id. (Lokotsch, *Et. Wb.*, 1870), come aveva sospettato il Wagner. Le forme italiane e francesi meridionali presuppongono un « Einheitsnomen » saṭla (seṭla) con l'evoluzione fonetica *ṭ* > *ss* che appare per esempio in 'araṭa > sic., calabr. *arrassari* (Lokotsch, 93).

Il neogr. σαψάκι (col suffisso diminutivo -άκιον) deve essere perciò un prestito dall'italiano, modellato su καψάκιον (da κάψα accatto dal lat. capsa), già in Esichio e vivo tuttora (καψάκης) nel senso di « orciuolo » (Brighenti).

Fr. *scion* « pollone » « ramicello da innesto ».

Il fr. *scion* (*cion*, XII-XIII sec.) « pousse de l'année qui n'est pas encore aoûtée » « jeune branche destinée à être greffée » « bourgeon qui a commencé à se développer », picc. *chion*, insieme col basco *kida* « tralcio », sono riportato dal *REW*, 4697 ad un germ. *kīdō, ricostruito sullo anglosass. *cîth*, sass. ant. *kidh*, ecc. (Thomas, *Mélanges*, 137), foneticamente difficile (vedi Gamillscheg, *Et. Wb. Fr. Spr.*, 791), nè sembra verosimile una precoce latinizzazione in *cīdō sostenuta adesso dal Dauzat, a parte il fatto che sorprende il ritrovare la voce nel basco.

Per il loro significato *scion* e *kida* possono ben aver indicato originariamente « gettone, pollone destinato ad essere tagliato », concetto che ci porta al lat. caedere « tagliare » e in particolare a caedēs « l'atto del tagliare o abbattere » « taglio di alberi » (cfr. Aulo Gellio, XIX, 12, 7), base documentata dal venez. ant. *ceda*, bologn. *zeda* « siepe (tagliata) », logud. *chea*, campid. *cea* « fossa » e al derivato moden. *zidon* « siepe ». Queste forme mostrano il passagio di caedēs f. alla prima declinazione, come per es. nel fr. *nue* (nūbēs) per influsso del tipo alternante dei nomi della quinta declinazione passati alla prima. Per quello che riguarda invece la vocale tonica, questa si può spiegare benissimo per influsso dei composti del tipo recīdere come mostrano le alternanze caesa/cīsa,

caesālia/cī-, caesellum/cī-, caesōrium/cī- e anche caementum/cī- (cfr. *ciment*), di derivati cioè dello stesso verbo.

Concludendo il basco *kida* è un corrispondente del venez. ant. *ceda*, come il fr. *scion* del moden. *zidon*, sebbene semanticamente distinti, in quanto il primo richiama il lat. sarmentum « sarmento » (sarpere « tagliare la vigna », cfr. gr. ὅρπηξ « rejeton, scion ») e il secondo il sett. *sès'a* « siepe » (caesa).

Fr. *semelle* « suola della scarpa ».

Il fr. *semelle* (fr. ant. anche *sumelle, soumele, samele*, XIII sec.), fr. merid. *semello* è stato spiegato dal Bugge (*Romania*, III, 157 sg.) da un lat. *subella, derivato da suber « sughero », dal Gilliéron, *Abeille*, 253, come rifatto dal lat. lamella « piccola lamina » attraverso un fr. *la-melle* plur. *les melles*, dal Gamillscheg, *Et. Wb. Fr. Spr.*, 794, da un medio oland. *smelle « Grundbalken », che sarebbe una forma dialletale di swelle, etimologie respinte con buoni argomenti dal Meyer-Lübke, *REW*, 7801, che tuttavia ritiene possibile che la voce sia di origine germanica, sebbene le lingue germaniche non offrano niente che possa spiegare questa voce diffusa in tutto il territorio francese.

Il punto di partenza sembra bene il lat. medioev. sūmella (a. 1245) che potrebbe essere un diminutivo di un lat. regionale *cassūma, cassȳma, prestito dal gr. κάσσυμα, che ha per l'appunto il senso specifico di « suola della scarpa », passato col bizantino all'otrant. *càssima* « suola della scarpa, cuoio conciato da scarpe » (Rohlfs, *EWuGr.*, 929). L'aferesi della prima sillaba non costuisce una difficoltà insormontabile in quanto in κάσσυμα si poteva sentire il composto con κατα- favorito forse da un ravvicinamento al lat. sūtor che soppravvive proprio nel francese e provenzale (*REW*, 8493) e dal fatto che il prefisso *ca-*, *cha-* appare ancora conservato nel territorio francese (cfr. Gamillscheg, o. c., 163).

La perfetta corrispondenza di significato tra sūmella e κάσσυμα rende la nostra ipotesi molto verosimile, tanto più che di origine greca sono altri termini che si riferiscono alla scarpa, come cālopodia (prov. *galocha* > fr. *galoche*) e tomarium (it. *tomaio*).

Forse non è superfluo aggiungere che *cassūma, originariamente neutro, doveva passare nel latino volgare alla classe dei femminili, cfr. i riflessi romanzi di cauma (καῦμα), phlegma (φλέγμα), sagma (σάγμα) e che per ciò il medioev. sūmella è un diminutivo neolatino.

Fr. *tanner* « conciare ».

Il fr. *tanner* (XIII sec.), prov. *tanar* risalgono al lat. tardo tānāre documentato nelle glosse del *CGlLat.*, II, 225, 44, passato anche allo anglosass. *tannian* « conciare » (Jud, *ZRPh.*, XXXVIII, 42). Si era pensato che la voce fosse di origine celtica in relazione al bret. *tann* « quercia » (*Dict. génér.*), ipotesi esclusa dalla consonante nasale scempia richiesta anche dal fr. ant. *taine-taner* e dalla constatazione che la voce bretone è essa stessa di origine germanica (Thurneysen, *KR*, 113). Posteriormente il Gamillscheg, *Et. Wb. Fr. Spr.*, 831, avanzò l'ipotesi di una derivazione dal celt. *tan « sottile », ricostruito sull'irl. *tana*, corn. *tancw tanavos* id., ipotesi respinta dal Meyer-Lübke, *REW*, 8555 a, come semanticamente difficile.

Da parte nostra (cfr. *Paideia*, IV, 29) abbiamo supposto che tānāre sia riduzione di un anteriore *alnētānāre « conciare con la corteccia dell'ontano (lat. tardo alnētānus) », data la pratica antica di conciare servendosi della corteccia dell'*alnus glutinosa*.

Questa spiegazione è adesso suffragata da una forma del latino medioevale di Verona (a. 1319) *latinare* « togliere i peli alle pelli già immerse nella calcina » « conciare » : *pelles pellatas... nec latinatas* (Sella, *Glossario*) in cui si ha lo stesso trattamento fonetico che appare nell'it. sett. *lodàn, ludàn* « ontano » (Penzig, *Flora popol. it.*, Genova, 1924, I, 22). Nel territorio della Gallia il verbo *alnētānāre, sentito non come un derivato, ma come un composto di alnus (fr. *aune*), data l'assenza del derivato che è di area esclusivamente italiana (*REW*, 374), poteva essere senza difficoltà ridotto in tānāre.

Come centro di diffusione della voce si può considerare l'Italia settentrionale.

Fr. *tresse* « treccia », ecc.

All'etimologia del Diez, *Etym. Wb.*, 326, che derivava il fr. *tresse* (XII sec.), prov. *tresa*, sp. *treza*, it. sett. *tressa*, tosc. *treccia*, it. merid. *trizza*, ecc. da un lat. *trichea, tratto dal gr. τρίχα « in tre parti, tripartito », il Gamillscheg, *Et. Wb. Fr. Spr.*, 863, contrappone un franc. *threhja, corradicale del lat. *torquēre* « torcere », ma il Dauzat adesso riconosce che la prima spiegazione è dubbia e la seconda problematica. Infatti anche a noi sembra che una voce latina tratta da un avverbio

greco convince pochissimo, e che l'area di diffusione del tipo *tresse* non è certo favorevole all'ipotesi di un' origine germanica.

Qualche lume per questo problema ci può venire dallo spoglio dei glossari medioevali del Sella, dove troviamo : *sex trecias bonas de struis* (= bavella)... (a. 1145, a Venezia) ; *treciam et bindam* (= benda, legame)... (a. 1191, a Venezia) ; *facto ad modum treciarum de auro* (a. 1311, Invent. Clemente V) ; *banderia... cum una tressa alba in medio* (a. 1281, a Ravenna) ; *treczones et infrisature quinque de auro et pernis* (a. 1389, in Campania) ; *trezola* « la treccia fatta ai capi dei fili dell'ordito che sporgono dalla pezza » (a. 1319, a Verona) ; *trizzam unam de seta* (Abruzzi), ecc., dai quali appare che il centro di diffusione va ricercato, almeno per l'Italia, a Venezia e inoltre che la voce aveva in origine il significato di funicella o sim. intrecciata. Il significato marinaro che ha il fr. *tresse* « cordage plat ou tressé à la main », it. *treccia* « riunione di cavetti piani e pastosi intrecciati per legature pieghevoli e spianate » ci indica l'etimologia nel gr. τριχία « corda, fune » (1 sec., Papiri) che deve essere passato come *trichia nel latino regionale dell'Esarcato di Ravenna o in quello di Venezia, come termine marinaro. La voce greca a sua volta è derivata da θρίξ τριχός « pelo, capello », quindi in origine « corda fatta di peli intrecciati », come il tarant. *piliëddë* « bremo, sparto, fune di giunco marino per uso delle navi » (cfr. Maccarrone, *Arch. Gl. It.*, XXVII, 70, 80, n. 242). Che la voce non si è invece diffusa dalla Magna Grecia, proverebbe il fatto che in questo territorio è endemico *flecta, nato dall'incontro di plecta (dal gr. πλεκτή) con il lat. flectere (cfr. Alessio, *Rend. Ist. Lombardo*, LXXIV, 640 ; LXXIX, 82).

Firenze, Università. Giovanni Alessio.

L'ÉTYMOLOGIE D'ESP. *QUEJAR*

Il est de mon devoir d'avertir le lecteur qu'il ne faut pas s'attendre à trouver ici une nouvelle étymologie de ce mot espagnol. On serait déçu. Mais j'ai voulu discuter quelques-unes de celles qui ont été proposées et faire des remarques sur des questions de principe qui me semblent importantes. Je dois avouer que ce n'est que dernièrement que j'ai vu l'étude de M. Malkiel, « The etymology of Hispanic *que(i)xar* » dans *Language*, XXI, p. 142 ss.), étude très précieuse pour tous ceux qui veulent s'occuper de ce problème, à cause de sa documentation riche et abondante, pour ne pas dire écrasante. Les faits sont là. On peut les interpréter autrement que l'auteur (mais peut-on le faire avec plus de perspicacité ?). Je confesse que l'explication par *questiare me séduit encore. Ce serait une étymologie parfaite si *j* (*ʒ*) était l'évolution régulière de lat. TY (CY) précédé de consonne. On sait que c'est le cas en Espagne, si on excepte justement le castillan. Ustium donne *uxo* ailleurs, mais *uço* en castillan. Les faits sont trop connus pour qu'il soit nécessaire d'en parler plus longuement (v. Menéndez Pidal, *Orígenes*, p. 312-14, *Manual*, § 53, 4 b, Lapesa, *Historia de la lengua española*, p. 104). Et Carolina de Michaëlis a affirmé aussi que port. *queixar* ne pouvait pas être l'évolution d'un *questiare (ou *quaestiare), puisque bestia, christianus donnent en a. port. *bescha*, *chrischão* (à une époque où on écrivait déjà *queixar*), (v. Malkiel, p. 145). Cette étymologie soulève donc quelques petites difficultés phonétiques. Aussi la plupart des romanistes préfèrent ils maintenant regarder coaxare comme l'origine de notre verbe, comp. Malkiel, p. 145-46 et l'article de M. Millardet dans cette revue, XVII, p. 76-79. Si j'ose reprendre la question, ce n'est pas parce que je trouve que c'est une mauvaise étymologie, elle est plutôt trop bonne. Comment une étymologie peut-elle être trop bonne ? Elle l'est évidemment quand

elle est si acceptable à tous les points de vue qu'il serait difficile de s'apercevoir de l'erreur, si par hasard elle était fausse. Le fait que tel mot espagnol puisse, phonétiquement et sémantiquement, dériver d'un certain mot latin n'est pourtant pas une garantie pour qu'il en dérive effectivement. Dernièrement M. Hammerich a émis des doutes sur l'étymologie communément admise juxtare > fr. *jouter* (« Altfranzösisch *joste*, Frage eines Germanisten an die Romanisten » dans *Neuphilologische Mitteilungen*, L (1949), p. 49 ss.). Je dois dire que je persiste à croire que *joster* vient de *juxtare. Mais si M. Hammerich avait raison, *juxtare serait vraiment une étymologie trop bonne.

Revenons à coaxare. Phonétiquement, l'étymologie est parfaite : coaxare > quaxare (relevé dans Festus) > *quaisar* > *quesar* > *kesar*. Et pour ce qui est de l'évolution du sens, elle n'offre pas de difficultés insurmontables : « coasser » > « émettre des cris plaintifs » > « se plaindre ».

C'est très acceptable. Il n'y a aucune raison de répéter ici l'accusation parfois faite aux néo-grammairiens d'être très rigides sur le côté phonétique des problèmes, mais de montrer une tolérance extrême envers toute sorte de changements sémantiques. Il n'est pas question de tolérance excessive dans le cas qui nous occupe ici. La différence de méthode entre l'explication phonétique et l'explication sémantique tient à la nature des choses. Si un son latin A donne régulièrement *b* en espagnol, on ne songe pas, en trouvant des mots où il donne *c*, à résoudre cette difficulté en montrant que A > *c* est l'évolution régulière en allemand. Mais si on croit pouvoir constater tel ou tel changement de sens dans un mot latin, on est tout heureux d'apporter un fait parallèle en français, en anglais, en chinois même. Ne faisons-nous pas constamment des comparaisons avec notre langue maternelle pour expliquer de tels développements ? On entend, à chaque moment, des phrases comme celle-ci : « Ce changement de sens se comprend très facilement. Ne disons-nous pas de même en danois (anglais, français, etc.)... ? ».

On pourra dire que les lois générales phonétiques étudiées par Grammont ressemblent beaucoup à ces rapprochements sémantiques. Et il ne serait peut-être pas impossible de trouver d'autre part des lois sémantiques qui correspondent un peu aux phénomènes qui ont joué un si grand rôle dans la phonétique historique. En attendant, on se contente de dénicher des analogies. Si l'allemand *krächzen* peut signifier « croasser » et « geindre, gémir », comme le mentionne M. Millardet, cela suffit

pour rendre plausible une évolution semblable de coaxare. Mais est-elle évidente ? Nous pensons que non. La preuve décisive serait de relever lat. coaxare au sens de « se plaindre », ou esp. *quejar* au sens de « coasser ». M. Malkiel suggère que les défenseurs de coaxare pourraient s'appuyer sur le fait que le sujet de *quexar-se* est parfois un oiseau (faucon, rossignol) en ancien espagnol (p. 162). Pourtant, la plupart du temps, c'est un être humain, et le sens de « se plaindre » semble assez naturel, même quand il s'agit d'oiseaux. En outre, les onomatopées doivent être un peu rebelles aux lois phonétiques.

C'est après être arrivé à la conclusion que l'évolution « coasser » > « se plaindre » est plausible, mais ne s'impose pas, que j'ai lu l'article de M. Spitzer dans *Revista de Filología española*, XXIV, p. 30 ss. Ce savant rejette l'explication par coaxare : il doute qu'un mot qui, en espagnol, appartient dès le début à la langue de la haute littérature, puisse remonter à un mot aussi vulgaire. On n'a pas relevé le sens de « se plaindre » pour coaxare. Et *quejar* a pu autrefois signifier « apretar, poner en aprieto » et « estimular, impeler ». Si nous avons là le sens primitif de *quejar* (M. Spitzer préfère l'évolution « être dans une situation de contrainte » > « s'affliger, se plaindre », à l'évolution inverse), il faut abandonner coaxare. On pourrait penser à *coactiare. Mais cet étymon présente les mêmes difficultés phonétiques que *questiare. Il y a assurément *congoja* < angustia. Pourtant ce mot ne date que du XVe siècle, tandis que *quejar* se trouve déjà dans le *Cantar de mio Cid*. M. Spitzer propose *quassiare, qui satisfait pour la forme : quassiare > *quaiſar* > *quejar* d'après la loi de Millardet et pour le sens « blesser, fatiguer, éreinter » > « insister, contraindre, affliger ».

Mais il n'y a pas de doute que le sens le plus anciennement attesté de *quejarse* en espagnol c'est « se plaindre » (*Cid*, 852, 3207). Ce pourrait être dû au hasard. M. Malkiel regarde aussi le sens de « se plaindre » comme secondaire. L'étymologie proposée par lui est capsu qui donne en portugais *queixo* (« mâchoire » dans la vieille langue) et *queix* (« mâchoire ») en catalan. De là *queixar* « to press between the jaws », « to squeeze, to crush, to smash », etc. Il serait tentant d'objecter qu'en ancien portugais il n'y a que le sens de « se plaindre » pour *queyxar-se*. Mais, d'après M. Malkiel (qui s'exprime d'ailleurs avec beaucoup de circonspection), ce pourrait tout de même être un mot relativement récent pour rendre cette idée, puisqu'il y a tant d'autres tours qui expriment la même chose (« although it cannot serve as a positive proof », p. 176),

braadar, *carpir-se*, *chorar*, *querellarse*, etc. Et le substantif postverbal *quexa* signifie en a. esp. d'abord « pressure », etc.; ce n'est que plus tard qu'il arrive à signifier « complaint ». Il est possible que l'évolution sémantique de ce mot reflète celle du verbe dont il a été formé. Et des expressions comme *el coraçón se me quexa* (Malkiel, p. 162), semblent former la transition entre les deux sens principaux. Pourtant si on s'en tient aux textes il est indiscutable que le sens de « se plaindre » est attesté dès le début de la littérature. Il est peut-être difficile de dériver les autres significations de celle-là, mais ne pourrait-on imaginer qu'il s'agit de deux mots différents ? p. e. *questiare pour le sens de « se plaindre », *coactiare ou un dérivé de capsu pour celui de « apretar, estimular » ? Deux mots qui ont très bien pu s'influencer mutuellement. M. Malkiel reconnaît lui-même que les familles de queror et de quaero ont subsisté en Espagne, et que des dérivés comme *quezdar* < quaesitare) ont pu contribuer à l'évolution de sens de *queixar* (p. 154-55). L'expression *el coraçón se me quexa* serait donc une curieuse rencontre de deux notions sémantiques différentes et pourtant rapprochées. Il y a toujours l'irrégularité du développement STJ > *x*. Mais quelle importance faut-il attribuer à — j'allais dire de mesquines questions de phonétique historique ? Je me rétracte. Loin de moi de nier que la discipline imposée par les principes de l'école historique a été très salutaire pour la linguistique. Pourtant il y a des étymologies qu'il faut bien accepter, malgré quelques difficultés phonétiques. On ne doute pas que fr. *fois* vient de vicem, bien qu'on renonce à expliquer l'évolution v > *f*. Le malheur pour *questiare, si on peut dire, c'est qu'on a réussi à trouver d'autres formes plus satisfaisantes au point de vue phonétique. Le sont-elles moins si on considère le sens ? Rien ne sert de se dissimuler que ce sont des impressions assez subjectives qui déterminent notre choix en ces sortes de choses. Je répète que je ne suis pas encore convaincu que l'étymologie *questiare > *quejar* soit à rejeter. On peut dire aussi que *congoja* et *quejar* appartiennent tous les deux à une sphère sémantique tout autre que celle de *uço*. Serait-il inconcevable que ce fait expliquât la différence de traitement ? (comp. Spitzer, p. 32). Il m'a toujours semblé que le problème de l'évolution de linea > *ligne* et de lanea > *lange* est un des plus importants de la phonétique historique. Il est naturel de dire que lanea a donné lan-ja, tandis que linea est devenu linj-a. Mais le pourquoi de ce développement différent ? Ce n'est pas qu'on n'ait pas donné des explications fort probables du phénomène : on peut les voir

dans Meyer-Lübke, *Hist. franz. Gram.*, I, § 163 (les mots comme *lange* sont plus récents dans la langue, où ils ont gardé assez longtemps leur caractère de dérivés). Il se peut que l'une de ces explications soit la vraie, il se peut aussi que la cause véritable se dérobe à nos regards. Il serait vraiment étonnant que nous arrivions à pouvoir tout expliquer. On admet bien qu'il n'y a pas d'effet sans cause, mais il n'est pas dit que nous arriverons toujours à trouver la cause. Si un pendule est en équilibre instable, un rien suffit pour le faire pencher, un rien, c'est-à-dire une chose qu'il nous est impossible de voir. Il va sans dire que si on pousse le pendule, la raison du mouvement est évidente, mais équilibre instable veut dire justement qu'il n'en faut pas tant pour lui faire quitter cette position.

Il y a pourtant une différence capitale entre vicem > *fois* et *questiare > *quejar* : c'est que vicem existe, tandis qu'on ne sait rien sur l'existence de *questiare. C'est une forme hypothétique, forgée justement pour satisfaire aux exigences phonétiques, et encore elle ne le fait qu'à demi : comp. Malkiel, p. 149 « a real epidemic of questionable reconstructions of -iare verbs ». Sans doute c'est là le point le plus faible de cette étymologie. Si *questiare était attesté, tout le monde serait assurément d'accord pour penser que c'est bien là l'origine du mot espagnol. Il ne l'est pas. C'est surtout pour cela qu'il faut renoncer à regarder notre étymologie comme assurée. Mais je pense qu'elle est toujours possible. Il y a eu des verbes en -iare. *Questiare *a pu* en être un. L'évolution STJ > *x* n'est pas régulière, mais l'histoire de la langue montre tant de développements irréguliers qu'il faut accepter ! Et, pour le côté sémantique du problème, il n'y a pas d'objections à faire. (Si on s'en tient au sens de « se plaindre » du mot espagnol.)

Copenhague. H. STEN.

CHRONIQUE

ANGLO-NORMAN STUDIES TO-DAY

Anglo-Norman as a subject of study is far from being the back-water which it might appear to some. For centuries it was the chief everyday language of the Court, the church, the government, Parliament, the Law, the Universities, the schools, the monasteries, and the Town-councils or England. From the Continental point-of-view, it is important because it often provides evidence of what spoken, as distinct from written, Old French was like, and it is the dialect in which the most precious manuscript of the *Chanson de Roland*, and the only ones of the *Chançun de Willame*, the *Pelerinage de Charlemagne* and other texts were written. From the English point-of-view, it has coloured and transformed the English language and its literature to an unbelievable extant, and it is as important as Latin for the mediaeval historian. It is the purpose of these notes to give some idea of the present state of Anglo-Norman studies.

Anglo-Norman has been studied since time immemorial, but the first general survey of the field was made by the late Professor Paul Studer in his Inaugural Lecture at Oxford, *The Study of Anglo-Norman* (Oxford, 1920). Thenceforward there was silence on this topic until Professor M. K. Pope's Presidential Address to the Modern Humanities Research Association, *Research in Anglo-Norman* (*M. H. R. A.*, June 1948). But this did not mean that progress had not been made or that interest in the subject was waning. Some idea of the immediately pre-war situation can be gained from a list of forth-coming editions printed by Professor A. Ewert in *Medium Ævum*, VII, 1938, p. 164. A disconcerting amount of overlapping in Anglo-Norman, as in other fields, was later revealed in Raphael Levy's article ' Recent European Progress in Old French

Studies' (*Romance Philology*, I, 1947-8, p. 51), which concludes with a list of work on hand on both sides of the Atlantic. It cannot be too strongly impressed upon scholars, particularly upon beginners for whom the production of a "thesis" is all too often a condition of their earning their bread-and-butter, that they should make use of those guides to current work that are available. The Mediaeval volume, edited by U. T. Holmes Jr., of *A critical Bibliography of French Literature*, general editor D. C. Cabeen (Syracuse, U. S. A., 1947) covers Anglo-Norman. It is very poor in knowledge of war-time publications in Europe. Of the two annual surveys issued by the Modern Humanities Research Association, *The Year's Work in Modern Language Studies* ceased in 1940, but is to be resumed, and *Work in Progress* has been taken over since 1948 by the Modern Languages Association of America and now appears as *Research in Progress* (Supplement to *P. M. L. A.*). Unfortunately, it is now chiefly compiled by means of questionnaires sent to Universities and Colleges. Not all reply, and retired and independent scholars slip through the net. But it remains invaluable as a rough guide.

The most important event in recent times has been the foundation of the Anglo-Norman Text Society (*A. N. T. S.*; publishers, Basil Blackwell, Oxford), in 1938. In spite of tremendous difficulties the infant Society continued active during the War.

History of the Language.

The use of the language has been the subject of several recent papers, for example H. Suggett 'The use of French in England in the Later Middle Ages' (*Transactions of the Royal Historical Society*, 4th series, XXVIII, 1946, p. 61), G. E. Woodbine 'The Language of the English Law' (*Speculum*, XVIII, 1943, p. 395) — controversial — R. M. Wilson 'English and French in England 1100-1300' and my own 'Anglo-Norman and the Historian' (*History*, XXVIII, 1943, p. 37 and XXVI, 1941-2, p. 163).

Palaeography.

The importance of Latin palaeography as a help to the dating of Anglo-Norman manuscripts is the subject of an article by S. Harrison Thomson (*Romanic Review*, XXIX, 1938, p. 112). Interest in the provenance of manuscripts is increasing, and will be exemplified by publica-

tions like that of Emmanuel College Cambridge Ms. I, 4, 31 (P. Strachey, *A. N. T. S.*).

Grammar.

The appendix to M. K. Pope, *From latin to Modern French, with especial consideration of Anglo-Norman* (*M. U. P.*, 1934, reprinting) supersedes nearly everything else, except, for legal purposes, F. M. Maitland's famous Introduction to the *Year-Book of Edward II* (Selden Society, 1903), and F. J. Tanquerey's *Évolution du verbe en anglo-français* (Paris, 1915), though this is based upon very bad printed texts and virtually no distinction is made between phonology and mere orthography.

Versification.

A new and unbiassed study of versification is needed, but this ought to be preceded by an exhaustive treatment of Old French versification in general. Opinion, as expressed in introductions to texts, seems to be swinging in favour of the assumption of more English influence than J. Vising (*Anglo-Norman Language and Literature*, London, 1923, p. 79) would allow, and his denial that most of the corruption was due to scribal carelessness is being contested.

Place-names.

Professor Pope has pointed out (*M. H. R. A.*, *loc. cit.*) the desirability of an investigation of place-names of French origin.

Vocabulary.

At the suggestion of Miss L. W. Stone, the Anglo-Norman Text Society has been preparing, since 1946, an Anglo-Norman Glossary, on which work is proceeding rapidly. Complementary to this will be the Selden Society's *Dictionary of Anglo-Norman Legal Terms*, being compiled by E. Shanks with T. F. T. Plucknett. A. Ewert is editing Latin-Anglo-Norman Glossaries for M. Roques, *Recueil de lexiques*.

Two important public lectures have recently been given in Oxford on Anglo-Norman vocabulary — M. K. Pope's Dencke Lecture, *The Anglo-Norman Element in our Vocabulary : its significance for our civilization* (*M. U. P.*, 1944), and, rather wider in scope, J. Orr's Taylorian Lec-

ture, *The Impact of French upon English* (Clarendon Press, 1948), cf. his note '*Faire* and *to fare*' (*French Studies*, III, 1949, p. 152).

LITERATURE.

There is as yet no complete history of Anglo-Norman literature [1]. J. Vising's manual *Anglo-Norman Language and Literature* (London, 1923) still remains the best bibliography of printed and above all of manuscript sources. But it is inevitably out-of-date, and it is to be hoped that Miss R. J. Dean (Mount Holyoke College, Mass., U. S. A.) will not delay too long the publication of Vising's list of manuscripts upon which she has been engaged for some time. Surveys of different parts of the field are contained in E. Walberg's lectures to the Ecole des Chartes, *Quelques aspects de la littérature anglo-normande* (Paris, 1936), and two monographs, C. B. West's *Courtoisie in Anglo-Norman Literature* (Oxford, 1938) and my own *Anglo-Norman in the Cloisters* (*E. U. P.*, 1950). J. C. Russell's *Dictionary of Writers in England of the Thirteenth Century* (Bulletin of the Institute of Historical Research, Special Supplement III, 1936) is useful, if uncritical. Rectifications appear twice yearly in the Bulletin. Anglo-Norman is briefly treated in W. H. Schofield's *English Literature from the Norman Conquest to Chaucer* (London, 1906, reprinted several times).

TEXTS.

The list of texts which follows cannot hope to be complete, but should give some idea of what has appeared since Vising's manual, what is in preparation and what is needed for the future. The figures in square brackets refer to Vising's list.

1. *Romances*.

The Anglo-Norman romances are of real quality. Those published most recently are the mystical *Gui de Warewic* [212] (A. Ewert, *C. F. M. A.*, 1933) and the prose *Fouke Fitz-Warin* [214] (L. Brandin, *C. F. M. A.*, 1930). *Horn*, by Mestre Thomas, [31], which has heen delayed by two Great Wars, is nearly ready (M. K. Pope, *A. N. T. S.*). The *Roman de Toute Chevalerie* [37] by Thomas (not Eustace) of Kent needs editing. The question of whether Thomas of Kent is the author of

1. The present writer feels that the time is ripe to undertake one.

Tristan needs further investigation. He was probably a monk of St Alban's. All the Alexander Romances are appearing as Elliott monographs, but an edition of this one is not, I am given to understand, in active preparation. The Anglo-Norman Text Society has announced an edition of *Tristan* [30] by F. Whitehead. The present writer would prefer to see this text re-edited in a cheap, handy form. It appears that an edition by B. H. Wind (Leyden) of these *Fragments* has just been published. *Waldef* [38] has not even been described. E. B. Ham contributed an article on 'The Language of the *Roman de Waldef*' to *Medium Ævum*, IV, 1935, p. 176, It is to be hoped that an edition is amongst the irons which he has in the fire. The *Folie Tristan d'Oxford* [31] was republished by E. Hoepffner (Strasbourg, 1943).

2. *Lyric*.

There is little Anglo-Norman lyric verse, but what there is has been strangely neglected, in spite of the fact that Professor Pope has been pressing its claims upon her pupils.

3. *Drama*.

H. Chamard has published the first part of the *Mystère d'Adam* [27] from the Tours manuscript with very little emendation, together with a version in Modern French (Paris, 1925). *La Seinte Resurreccion* [28] has now been edited from the Paris and the newly-discovered 'Canterbury' manuscripts (T. A. Jenkins, J. M. Manly, M. K. Pope and J. G. Wright, *A. N. T. S.*, 1943). The last named had republished the Paris version (*C. F. M. A.*, 1931). A fragment of a Nativity in Anglo-Norman and English from Bury St Edmunds was published in the *Times Literary Supplement*, May 26th, 1921, p. 340.

4. *The Bible*.

Only one text has appeared recently, *An Anglo-Norman Rhymed Apocalypse* [77] (O. Rhys and Sir John Fox, *A. N. T. S.*, 1946). This is the sole version in which the commentary as well as the text is versified. It was made by one William Giffard, probably for Shaftesbury Abbey. Two young scholars, B. Pollard and J. L. Wood, are working upon *Genesis* [353] and the *Fourteenth Century Bible* [352] respectively, and B. Howarth is re-editing the *Oxford and Cambridge Psalters* [1,2] (*A. N. T. S.*).

5. *Saints' Lives.*

One of the most exciting revelations of recent times has been the reaffirmation of Matthew Paris 's claim to have been a French author. Vising did not know the facsimile edition of *La Vie St Ædward le Rei* [125] (M. R. James, Roxburghe Club, 1920), in which proof is offered that he wrote this *Life*, *S. Auban* [115], and *S. Thomas* [101]. To these should be added *S. Edmond* [123] (A. T. Baker, *Romania*, LV, 1929, p. 332).

Other important publications, or republications are : *The Life of St Brendan by* Benedeit [10] (E. G. R. Waters, Clarendon Press, 1928, a magnificent edition), *S. Edmund le Rei by* Denis Pyramus [14] (H. Kjellman, Göteborg, 1935), the tail-rhyme *S. Thomas* by Beneit of St Albans [19] (B. Schlyter, Lund and Copenhagen, 1941), *S. Modwenna* [107] (A. Bell, *A. N. T. S.*, 1949), *Ste Foy* by Simon of Walsingham [138] (A. T. Baker, *Romania*, LXVI, 1940, p. 49), *S. Ædward le Rei* by a Barking nun [126, 127] (O. Södergård, Uppsala, 1948, it must be pointed out the identity of these two versions had previously been advertised), two *Lives* by Nicole Bozon, with more to come, an edition important for the introduction on the personality of the author (M. A. Klenke, *St Bonaventure*, New York, 1947).

Amongst editions to come are the four works by the Templar Henri d'Arci [111-114] (R. C. D. Perman, an edition of the *Vitae Patrum* by A. B. O'Connor has been noticed in America in 1946), the *Life of St Richard of Chichester* [122] (O. A. Beckerlegge, *A. N. T. S.*), the *Life of Pope Clement* [110], interesting for the development of its versification (N. K. Willson).

A new edition of Clemence of Barking's *Life of Ste Catherine* [11] is badly needed, especially as it is now known that another saint's Life was written in the same nunnery. The critical apparatus of J. U. Jarnic's edition (Prague, 1894) is in Czech and moreover it is rarely to be found in libraries.

6. *Sermons, etc., and didactic works.*

This kind of literature abounds in Anglo-Norman, and it is convenient to begin by pointing out three major desiderata. The first is a critical edition of St Edmund's *Merure de Seinte Eglise* [156], originally written, probably in England, in French, and later translated into Latin and

English. A. Koszul is at present working on texts in all three languages. The only edition is uncritical and was privately printed (H. W. Robbins, Lewisburg, 1923). The second is a critical edition of *Le Manuel des Pechies* [158], parts of which were printed by J. Furnivall in Robert of Brunne's *Handlyng Synne* (*E. E. T. S.*, 1901-3). In 1940 E. J. Arnould published a thesis on the book, with extracts, in Paris and an edition by him has been announced by the Anglo-Norman Text Society which is not, apparently, in active preparation. The third is a critical edition of the *Lumiere as Lais* by Peter of Peckham, Fetcham or Abernun [157], which was analysed, unfortunately from a defective manuscript, by Ch.-V. Langlois in *La Vie Spirituelle en France au Moyen Age* (Paris, 1928). The most up-to-date list of manuscripts is contained in my 'Pierre de Peckham and his *Lumiere as Lais*' (*Mod. Lang. Rev.*, XXIV, 1929, p. 37, 153). Marcel Thomas, with my blessing, had intended to present an edition as his thesis at the Ecole des Chartes, but the war intervened and he has not yet been able to undertake it. These texts, the full edition of any one of which would be a major operation, form part of a spate of literature connected with the Fourth Lateran Council of 1215. But until they are available publications like that of *Le Dialogue de St Julien* [155] (A. Bonjour, *A. N. T. S.*, 1950), are only nibbling at the problem.

Among mystical texts the most important now in print is the queer *Livre des Seyntz Medecines* by Henry, the last non-royal Duke of Lancaster (E. J. Arnould, *A. N. T. S.*, 1940, the introduction and glossary formerly promised to this Society have appeared as an *Etude* in Paris in 1948). A short Sermon by the Franciscan Thomas of Hales, famous as the poet of the English Love Run, has been published (M. D. Legge, *Mod. Lang. Rev.*, XXX, 1935, p. 212).

The French Texts of the *Ancrene Riwele* was edited by H. A. Herbert (*E. E. T. S.*, 219, 1944).

Of didactic texts the most important are *The Anglo-Norman Lapidaries* [67, 68] (P. Studer and J. Evans, Paris, 1924), Peter of Abernun's *Secre de Secrez* [250] (O. A. Beckerlegge, *A. N. T. S.*, 1944), and *La Petite Philosophie* [302] (W. H. Trethewey, *A. N. T. S.*, 1939). *Five Anglo-Norman Books of Courtesy and Nurture* [247] were published by H. R. Parsons (*P. M L. A.*, XLIV, 1929, p. 383). R. J. Dean is working on the minor Anglo-Norman writings of Grosseteste, and J. Crosland is re-editing Everart's *Disticha Catonis* [45] (*A. N. T. S.*). L. W. Stone is working on John of Howden's *Rossignol* (*A. N. T. S.*).

7. *Chronicles.*

Anglo-Norman is particularly rich in chronicles. Historians have made most of them available in the Rolls Series, but the texts there printed leave much to be desired. Few editions have appeared lately, but many are in preparation. A. Bell, who published articles on Geffrei Gaimar in *Medium Ævum*, VII, 1938, p. 184, and the *Modern Language Review*, XLIII, 1948, p. 39, has a new edition of his *Estorie des Engleis* [61] in preparation (*A. N. T. S.*). The Society will also publish *The Crusade of Richard Cœur de Lion* [293] (R. F. Johnston), and Jordan Fantosme [62] (I. Macdonald). This last text, whith much emendation, was also republished, with introduction but no glossary, by P. A. Becker (*Zeitschrift für Rom. Phil.*, LXIV, 1944, p. 44). A. Bell has re-edited the *History of Peterborough* [63] in *The Peterborough Chronicle of Hugh Candidus* (W. T. Mellins, Oxford, 1949). R. J. Dean and J. Rutherford are preparing an edition of Trevet [379], from whom Chaucer is supposed to have derived the Man of Law's Tale (*A. N. T. S.*). G. E. Brereton has republished the verse *Des Granz Geanz* [378 d] (Oxford, 1937) and is now engaged upon the prose version (*A. N. T. S.*). I. S. T. Aspin is working upon the Political Songs edited by Thomas Wright.

8. *Historical, legal and municipal documents.*

It is well known that English mediaeval archives are the envy of the world. Much of this material is in Anglo-Norman. The earliest surviving charter dates back to 1190, whereas the earliest corresponding document from France is fourteen years later (H. Richardson, *Bulletin of the John Rylands Library*, XXIV, 1940, p. 168). The Selden Society continues to republish the Year-Books — those astonishing unofficial reports of proceedings in the Court of Common Pleas from which students learned the art of pleading — and have now produced 1-11 Edward II inclusive, 1 Henry VI, 10 Edward IV with 49 Henry VI, besides the Eyre of Kent 6 and 7 Edward II. The Ames Foundation of America has published in similar fashion 11-13 Richard II inclusive. Vising does not mention the Selden Society's editions of Andrew Horn's *Mirroir des Justices* [394] and the *Borough Customs*, though he notices the *Court Baron* [351]. G. E. Woodbine published *Fet Assaver* amongst his *Four Thirteenth Century Law Tracts* (Newhaven, London and Oxford, 1910).

Paul Studer's edition of the *Oak-Book of Southampton* [395] (Southamp-

ton, 1910-11) has not found imitators, but historians are supplying raw material of this kind which is worth studying, such as the Cinque Port records in *The Register of Daniel Rough, Common Clerk of Romney 1353-1380* (K. M. E. Murray, *Kent Archaeological Society*, 1943). G. F. Chapple presented an unpublished thesis on City of London Documents for a London degree in 1937, and there is room for more work of this kind.

There are Anglo-Norman letters in the *Diplomatic Correspondence of Richard II* (E. Perroy, *Royal Hist. Soc.*, Camden 3rd Series, XLVIII, 1933) and over four hundred documents of about 1390-1412, in *Anglo-Norman Letters and Petitions from All Souls MS. 182* (M. D. Legge, *A. N. T. S.*, 1941).

Closely connected with the question of the drafting of documents and the teaching of pleading is the work of the Grammar Masters, especially those teaching at Oxford. There is an account of their work by H. G. Richardson in the Oxford Historical Society's volume *Formularies which bear on the History of Oxford* (New Series, V, 1942, II, 329). The greatest of them, Thomas Sampson, is the object of studies by I. D. O. Arnold (*Medium Ævum*, VI, 1937, p. 193) and H. G. Richardson (*Bull. J. Rylands Lib.* XXIIII, 1939, p. 3), and H. Suggett is editing his Letter-book [219] (*A. N. T. S.*). His successor, William of Kingsmill, has heen treated in a note (M. D. Legge, *Miscellany... presented to M. K. Pope, M. U. P.*, 1939, p. 241).

The *Maniere de Langage* [389, 403] has been edited by J. Gessler (Brussels, Paris, Louvain, 1934), and Walter de Bibbesworth's *Traité* [386] by A. Owen (Paris, 1929). It is to be republished by C. T. Onions (*A. N. T. S.*).

It will be evident from the above sketch that interest in Anglo-Norman is far from declining, but that there is still plenty of work to be done. Prospective toilers in the field should make every effort to avoid duplication. Integration is needed, and here the Anglo-Norman Text Society should help, especially when it can get its head above water and plan to cover desiderata.

The principal centres from which new work is to be expected are the British, American and Scandinavian Universities, and the Ecole des Chartes. Paul Studer's dream of making Oxford a nursery of Anglo-Norman studies may seem to have faded with his own death and that of

his successor, and the translation of Miss Pope to Manchester. Yet Oxford has taken a lead without creating a monopoly, and his colleagues and pupils will be found working and stimulating interest on both sides of the Atlantic. And this is a it should be, for Oxford is the only mediaeval university which legislated for the teaching of French, and that French was Anglo-Norman.

Edinburgh. M. Dominica LEGGE.

Le Secrétaire-administrateur, A. TERRACHER.

IMPRIMERIE PROTAT FRÈRES, MACON. — FÉVRIER 1952.
DÉPOT LÉGAL : 1er TRIMESTRE 1952.
No D'ORDRE CHEZ L'IMPRIMEUR : 6492. — No D'ORDRE CHEZ L'ÉDITEUR : 219